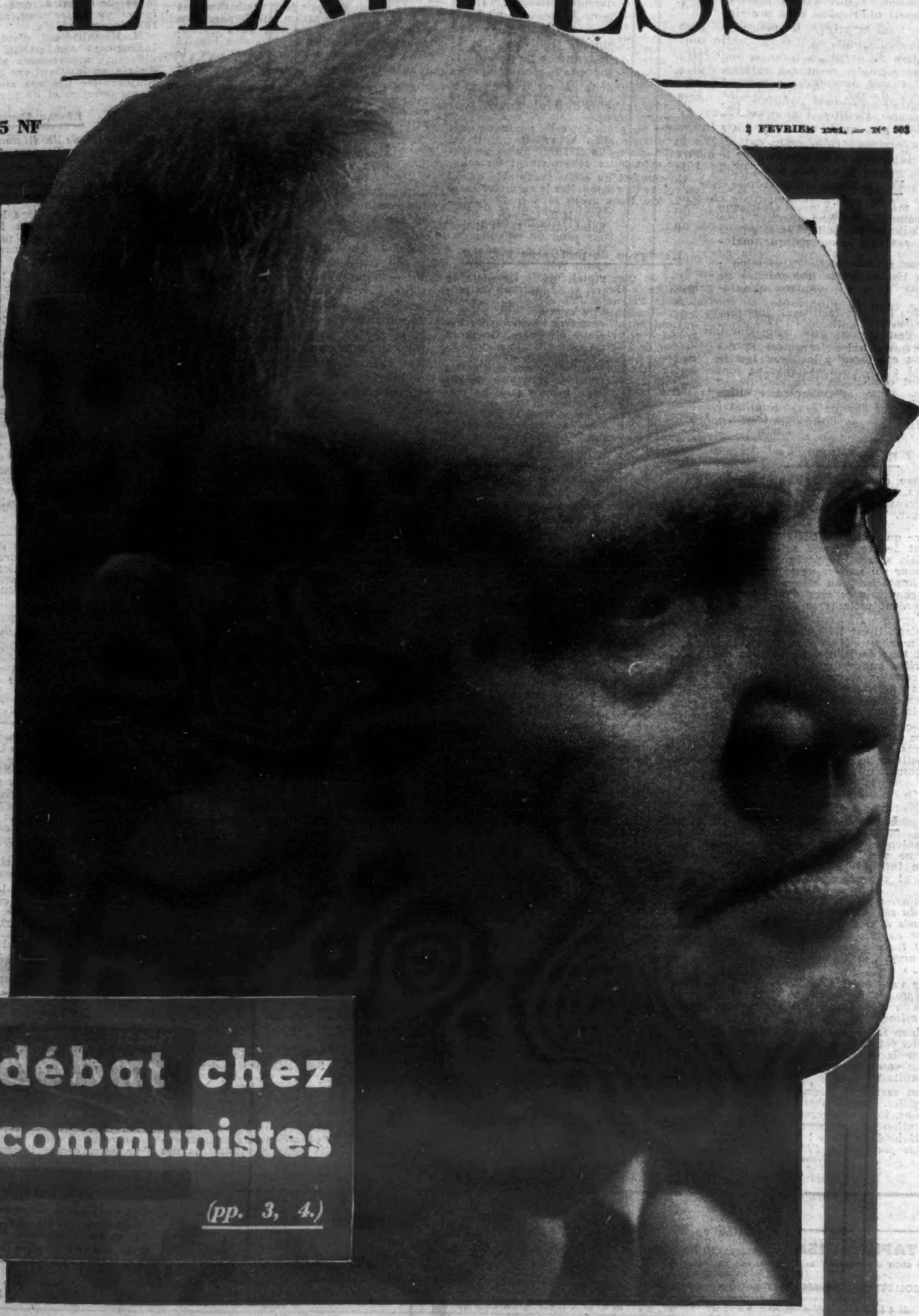
GALVAO ACCUSE...

(pp. 22, 23)

L'EXPRESS

1,25 NF

2 FEVRIER 1961. — N° 503



Le débat chez les communistes

(pp. 3, 4.)

(Dalmas.)

M. MAURICE THOREZ, SECRETAIRE GENERAL DU P.C.

« Mon centre cède, ma droite recule, situation excellente, j'attaque. »

(Maréchal Foch.)

Ferhat Abbas et la France

La lecture des projets soumis en 1946 par Ferhat Abbas au Parlement français et rapportés la semaine dernière par Jean Daniel m'a éberlué. Quelle somme d'aveuglement ou d'inconscience n'a-t-il pas fallu aux responsables pour repousser des propositions qui auraient réglé une fois pour toutes le problème algérien !

Comment cet homme qui proposait de créer une République algérienne laïque et démocratique, fondée sur la Déclaration des Droits de l'Homme, dont la diplomatie et la défense auraient été communes avec celles de la France, a-t-il pu être traité d'ennemi de la France et acculé à le devenir ? L'Histoire, n'en doutons pas, sera sévère pour les responsables. Mais on frémit encore davantage en pensant que, la guerre durant, des hommes comme Ferhat Abbas risquent d'être éliminés par des extrémistes. Le général de Gaulle ne comprend-il pas qu'il est tout juste temps ?

S.J.,
Caen.

Une trêve honnête

Puisque maintenant la masse algérienne a enfin compris qu'un élan spontané, sans recourir à l'extrême, était nécessaire pour exprimer ses doléances, puisque maintenant cette vérité est connue, elle ne devrait pas sombrer dans l'aberration : la perspective d'une liberté méritée ne devrait pas l'amener à une ivresse dégradante.

Une trêve honnête faciliterait une rencontre Abbas-de Gaulle, car elle amènerait une démilitarisation et une réduction des forces de l'ordre françaises et des soldats du contingent ; les deux armées pourraient alors, même si elles se sont auparavant combattues avec violence, se retrouver, pour surveiller une libre consultation du peuple.

FRANCIS GUEDJ,
Paris.

Et les Touareg ?

Je pense qu'il faudra bientôt parler du Sahara, ce no man's land convoité par de nombreux Etats : Maroc, Mauritanie, Mali, Niger, Tchad, Tunisie, Algérie et... France.

Tout ce qui existe là-bas est incontestablement le fruit d'une activité française. Mais serait-il opportun de revendiquer pour soi seul ce vaste désert aux limites imprécises, au risque de soulever des conflits avec ceux dont les frontières bordent cette terre riche de promesses ?

Cependant, il est évident que les Touareg, peu nombreux il est vrai, mais dignes d'intérêt tout de même, ne devront pas être sacrifiés aux ambitions annexionnistes de certains de ces pays qui, indépendants depuis peu de temps, rêvent de conquêtes destinées à masquer leurs difficultés intérieures.

Serait-ce alors utopique de considérer le Sahara comme un possible trait d'union entre tous les Etats, intéressés peut-être à reconstituer avec la France une nouvelle Communauté ?

JEAN GUILLEMAIN,
Paris.

La famine en Chine

J'ai entendu hier, dimanche, à midi, sur je ne sais quel poste d'Etat, une émission intitulée « Chronique de notre temps » et consacrée à la famine en Chine.

« *Famine,* disait le journaliste, *atroce, la pire du siècle. Des millions de Chinois condamnés à mort* (*à la mort lente, enfant par enfant, adultes, vieillards*)*... Il faudrait trois bonnes récoltes françaises pour l'enrayer, ou de vastes surplus américains...* »

J'étais vaguement surprise par le petit ton allègre du chroniqueur. Il me semblait qu'on n'annonce pas ainsi les calamités, même chinoises.

Il a bien fallu que je comprenne lorsque cette voix radiophonique s'est mise à « tirer la morale » de l'événement : échec du communisme agraire. Le monsieur exultait.

Ce ton assuré et triomphant me reste aux oreilles. Quelle honte, quelle honte pour nous, Français, chrétiens, que notre participation à tant de bassesse d'âme et de lâcheté de cœur ! Il a osé dire : « *Le plus plaisant de l'histoire* »...

R. BONNET,
Melun.

Nous avons tous eu 29 jours

L'article de Rosie Maurel sur le professeur Petrucci m'a profondément bouleversée. Je pense qu'il bouleverse toutes les femmes, et particulièrement les mères (j'ai cinq enfants âgés de 8, 11, 13, 15 et 17 ans). Il y a dans cette expérience du Dr Petrucci un manque complet du respect de la personne humaine.

D'abord, il prélève les ovules sur des femmes qu'il a opérées, et il sollicite d'elles l'autorisation « *d'utiliser ces ovules pour des recherches biologiques* ». Ce terme de recherches biologiques n'est pas franc ! Obtiendrait-il cette autorisation s'il disait strictement la vérité : pour créer artificiellement un être humain qu'il détruira ensuite ? Sollicitée de la sorte, j'opposerais quant à moi un refus formel. Même abus de confiance pour l'emploi des spermatozoïdes prélevés « *dans les échantillons à lui adressés pour examen de stérilité* ».

Notre vie propre et celle que nous pouvons donner nous appartiennent, il est monstrueux qu'un étranger puisse en disposer sans notre consentement formel.

On commet un crime inexpiable quand on refuse de reconnaître le caractère sacré de la vie. Nous avons tous eu 29 jours...

M.R. COLENO,
Sainte-Assise (S.-et-M.).

L'embryon du professeur Petrucci

J'ai lu avec grand intérêt l'enquête de Mme Rosie Maurel sur l'embryon du professeur Petrucci. J'ai cependant trouvé assez étonnants les arguments de l'Eglise qui entendent comparer le cas du Dr Petrucci à celui d'une fille-mère. Du point de vue de l'Eglise, on voit très bien comment une fille non mariée commet un « acte immoral » en se livrant aux gestes qui lui permettront de concevoir un enfant hors mariage. Mais en quoi les maniements d'éprouvettes et de matières vivantes auxquels s'est livré le professeur Petrucci peuvent-ils être considérés comme immoraux ? En quoi sont-ils plus immoraux que ceux des savants s'occupant d'intégrer ou de désintégrer des atomes ?

Je crois qu'il serait intéressant d'avoir des précisions sur ce point qui risque de faire retomber sur les sciences, et particulièrement la biologie, l'anathème religieux qui poursuivait les savants au moyen âge.

PIERRETTE FAVRE,
Orléans.

Les provinciales de papa

Je connais bien la province (j'habite Carpentras depuis trente ans) et les provinciales aussi (j'en ai épousé une). Alors, le choix de Mme Desanti m'étonne. Des femmes comme elle en décrit, il y en a, bien sûr, mais ça représente un tout petit beau monde, une minorité pas significative. C'est les « provinciales de papa ». La majorité, ce sont des femmes qui ne prennent pas le petit déjeuner au lit mais qui savent un peu mieux s'amuser. Il faudrait élargir votre enquête. Pour l'instant, on dirait plutôt un guide des châteaux de France.

M. C.,
Carpentras.

[*On trouvera en pages* 16 *et* 17 *la suite de l'enquête de Dominique Desanti.*]

Lettre de Wallonie

Tout semble consommé. Les sanctions graves, les plus graves qui soient, c'est-à-dire la mise en congé ou la suspension sans traitement, ont précipité le retour au travail de la majorité de nos ouvriers, de nos fonctionnaires et employés. La grève totale a laissé chez la plupart un goût amer.

Fut-ce un échec ? Il serait plus exact de poser la question au futur. Sera-t-elle un échec ?

Pour la première fois, dans notre histoire nationale, la question de la séparation entre les deux composants de l'unité nationale imposée par les nations européennes après 1830 est formulée officiellement avec netteté. Le fédéralisme : deux communautés, deux parlements, un gouvernement administratif à Bruxelles.

Paradoxalement, ouvriers flamands et wallons, conscients de l'inutilité de poursuivre le but initial de la grève, se retrouvent et s'unissent pour proclamer leur unité de vues à cet égard. Il semble bien qu'une très grande partie de la population désire cette solution.

Cette « loi unique », en définitive, rapproche la classe ouvrière des deux communautés dans le désir commun d'une réforme structurelle de l'Etat.

P. L.,
Liège.

Un visiteur de marque

Le général Munoz Grandes, chef de l'état-major espagnol, secrétaire de la Phalange au moment où la répression franquiste se faisait la plus cruelle, et ex-chef de la Division Azul (Division Bleue), qui lutta aux côtés de Hitler alors que le peuple français était maintenu sous le joug de l'occupation allemande, sera reçu à Paris du 31 janvier au 4 février.

Le général Munoz Grandes sera l'invité d'honneur à un banquet offert par le ministre de la Défense, M. Pierre Messmer.

Afin que vous sachiez bien tout l'honneur que le peuple français doit rendre au général Munos Grandes, nous nous permettons de vous joindre une photo.

JOSÉ BARREIRO,
Secrétaire adjoint du Parti socialiste espagnol en exil, Toulouse.

Le général Munoz Grandes, chef de la « Division Azul », en uniforme de général nazi, recevant les insignes de chevalier de la Croix de Fer, qui lui fut attribuée par Hitler le 13 mars 1942. (Publié dans la revue hebdomadaire « Mundo », Madrid, 13 *septembre* 1942.)

L'exemple de Joël Flateau

Je viens de lire un article concernant le petit Joël Flateau comportant tous les détails de sa vie privée. A vrai dire, que nous importe qu'il possède des smokings, des microsillons, des magnétophones, qu'il porte aux pieds de fines chaussures anglaises, que des professeurs particuliers viennent l'instruire ? Et qu'il porte au doigt une chevalière en or parceque ça l'amuse de faire comme son père ? Je vous demande quel intérêt cela peut avoir. Et pourquoi publie-t-on sa vie privée dans les journaux ? Est-ce pour l'exemple ou pour sa situation future quand il aura vingt ans ?

M. G. GÉNISSIEU,
12 ANS,
classe de fin d'études,
Sainte-Geneviève-des-Bois,
(S.-et-O.).

Une lettre de M. Messali Hadj

A la suite des extraits du livre de Germaine Tillion (« Les Ennemis complémentaires ») publiés dans nos numéros des 22 décembre, 29 décembre et 4 janvier, M. Messali Hadj nous a écrit pour protester contre une brève note annexée au texte de Germaine Tillion et dans laquelle celle-ci écrivait : « *Messali, sur le conseil du colonel de La Rocque, leader d'une partie de la droite française, fonda un parti régulier, le P.P.A.* »

M. Messali Hadj nie formellement avoir reçu le moindre conseil du colonel de La Rocque.

« *Que l'on ose m'attribuer,* écrit-il, *des rapports avec un homme dont les idées étaient aux antipodes des miennes, auquel et pour cause je n'ai jamais adressé la parole et qui ne cessait de lancer des invectives contre nous, voilà qui me paraît inconcevable.* »

M. Messali Hadj, d'autre part, retrace longuement son activité à la tête des différents mouvements algériens qu'il a dirigés, en insistant sur le fait qu'ils ont toujours été liés aux mouvements de la classe ouvrière et du peuple français.

Réseau Fournier

● *Lecteurs de la Région Parisienne.* — *Les Amis des Groupes A* (2ᵉ, 8ᵉ, 9ᵉ, 17ᵉ, 18ᵉ arrondissements et banlieue Saint-Lazare) *et Groupe C* (5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 15ᵉ arrondissements) organisent ensemble deux réunions en février :

— La première dans le 15ᵉ arrondissement le 10 février, à 21 heures, avec Jean-Pierre Faye qui parlera « des courants fascistes à travers l'Europe entre les deux guerres » ;

— La seconde dans le 8ᵉ arrondissement le 24 février avec une causerie de Morvan Lebesque.

● *Le Groupe B* (3ᵉ, 4ᵉ, 10ᵉ, 19ᵉ, 20ᵉ et banlieue Nord-Est) organise sa prochaine réunion le mardi 7 février à 20 h 45. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

Forums régionaux

● *Hérault.* — Le Forum de Montpellier et la Corporation des Etudiants en Lettres organisent le mercredi 8 février, à 21 heures, dans le Grand Amphithéâtre de la Faculté des Lettres, sous la présidence de M. A. Legal, doyen de la Faculté de Droit, une conférence-débat de M. Hubert Beuve-Méry, directeur du journal « Le Monde », sur « Servitudes et grandeur du journalisme ».

● *Bouches-du-Rhône.* — Le Forum et le Centre d'Informations Politiques et Sociales d'Aix-en-Provence organisent une conférence d'information le lundi 6 février à la salle des mariages de la mairie sur le thème : « Problèmes du « bled » algérien » par M. Parodi, chargé de cours à la Faculté.

● *Haut-Rhin.* — Le Forum de Mulhouse organise le vendredi 3 février, à 20 h 30, salle d'honneur de la Société Industrielle, une conférence avec Mᵉ Gisèle Halimi qui parlera sur le thème : « La justice et la guerre d'Algérie ».

Communiqués

● La revue « Arguments » publie un numéro spécial sur « Les intellectuels ». Au sommaire :

— Intellectuels : critique du mythe et mythe de la critique, par Edgar Morin.

— Ecrivains et écrivants, par Roland Barthes.

— L'intervention des intellectuels dans la vie publique, par Jean Duvignaud.

— Le mot intellectuel, par Pierre Fougeyrollas.

— Les intellectuels et le développement économique, par Bernard Cazes.

Le numéro : 3 NF. La diffusion en librairie étant limitée, on peut s'abonner à « Arguments », 7, rue Bernard-Palissy, Paris (6ᵉ), Littré 39-03.

● La vente annuelle du Comité National des Ecrivains aura lieu le samedi 11 février, de 14 h 30 à 19 h 30, au nouveau Palais des Sports, Porte de Versailles. Plus de cent écrivains y prennent part, entre autres tous les prix littéraires de l'année. On pourra y voir : Aragon, Simone de Beauvoir, Jean Effel, J.-P. Sartre, Anne Philipe, Claude Roy, Vercors, A. Vidalie, Maurice Druon, etc.

● La Fédération des Etudiants de Paris invite tous ses adhérents à venir manifester le vendredi 3 février, à 14 heures, rue Soufflot, pour réclamer notamment la création d'un restaurant universitaire sur la rive droite et la construction de nouveaux locaux universitaires, et pour protester contre l'augmentation du loyer d'Antony et le loyer de 100 NF au Centre Jean-Sarrailh (Bullier).

MISE en VENTE
de TAPIS PERSANS provenant des DOUANES CENTRALES
grand choix de carpettes ayant été saisies par mesure de justice, de toutes origines et de toutes provenances ainsi que :
UNE COLLECTION D'IVOIRES SCULPTES, DEFENSES D'ELEPHANTS, JADES, CORAUX, PIERRES DURES et divers objets de Chine
TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 85 NF ; 10 à 12 m2 : 225 NF ; draps de lit jours Venise, la pièce : 29 NF
Service de table toile d'Italie : 40 NF ; mouchoirs chinois, la douzaine : 15 NF
CETTE VENTE AURA LIEU TOUS LES JOURS SANS INTERRUPTION ET LE DIMANCHE
de 10 h. à 19 h. du jeudi 26 janvier au samedi 11 février
sous la surveillance de la S.M.T.
L'achat est formellement interdit pour la revente
A LA SALLE DE VENTE
11, rue de Mézières
PARIS - VIᵉ - METROS : SAINT-SULPICE SAINT-PLACIDE

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

(7e année)
326e semaine
de la guerre
d'Algérie.

PARTIS

Le débat chez les communistes

● ***La crise qui a éclaté publiquement la semaine dernière au sein de la direction du P.C. est discutée cette semaine dans les cellules et dans les sections du Parti. Une enquête de « L'Express » révèle dans quelles conditions cette discussion se déroule :***

M. MAURICE THOREZ A UN MEETING DU FRONT POPULAIRE EN 1936. (*)
Vingt-cinq ans plus tard, le gaullisme.

ILS sont dix-neuf, dont cinq femmes, réunis dans une grande pièce nue du rez-de-chaussée donnant sur une cour d'immeuble. Il y a juste un meuble plein de brochures (la « littérature »), une seconde table encombrée de rouleaux de « demi-colombier » (le « matériel ») et, au mur, le calendrier de « l'Almanach Ouvrier et Paysan » entre les portraits de Marcel Cachin et de Staline. Sur le dessus d'une cheminée condamnée, de petits fanions rouges encadrent un buste de Lénine.

Ces militants du Parti communiste français appartiennent à la « section » du *ne* arrondissement de Paris. Ils sont déjà des « anciens » du Parti, ayant adhéré il y a plusieurs années, les uns, comme Henri, parce qu'ils ont connu « la misère en faux col » des employés de grands magasins, d'autres, comme Pierre, le professeur, par idéal de justice et de fraternité. Charles, le cheminot, a vécu les grandes batailles du rail sous l'occupation, et Yvette, la comptable, a été déportée. André, dessinateur industriel, lunettes, cheveux en brosse, le plus jeune, est littéralement fasciné par les réalisations soviétiques. Irène, l'infirmière, éprouve une horreur physique pour la guerre. Quant à Marcel, le fraiseur, et à Janine, la bobineuse, il a été facile de les convaincre de l'exploitation capitaliste.

Chacun d'eux a porté son bulletin d'adhésion à la cellule de sa rue, ou de son atelier. Chacun a milité avec tant de dévouement dans cette organisation de base qu'il a été élu au bureau de sa cellule et désigné à la conférence de section, qui groupe les cellules du quartier ou de la commune.

Tous sont maintenant membres du Comité de section du *ne* arrondissement, où ils ont été portés avec l'accord de l'instance supérieure : la fédération, qui contrôle l'activité du Parti à l'échelle de Paris, dans la Seine, et du département, en province (1).

C'est un responsable de la fédération, celui qui est chargé habituellement de suivre le travail de la section, qui est venu rendre compte ce soir-là de la réunion du Comité Central des 13, 14 et 15 janvier à Ivry et informer les militants de la crise grave qui a éclaté au sein du secrétariat entre, d'une part, « la direction », c'est-à-dire le secrétaire général M. Maurice Thorez, et, d'autre part, MM. Marcel Servin, secrétaire à l'Organisation, et Laurent Casanova, membres tous deux du Bureau politique.

De façon « restrictive »

La crise avait été annoncée dès le 25 par la presse non communiste (2). Le lendemain, le Bureau politique avait publié un communiqué de mise au point, indiquant que « le *Comité Central avait rejeté les affirmations sans fondement et de caractère opportuniste des camarades Servin et Casanova selon lesquelles la politique du Parti aurait été appliquée de façon restrictive par la direction* ». Le 27, « L'Humanité » rendait publique la résolution intérieure concernant ces « divergences », en précisant qu'elle avait été votée à l'unanimité, y compris les deux intéressés, mais que ceux-ci n'en maintenaient pas moins leur position sur les questions débattues.

Depuis la veille, l'organe du P.C. avait commencé à reproduire des extraits de résolutions adoptées par les comités fédéraux et les autres organisations ou assemblées du Parti, dans une rubrique devenue, depuis, quotidienne sous le titre : « *Le P.C.F. uni autour de son Comité Central* ».

Ce sont là les seuls éléments du dossier qu'ont en main les militants du Comité de section du *ne* arrondissement le soir de leur réunion, puisque l'une des pièces essentielles — le discours de Maurice Thorez — ne doit paraître que le mercredi, dans le numéro du 1er février de « France Nouvelle ». Mais les détails — sont-ils vrais,

→

M. MAURICE THOREZ AU COURS DE SON DERNIER SÉJOUR A MOSCOU. (**)
Une application correcte, à chaque étape.

(1) Le Comité fédéral, recruté, selon le même mode, parmi les plus sûrs et les plus éprouvés des militants des sections, élit à son tour son bureau et son secrétaire avec l'accord du Comité central, de même que ses représentants à la conférence nationale et les délégués des conférences fédérales au congrès qui définit la « ligne » politique et renouvelle le Comité central, lequel élit le Bureau politique et le Secrétariat. La nomination des Comités de section par des instances supérieures et la cooptation sont admises dans certains cas.

(2) Voir « L'Express » du 26-1-61, page 6.

(*) De gauche à droite, MM. Léon Blum, Maurice Thorez, Viollette et Pierre Cot.

(**) De gauche à droite, MM. Ho Chi Minh, Kossyguine, Gheorghiu Dej et Thorez.

sont-ils faux — abondent dans la « presse bourgeoise » :

— *C'est toujours la même chose*, grommelle le professeur au début de la réunion. *Il faut que nos affaires soient discutées par nos adversaires pour qu'on sache enfin ce qui se passe chez nous.*

— *Les communistes n'ont pas à se laisser impressionner par les fables et les criailleries de l'adversaire*, commence le responsable fédéral, en réponse à cette réflexion. *Le C.C. rend compte de ses travaux aux différentes organisations du Parti conformément aux principes du « centralisme démocratique » qui règlent les échanges entre le sommet et la base. La discussion se poursuit dans l'ensemble du Parti jusqu'à ce que les assemblées et les comités compétents prennent une résolution qui est alors valable pour tous et obligatoirement applicable par tous.*

Huit pages

Le langage de l'orateur, ce langage singulier, c'est celui du Parti, forgé peu à peu par les brochures de propagande, dans les grandes réunions publiques, par « L'Humanité », par le style de l'homme qui tient la barre depuis trente ans à travers toutes les crises : M. Maurice Thorez, soixante et un ans, qui a surmonté voici dix ans une grave maladie (hémiplégie) et qui, en trente ans, a dû éliminer un à un ses plus proches collaborateurs : Marcel Gitton avant-hier, Auguste Lecœur hier, et Marcel Servin aujourd'hui.

Cette semaine, la discussion porte, tout le monde l'a déjà compris, sur l'attitude du Parti communiste face au phénomène gaulliste. Le Parti a-t-il prévu le gaullisme ? A-t-il apprécié correctement la nature du phénomène ? A-t-il développé la politique propre à s'y opposer efficacement ? Non ! répondent MM. Marcel Servin et Laurent Casanova. Si! affirme M. Maurice Thorez.

Mais cette discussion entre les dirigeants principaux du P.C. s'est déroulée devant les seuls membres du Comité Central. Les autres militants du Parti n'en connaîtront que ce que M. Maurice Thorez en dit dans sa longue intervention, qui tient huit pages de l'hebdomadaire du Comité Central, « France Nouvelle ». Leurs arguments, MM. Servin et Casanova ne pourront pas les exposer publiquement tant qu'ils resteront membres du Parti, à moins que les fédérations, les sections et les cellules ne désapprouvent le secrétariat général, ce qui est inimaginable.

Cette semaine, donc, dans chaque section, le responsable de la fédération vient développer les thèses de la « direction ».

A la remorque

Soucieux de montrer « *la justesse de la ligne* » et « *son application correcte, à chaque étape, par la direction, à quoi sont dus les premiers succès dans la lutte contre le pouvoir gaulliste, expression de la domination directe des monopoles sans patrie sur la nation* », le responsable refait l'historique des événements « *qui nous ont toujours donné raison.* » « *Cependant l'efficacité de la direction du Parti, donc du Parti, risquait de se trouver affectée par la persistance de divergences qui, depuis deux ans et de façon systématique, opposent toujours ensemble les camarades Casanova et Servin aux autres membres du Bureau politique. Cette systématisation pouvait aller jusqu'à la tendance.* »

En fait, le Parti a bien caractérisé dès 1958 le régime gaulliste comme celui de l'expression renforcée des monopoles capitalistes. Mais, au départ de Pinay, l'an dernier, on a vu M. Servin s'écarter de cette analyse pour expliquer dans « L'Humanité » qu'une partie du grand capital abandonnait la politique gaulliste.

En mars 1960, dans la revue communiste « Economie et Politique », Michel Hincker écrivait :

« *La courte expérience du pouvoir gaulliste montre assez que les forces politiques de la bourgeoisie sont loin d'être coalisées autour de leur direction de classe, loin d'être convaincues de l'inévitabilité des structures monopolistiques. Des grandes formations politiques de la bourgeoisie française, il n'en est pas une qui coïncide vraiment avec la réalité monopolistique.* »

Le responsable de la fédération parle de l'analyse erronée d' « Economie et Politique », « *qui a entretenu la confusion et aboutissait à faire jouer à la classe ouvrière, sous prétexte de miser sur les contradictions de la bourgeoisie, un rôle de force d'appoint.* »

Il ajoute :

« *C'est à ne plus véhiculer de telles analyses que les communistes travaillant dans les journaux et les entreprises du groupe Poissonnière se sont engagés, dans la résolution publiée samedi par « L'Huma », pour que des arguments ou des textes contraires à tel ou tel aspect de la politique du Parti ne puissent plus se glisser dans notre presse. De telles analyses, encouragées par Servin et Casanova, tendaient à infléchir la ligne politique dans un sens opportuniste de droite, ce que ces deux camarades avaient déjà amorcé l'année précédente, en janvier 1959, en prétendant que le Parti n'avait pas de programme, qu'il avait enterré le contrat des « non » au premier référendum, qu'il n'offrait pas de garanties suffisantes à des alliés éventuels, alors que ce sont toujours les autres qui ont rompu les accords. Au lieu de rechercher l'unité à la base, ils se tournaient vers les opérations au sommet avec les autres formations de gauche dont le rêve reste une troisième force idéale. Ils étaient prêts à se laisser tenter par l'aventure du 27 octobre et, deux mois plus tard, par l'abstention au référendum. Au Mouvement de la Paix, loin de défendre notre conception de l'unité, Casanova était prêt à mettre le Parti à la remorque du Mouvement.* »

Ainsi dans les sections du Parti, cette semaine, les responsables des fédérations ont parlé longuement devant des hommes et des femmes graves et silencieux. A la fin de leur exposé, le secrétaire de la section se levait pour remercier l'orateur et engager les assistants à ouvrir la discussion. Dans la plupart des cas celle-ci fut très brève. Tout le monde attendait en fait le texte de M. Maurice Thorez.

Dans les cellules, en revanche, la discussion — en l'absence d'un représentant de la direction du Parti — fut plus animée.

On n'avait pas peur...

Dans une réunion de quartier, on vit des militants, impatients, notamment un professeur, demander à connaître les positions « affirmées et maintenues » par MM. Servin, Casanova, Pronteau, Kriegel-Valrimont, Vigier ou Kanapa, autrement qu'à travers les analyses du Bureau politique.

— *Les intellectuels sont incapables de se mettre d'emblée sur les positions de la classe ouvrière*, lui répondit un militant ouvrier.

Mais, à la surprise générale, un vieil employé de la R.A.T.P. s'emporta :

— *Tu commences à nous embêter avec tes histoires sur les intellectuels. Tout ce que je vois, c'est qu'avant on n'avait pas peur de descendre dans la rue et maintenant on parle de provocation, d'aventure et on a l'air de se dégonfler.*

— *Justement*, coupa une militante, *c'est pour pouvoir agir qu'il faut se débarrasser des droitiers qui étaient prêts à soutenir de Gaulle, même en lui donnant des prétextes de répression contre le Parti, et qui entravaient objectivement notre action.*

— *Nous avons un rôle dirigeant à jouer, et non à nous faire casser la gueule pour les autres*, conclut un jeune militant, employé à la Sécurité sociale.

Les nuances qui apparaissent dans les résolutions des comités fédéraux publiées depuis une semaine par « L'Humanité » rendent compte également des discussions qui ont agité plusieurs de ces comités.

Tandis que certains, comme le comité du X[e] arrondissement, le comité fédéral Seine-Ouest ou celui de Vaucluse, exigent des camarades Servin et Casanova « *la correction de leurs erreurs, la compréhension et la conviction, conditions de l'unité de pensée et d'action* », et renouvellent expressément leur confiance au camarade Maurice Thorez, d'autres, comme ceux de l'Allier, de Saône-et-Loire, des Côtes-du-Nord, du Doubs (ils sont huit sur les vingt et une résolutions publiées), tout en faisant leur le texte du Comité central, ne mentionnent pas les noms des déviationnistes et ne font aucune référence à Maurice Thorez.

Le texte de M. Maurice Thorez publié mercredi matin n'a pas mis fin aux discussions. On y apprend que le « *Parti a fait son effort pour préparer les masses avant mai 1958* », qu' « *il n'a pas été pris au dépourvu* », puisque dès 1958 « *il a donné une appréciation juste du gaullisme* », qu'au Bureau politique, « *les divergences ont été très sérieuses* » et que depuis deux ans, les autres dirigeants se sont « *vainement évertués à convaincre* » MM. Servin et Casanova de revenir sur leur « *interprétation opportuniste de la ligne du Parti* ». On n'y apprend pas, en revanche, comment le P.C. entend lutter pratiquement contre le régime gaulliste ni comment il envisage ses rapports concrets avec les autres partis de gauche.

THOMAS LENOIR.

FORUM

LES COMMUNISTES ET NOUS

par J.-M. DOMENACH

Le Parti communiste français vient d'entrer dans une de ces crises qui le secouent périodiquement depuis une dizaine d'années. Comment en apprécier l'importance ? Les « campagnes d'explication » destinées aux militants du Parti n'éclairent pas beaucoup les profanes, qui s'étonnent de voir brusquement les durs changés en mous et les prudents en « aventuristes ». Il vaut mieux, d'ailleurs, que les non-communistes ne se mêlent pas à ces discussions scolastiques sur le gaullisme, « expression directe du pouvoir des monopoles », ou bien essai d'arbitrage entre grand capitalisme et petite-bourgeoisie. Les marxistes furent aussi incapables que les autres de prévoir et d'expliquer le fascisme en son temps. La réalité dépasse la doctrine. Dangereusement quelquefois.

Ces rites étranges et la satisfaction qu'on peut éprouver à voir inculper de modérantisme tel procureur fanatique ne doivent pas faire oublier que la situation française établit un lien de fait entre communistes et hommes de gauche. Tant que le socialisme démocratique ne s'incarnera pas dans une force suffisante, la gauche devra tenir compte de la nécessité de l'alliance avec les communistes. L'expérience prouve que ce qui affaiblit le Parti communiste affaiblit la gauche tout entière, que ce qui l'isole isole la gauche tout entière.

Les vieilles habitudes

Cette solidarité de destin va plus loin qu'on ne croit. La maladie dont souffre le P.C.F., c'est de vouloir justifier un passé plutôt que s'adapter à une réalité ; ainsi les motions des fédérations regorgent de satisfecit hyperboliques à la direction du Parti pour sa « politique clairvoyante et bonne ». Mais n'est-ce pas également le ton qui domine dans d'autres partis de gauche ? Et pourtant les partis, singulièrement les partis de gauche, n'ont pas tellement de raisons de se féliciter. Les électeurs ne leur obéissent guère et les sympathisants se lassent d'un langage dont l'extrémisme semble croître avec l'impuissance. Certes le P.C.F. a conservé une solide charpente. Mais les illusions qu'il cultive pour son compte renforcent ce climat d'abstraction, d'idéalisme, où trop d'hommes de gauche semblent se consoler d'une réalité décourageante.

Après tout, s'accrocher aux vieilles analyses ne serait pas tellement grave si cela ne cachait la volonté de s'accrocher aux vieilles habitudes. Sous les compliments que se fait adresser la direction du Parti, apparaît son souci de justifier les méthodes dont elle a usé pour aborder les problèmes de l'action commune. A plusieurs reprises, le Parti communiste s'est conduit d'une manière qui a nui gravement à ce qu'il appelle une « large union à la base » : tout particulièrement en octobre dernier, lorsqu'il refusa de participer jusqu'au bout à l'action lancée par l'U.N.E.F.

Un climat de serre

Assurément, le machiavélisme n'est pas le privilège des communistes ; il y a, dans les syndicats non communistes, des manœuvriers de gros calibre, dont l'Algérie n'a jamais été la préoccupation majeure et qui savent exploiter l'occasion, la faire naître au besoin, afin de pouvoir retourner en paix à leurs vieilles liaisons. Notre parti, ripostent les communistes, n'accepte pas d'être traité « en force d'appoint ». Ils ont raison et l'on doit convenir que leur parti demeure le plus fort des partis organisés. Mais d'ordinaire ce sont plutôt les autres qui ont l'impression d'être traités en force d'appoint.

C'est ce problème essentiel qui est au fond des discussions actuelles dans le Parti, et c'est en quoi elles nous concernent. Si le P.C.F. tente de faire entrer la situation française dans le strict cadre du marxisme — monopoles contre classe ouvrière — il est à craindre que cela ne renforce sa prétention à être, au titre de « parti de la classe ouvrière », le dirigeant de toutes les coalitions nouées pour hâter la fin de la guerre d'Algérie. Or, si la grande majorité des hommes de gauche savent mesurer la puissance mondiale du communisme et sont aussi disposés à reconnaître, en réalistes, les fortes positions qu'il a maintenues en France, ils ne peuvent pour autant souscrire à un schéma qui leur paraît très en dehors des réalités, aussi bien en Chine qu'en France, et concéder au Parti communiste cette identification quasi mystique avec la classe ouvrière.

« Ne nous demandez pas de ne plus être nous-mêmes », disent les communistes. Non, bien sûr, mais à condition que ce « nous-mêmes » n'englobe pas, par une sorte de délégation dogmatique, la classe ouvrière, les travailleurs et finalement la nation tout entière... Comment concilier, en effet, ce mandat impératif que s'attribue d'autorité le Parti communiste, avec les exigences d'une action commune, délibérée dans un esprit d'égalité ?

Cette difficulté, si elle rend précaires les initiatives communes, ne les interdit pas ; le colloque d'Aix, en décembre, a fait la preuve, sur l'affaire algérienne, non seulement d'un débat loyal, mais d'une résolution unanime. On pourrait, ou devrait aller plus loin. Comment ? En sortant du champ rétréci de la politique traditionnelle, de ce climat de serre où se cultivent les traditions, les dogmes, les controverses, en s'adressant avec un langage nouveau à tous ceux qui n'entendent pas ce grec et ce latin, et qui pourtant ont dans le cœur le goût de la justice et de la liberté, à tous ceux — plus nombreux que jamais — pour qui le socialisme aurait un sens, et sera bientôt une nécessité.

Un pas de plus

Monopoleur ou pas, le régime actuel ne disparaîtra que si la gauche se montre capable de le renverser, c'est-à-dire de s'unir. Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. La secousse qui agite le Parti communiste, il est bien tentant pour certains de l'exploiter. Mais le profit, une fois de plus, n'irait à personne, sinon à l'adversaire. Et quand même ce serait la tendance « dure » qui triomphe en ce moment dans le Parti, il faudrait y voir une raison supplémentaire pour persévérer dans la voie de la confrontation, dans la recherche des objectifs communs, sans concession sur l'essentiel, mais aussi sans ruse et sans répit. Au colloque d'Aix succédera bientôt celui de Grenoble : un pas de plus qui doit être franchi vers l'entente.

Eluder la discussion directe avec les communistes, n'est-ce pas un moyen détourné d'éluder la discussion avec le G.P.R.A., de sauter encore d'un alibi dans l'autre ? Si la gauche persistait dans des combinaisons trop habiles au lieu d'avancer franchement sur le chemin de l'action commune, en cette septième année de la guerre d'Algérie il est permis de le dire sans phrase, elle se déshonorerait.

JEAN-MARIE DOMENACH.

— Qu'a-t-il dit sur l'Algérie ?

LA NATION

La semaine politique

● *Algérie : où en sont les contacts secrets ?*

NON, décidément, il n'y a pas de négociations secrètes.

Il n'y a même pas, au sens habituel du terme, de « contacts » secrets. C'est-à-dire qu'un émissaire désigné par le gouvernement français n'a pas rencontré un émissaire désigné par le G.P.R.A.

La mystification est-elle donc totale ? Pas tout à fait. Il y a, depuis environ trois semaines, des missions de « sondage » effectuées par des personnalités sans mandat gouvernemental. Il y a certes des fonctionnaires, mais qui n'agissent que pour le compte de leurs ministres. Ce sont plus que des auto-émissaires ; ce ne sont pas encore des émissaires.

Voici, en général, comment cela se passe. M. X., connu pour être familiarisé avec les problèmes maghrebins, se voit prévenu que le ministre Untel a accepté une demande d'audience qui n'a jamais été formulée. Le ministre reçoit M. X. en présence de son chef de Cabinet. On parle de tout et de rien. Soudain, le ministre, les yeux au plafond, rêve tout haut. Il ne demande rien : il se pose à lui-même des questions. L'interlocuteur est supposé assister à un monologue. Le ministre se demande si le F.L.N. accepterait, par exemple, de désigner trois de ses représentants dans un exécutif algérien qui en comporterait douze. Ah ! s'il était possible d'avoir la réponse à une telle question, M. le Ministre serait bien aise. Si M. X. est naïf et qu'il prétend avoir, lui, son idée sur la question, alors le ministre change vite de conversation. Fin de l'entretien, le chef de Cabinet reconduit M. X. et il s'inquiète : un voyage n'est-il pas envisagé à Tunis ou à Rabat ? Ne pourrait-on obtenir une réponse urgente et officielle aux questions que se posait *à lui-même* le ministre ? M. X. devient aussitôt chargé de mission. Il part.

D'autres missions ont eu cependant un caractère plus « engagé », mais, étant plus officielles au départ, elles l'ont été moins à l'arrivée : c'est-à-dire qu'un ensemble de questions précises a été posé non pas directement au F.L.N. mais à des intermédiaires qualifiés et, en général, tunisiens. Les réponses qui ont été obtenues par ce procédé et par cette voie ont été jugées à Paris « dures et intransigeantes ». Pendant quarante-huit heures, la semaine dernière, certains observateurs se sont vu confier que l'on commençait à désespérer du F.L.N. Fait singulier : le « désespoir » des civils n'était pas partagé par les militaires.

Le prochain Melun

Qu'en est-il en réalité ? Certains diplomates et hommes politiques français ont expliqué aux Tunisiens — pour que cela soit répété au F.L.N. — que le général de Gaulle ne craignait rien tant qu'un nouveau Melun, c'est-à-dire un nouvel échec. En conséquence, il importe auparavant de déblayer tous les terrains, d'où les différents questionnaires. Le F.L.N. reconnaît le bien-fondé des argumentations mais il n'a aucune peine à répondre : *« D'accord. Envoyez-nous un émissaire officiel. »* Les Français — qui ignorent la raison pour laquelle le général se refuse à l'envoi d'un tel émissaire — insistent pour obtenir des déclarations privées (ou mieux encore : publiques) sur tel ou tel point. Le F.L.N. comprend : de Gaulle réclame un ralliement, non un échange. Et il devient alors intransigeant.

Cette histoire peut paraître d'une tragique absurdité car, enfin, l'important n'est pas de savoir si l'on se rallie ou pas, mais ce à quoi on se rallie. En fait, elle révèle une exigence fondamentale du général de Gaulle comme du F.L.N. Le premier donnerait plus à la condition que l'octroi soit accepté ; le second demanderait moins à la condition que la négociation soit admise.

Jouer Ferhat Abbas

Certains états-majors parisiens sont au contraire plus optimistes. Ayant opéré une totale reconversion, s'étant résignés à n'envisager l'avenir de l'Algérie que comme ils le feraient pour n'importe quel Etat de la Communauté, les officiers supérieurs chargés de la préparation du cessez-le-feu estiment que le chaos pourra être évité. Le F.L.N. est — toujours selon les mêmes — aussi préoccupé que la France de ne pas se trouver en présence d'une situation congolaise. La collaboration des deux armées et même la formation, par l'armée française, d'une grande armée algérienne est envisagée. C'est un pas de géant et lorsque les choses se mettent à basculer, elles le font d'un seul coup. Dans cette perspective, on pourrait concevoir des unités mixtes chargées de faire respecter les clauses d'un accord même provisoire, c'est-à-dire avant l'autodétermination. Sur de tels points, les militaires croient détenir des renseignements positifs quant à l'attitude du F.L.N. Ainsi est apparu dans l'armée — et en marge de la résistance activiste de généraux comme Crépin, Challe, etc. — un mouvement en faveur d'une négociation fermement menée. Il s'agirait de « jouer Ferhat Abbas contre les extrémistes communisants ».

Reste que pour le moment, quatre semaines après le référendum et six semaines avant la rencontre probable Krouchtchev-Kennedy, il n'y a pas de négociation.

J. D.

● *Les gaullistes de gauche veulent remplacer Debré par Mollet.*

« *EN deux ans vous avez acquis une appellation contrôlée, ce n'est déjà pas si mal !* » répliquait, cette semaine, le général de Gaulle à un membre quelque peu désabusé du Bureau de l'U.D.T. Les gaullistes de gauche ne sont pas de cet avis et estiment que l'heure est venue pour eux de *« dépasser le stade de la secte »*. Comment ? En réalisant leur

→

SPORT SERVICE ACTUALITÉ

ATELIERS-SKI
A votre **service** pour toutes réparations, carrages sur mesures, laquages, semelles, poses ou réglages de fixations dans les 24 heures.

ATELIERS RETOUCHE
Nous mettons à vos mesures toujours tous les fuseaux ou pantalons que nous vendons ; mais nous sommes aussi à votre **service** pour retoucher ceux que vous avez achetés ailleurs.

ATELIERS-TENNIS
Nous sommes toujours à votre **service** pour réparation ou cordage sans attente, mais jusqu'à Pâques vous pouvez consulter M. KOCIS, le cordeur et équilibreur des raquettes des champions.

En ce moment nous vous offrons :
- un cordage très bon noyau à **30** NF
- un cordage boyau spiralé à **40** NF
- un cordage nylon à **10** NF

ATELIER CAMPING
Pensez-y à l'avance il n'est pas trop tôt

SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45

→

grand dessein : regrouper la gauche à l'intérieur du régime. Le but : en prévision d'un nouveau Melun — qui, cette fois, ne serait pas un échec — offrir à de Gaulle une majorité nouvelle, voire un gouvernement de rechange.

Ils sont une poignée d'hommes qui professent cette ambition. Parmi eux, René Capitant, Gilbert Grandval, Léo Hamon, Jacques Debu-Bridel. L'opération consiste d'abord à regrouper les amis dispersés ou boudeurs : Pierre Clostermann (en Amérique du Sud), Roger Barberot (en République Centre-Africaine), Jean de Lipkowski (en partance pour le Cameroun) : le conseil national de l'U.D.T. y pourvoirait le mois prochain. On s'assurerait ensuite l'appui sérieux de quelques personnalités sympathisantes : Edmond Michelet, Robert Buron, Jean Sainteny. Dès lors, l'éventail s'ouvrirait sur un vaste mouvement « travailliste » baptisé Front de la Gauche Gaulliste, offrant son accès aux ressortissants de tous les partis (« même quelques U.N.R. », dit Debu-Bridel, « même certains communistes », dit Louis Vallon) et dont le premier résultat serait le remplacement de M. Michel Debré par M. Guy Mollet à la présidence du Conseil.

(Marquis.)

M. Louis Vallon.
Une appellation contrôlée.

Il va de soi que le schéma n'est pas si simple. M. Debré, par exemple, si vivement combattu par M. Louis Vallon, a gardé de solides amitiés personnelles au sein de l'U.D.T. D'autre part, il est certain que M. Guy Mollet, en désaccord avec la politique extérieure gaulliste, n'observe pas sans méfiance cette tentative des gaullistes de gauche de « coller » à la S.F.I.O. Un événement, pourtant, semble aller dans le sens de l'opération : le récent manifeste pour « une table ronde » qui a rassemblé des partis, syndicats et mouvements allant de la S.F.I.O. aux « Indépendants de gauche », et dont M. Guy Mollet lui-même a souligné « l'importance » devant les maires socialistes.

● *Une enquête de « La Vie Catholique Illustrée » : la génération des djebels.*

Le 20 novembre dernier, « La Vie Catholique Illustrée » lançait un appel-questionnaire aux soldats du contingent ayant effectué leur service militaire en Algérie. Les réponses, nombreuses et détaillées, viennent de faire l'objet d'un supplément de ce journal.

La plupart des ex-appelés ont servi entre 12 mois et 2 ans en Algérie dans l'ensemble des armes, y compris les parachutistes ; ils appartiennent à toutes les couches de la société, des agriculteurs aux ecclésiastiques, voire aux militaires de carrière ; officiers, sous-officiers et soldats sont représentés et la majorité (453 sur 704) a vécu la guerre dans le bled. Il s'agit donc d'une enquête-échantillon type, à cela près cependant qu'elle concerne essentiellement des catholiques pratiquants.

Le premier chapitre du questionnaire avait trait au milieu, c'est-à-dire aux rapports humains avec les Algériens, Européens et Musulmans. En ce qui concerne les Européens, 275 ex-soldats les trouvent « médiocres », 118 « mauvais », 48 « bons », 140 réservent leur jugement ; pour les Musulmans, 217 les jugent « médiocres », 164 « bons », 19 « mauvais », 175 préférant garder le silence. Mais à d'autres questions, 450 appelés répondent que les Musulmans sont « malheureux », 206 qu'ils sont « capables » et 118 « incapables ». 110 les appellent des « traîtres », et la quasi-unanimité se déclare « émue », « étonnée », « scandalisée » par la misère arabe. Enfin, à la question : « *En Algérie, aviez-vous l'impression d'être à l'étranger ou en France ?* » 359 contre 177 répondent : « A l'étranger ».

374 ex-soldats d'Algérie (contre 212) ont participé à de grandes opérations et 513 contre 83 à des opérations de contrôle et des embuscades. A égalité : 164 contre 164, les uns estiment que cette guerre est légitime, les autres, illégitime, mais 240 la trouvent « mauvaise » et 30 seulement « bonne ». « Légitime et mauvaise », répondent 118 questionnés. Leur meilleur souvenir ? 149 répondent : « Fraternité avec les Musulmans » et 134 : « Fraternité des armes » (et 112, tout simplement : « La quille ! »). Leur plus mauvais ? 126 : dureté de la guerre, 120 : mort de camarades, 87 : scènes de tortures, 45 : excès des Français en opérations, et 24 : malveillance des Européens. Enfin, à la question : « *A votre retour d'Algérie, qu'avez-vous pensé ?* », voici les réponses : « La France se moque de nous » (319), « la France est un grand pays (203), « un petit pays » (90) et « la France nous aime bien » (37).

Les disques de Camus

Tels sont les chiffres. Ce ne sont que des chiffres. Et les soldats questionnés s'empressent d'ajouter que la réalité est beaucoup plus nuancée. Par exemple : « *On ne peut juger Européens et Algériens en bloc, il y a forcément en eux du bon et du mauvais.* » Chose fort significative, plusieurs questions ont obtenu deux réponses à la fois. C'est ainsi que beaucoup de soldats ont estimé que si « *la France se moquait d'eux* », elle était également « *un grand pays* », ce qui revient à discriminer la nation de la guerre où elle est actuellement engagée. Cependant, de toutes les réponses, se dégagent d'incontestables lignes de force. Et en premier lieu, la pitié devant la misère musulmane, l'accablement devant l'horreur du conflit.

« *Un gosse de dix-huit mois est mort de faim sous mes yeux* », raconte un appelé. « *Je n'oublierai jamais ces enfants vêtus de haillons* », dit un autre, et un troisième : « *Dans un petit village des Aurès, un jeune Musulman de neuf à dix ans, atteint d'une malformation des bras et des jambes, se traînait comme un quadrupède à notre poubelle.* » Brutalités et tortures se succèdent dans les souvenirs de ces hommes qui semblent encore fascinés par ce qu'ils ont vu. Cruauté du F.L.N. : « *Dans une embuscade, quatre copains ont été enlevés, les rebelles ont remplacé les tripes par de la terre...* » Exactions et tortures : « *Je pense aux massacres qui ont suivi la révolte du 20 août 1955 dans la région de Philippeville : destruction des vaches, chevaux, bourricots... maisons qui flambaient, bombardements par l'aviation et l'artillerie alors que la population y était...* »

« *Mon meilleur souvenir ?* répond un séminariste. *Il n'y aura pas de « meilleur souvenir » tant que tout un peuple criera sa souffrance comme il le fait depuis six ans, au milieu de l'indifférence générale : personne n'entend les cris des pauvres.* »

Ainsi témoigne la « génération des djebels ». Elle n'oublie pas, pour autant, les « *moments de justice et d'espoir* » vécus en Algérie, telle cette soirée chez un médecin arabe, passée à écouter des disques d'Albert Camus, ou cette citation de Péguy, faite à son insu, par un vieux Musulman : « *Tout ce qu'on fait, on le fait pour les enfants.* »

● *Le ministre aux centres Leclerc : « Augmentez vos prix de 10 %. »*

« A*UGMENTEZ vos prix de 10 %, et nous abaisserons les nôtres de 5 %. Vous y gagnerez de l'argent, et nous en ferons gagner à l'ensemble des consommateurs.* »

Telle est la proposition que le commerce traditionnel, grands magasins et succursales multiples en tête, vient de faire à M. Edouard Leclerc, des Centres Leclerc ; ou plus exactement, la proposition fut faite au Contrôle des prix, qui la transmit au ministère du Commerce, qui la transmit à M. Leclerc.

Le ministère, soumis à de fortes pressions de la part des porte-parole du commerce, n'a pas été hostile d'emblée à cette formule. Il avait attendu une baisse générale après la suppression des prix imposés et le rétablissement de la libre concurrence. En fait, ni la concurrence ni la baisse des prix n'ont joué.

L'opération « Suivez le bœuf », après des succès plus apparents que réels, s'est soldée en fin de compte par une hausse foudroyante et injustifiée de la viande, les bouchers se rattrapant après les minces sacrifices qu'ils avaient très provisoirement et partiellement consentis.

Bref, en l'absence d'une réforme des structures du commerce, le libéralisme a été un échec complet. Le ministère du Commerce a donc cherché d'autres armes. Il a cru en trouver : des porte-parole du grand commerce lui proposaient de multiplier à travers la France ces « super-marchés » de style américain qui, aux Etats-Unis et au Canada, avaient éliminé une partie des petits commerçants et provoqué une légère baisse des prix (provisoire et bientôt suivie de hausses, si l'on en croit un rapport officiel canadien).

Contre-attaque

Pour le récompenser de son effort, le grand commerce demande une concession : le rétablissement des prix imposés, c'est-à-dire la disparition des Centres Leclerc. Ceux-ci pratiquent en effet, dans leurs divers rayons, une marge moyenne d'environ 10 % ; dans le commerce traditionnel, la marge moyenne se situe aux alentours de 30 % ; les super-marchés se contenteraient de 25 %, à condition que Leclerc ne soit pas autorisé à prendre moins de 22 % de marge.

Pour appuyer sa proposition, le grand commerce décida d'aller traquer M. Leclerc en son fief de Landerneau, où doit bientôt s'ouvrir un magasin qui entend vendre sans bénéfice aucun. La maison-mère de cette société est à Paris.

M. Leclerc vient de décliner la proposition qui lui a été officiellement transmise. Il va même passer à la contre-attaque : plusieurs dizaines de Centres Leclerc ouvriront à Paris avant l'été.

PRESSE

« Les Cahiers de la République » deviennent mensuels

« Les Cahiers de la République », bimestriels, dont le n° 29 vient de paraître, ont désormais une périodicité mensuelle. Pourquoi ? C'est ce que Pierre Mendès France, qui dirige la revue, explique dans un texte qui présente le numéro de février (1), inaugurant la nouvelle série. Voici ce qu'il écrit notamment :

La parution plus fréquente des « Cahiers de la République » permettra désormais de maintenir un contact plus étroit avec nos lecteurs et nos amis, de les mieux informer des grands problèmes de l'actualité (...).

D'un capitalisme malthusien, nous nous acheminons progressivement ver un néocapitalisme d'Etat un peu plus dynamique ; insuffisante — on ne le répétera jamais assez — par rapport à ce qui eût pu être fait, l'œuvre commencée était tout de même assez importante pour mettre en marche un processus global qui allait nous permettre d'une certaine manière de nous redresser.

On ne peut que se louer de cette évolution si l'on veut bien admettre que la pire des situations était sans aucun doute celle de l'entre-deux-guerres : la timidité des entrepreneurs et un protectionnisme borné se conjuguaient alors pour faire de la France une entreprise vieillotte fondamentalement conservatrice. Mais on ne saurait ni oublier ni justifier le désordre et l'anarchie dans lesquels s'est déroulée cette phase de progression. Nous avons construit des maisons : mais à quel prix ? dans quels délais ? Et comment admettre notre retard par rapport aux Allemands, aux Anglais ?... Nous avons finalement arrêté la chute du franc : mais comment accepter le sacrifice inique imposé aux rentiers, aux petites gens ? Nous avons accru notre production : mais si le sort de tous (ou presque) s'est peu à peu amélioré, nous avons vu l'Etat, par une politique tantôt négligente et tantôt très consciente, permettre que les couches favorisées de la nation bénéficient plus largement que les autres des progrès accomplis, tournant le dos à l'évolution vers la justice sociale qui est sa première mission. Et que dire de l'insuffisance des moyens de la recherche, du piétinement de l'enseignement contrastant avec l'expansion des dépenses les plus improductives ? (...)

Les études pour l'avenir visent à esquisser les grands traits de notre évolution. Elles doivent permettre, dans un premier temps, de préciser les sujets d'études qu'il faudra pousser le plus avant possible (planétarisation des problèmes politiques et économiques, mécanisme de planification, industries pilotes, phénomènes d'urbanisation, etc.).

Ce premier survol des problèmes de demain, c'est l'objet du présent numéro des « Cahiers » dans lequel nous nous attachons à présenter à nos lecteurs quelques-unes des options et des priorités qui s'imposeront bientôt à nous, et à préparer le travail qui nous permettra de dégager des propositions et des solutions. Ceci n'est donc que le début d'un effort qui se développera dans les numéros suivants.

PIERRE MENDES FRANCE.

(1) Au sommaire du numéro 29 : « Zazie ou notre monde quotidien », par G. Suffert : « Alger ou la fin de l'éducation bourgeoise », par Ch. Morazé ; « Des richesses gaspillées », par J.K. Galbraith ; « Une planification sans rivage », par Cl. Gruson ; « Des villes qui explosent », par M. Ecochard ; « Les nouvelles frontières », par G. Balandier, etc.

3,50 NF le numéro. *Montant de l'abonnement :* 1 an (12 numéros), 36 NF. C.C.P. Paris 13.693.09. « Les Cahiers de la République », 8, rue Henner, Paris (9e).

POLITIQUE

● Le général de Gaulle songe à réviser la Constitution pour éviter que M. Pinay ne lui succède à la Présidence de la République : il voudrait pouvoir désigner son successeur en lui confiant un poste de vice-président.

● Tous les parlementaires U.N.R. ont reçu deux avertissements, le premier le 28 décembre, le second le 21 janvier, les informant que les « Forces Françaises de Libération » avaient décidé de « mettre un terme définitif aux agissements de tous les ennemis de la patrie. » « Votre cas, dit le dernier avertissement, sera soumis en temps opportun à l'appréciation de notre tribunal permanent d'exception. Son verdict vous sera communiqué. »

● Le projet de réorganisation de la Défense Nationale que prépare actuellement l'Elysée prévoit :

1. Suppression des « délégués ministériels » (autrefois secrétaires d'Etat) à l'Armée, l'Air et la Marine ;

2. Création, à côté du ministère des Armées, d'un ministère de l'Armement (chargé surtout de la constitution de la force de frappe en liaison avec l'industrie privée) ;

3. Suppression des prérogatives du Premier ministre en matière de Défense Nationale (le chef d'état-major général dépendrait désormais du chef de l'Etat).

● Au lendemain du référendum, M. Michel Debré a proposé au général de Gaulle un remaniement ministériel prévoyant l'entrée dans le Cabinet de plusieurs nouveaux, notamment de MM. Jean de Broglie, Raymond Marcellin, Raymond Schmittlein, Marc Jacquet. Le chef de l'Etat a refusé en disant que les ministres étaient assez nombreux.

● L'U.N.R. réclame le ministère de l'Intérieur en faisant valoir son rôle dans le succès du référendum ; le général de Gaulle répond que le référendum a été son succès, non celui de l'U.N.R.

● Personne n'a encore accepté la succession de M. Joxe à l'Education nationale, dont M. Guillaumat assure l'intérim : le général de Gaulle l'a offerte en vain à MM. Chatenet, Jeanneney, Sudreau, Giscard d'Estaing et Foyer.

● *Pourquoi M. Spaak quitte l'O.T.A.N.*

LES quinze ambassadeurs qui, mardi matin, dans le bureau de M. Spaak, ont entendu celui-ci leur faire part de sa démission, n'ont pas été surpris. Depuis la dernière session du Conseil des Ministres de l'O.T.A.N., en décembre, personne ne conservait beaucoup d'illusions sur les intentions du secrétaire général. La crise belge vient de lui offrir l'occasion d'une sortie honorable. Le Parti socialiste de Belgique compte sur lui pour regagner en Flandre les suffrages qu'il risque de perdre en Wallonie.

Si M. Spaak accepte de rentrer aujourd'hui dans l'arène intérieure belge, c'est qu'il s'est rendu compte,

(Charpentier.)

M. Edouard Leclerc.
L'exemple canadien.

enfin, que sa politique est désormais abandonnée par toute la coalition atlantique. Ceux qui ont assisté à sa conférence de presse, le dernier jour des délibérations de l'O.T.A.N., en décembre, avaient déjà remarqué l'amertume, la déception, qui transparaissaient dans ses propos. D'un bout à l'autre de la session, la position américaine avait contrarié celle de M. Spaak, soutenu seulement par la délégation allemande.

Un premier heurt s'était produit au moment où fut discuté son plan de guerre psychologique contre l'U.R.S.S. M. Herter, alors secrétaire d'Etat américain, fit rejeter les projets du secrétariat général en les condamnant en des termes très durs.

Une autre phrase du communiqué, passée presque inaperçue sur le moment, refléta un nouvel échec. Elle concernait la création de l'O.C.D.E. (Organisation de coopération et de développement économiques succédant à l'O.E.C.E.) et s'en félicitait. Or, depuis des mois, M. Spaak souhaitait que l'O.T.A.N. devînt elle-même la principale dispensatrice de l'aide des pays occidentaux aux Etats sous-développés d'Afrique et d'Asie. La plupart des Etats membres de l'Alliance atlantique, y compris les Etats-Unis, préférèrent que cette aide économique passât par l'O.E.C.E. qui groupe, outre les pays membres de l'Alliance, plusieurs pays neutres.

Trois heures de discussion

Mais le point de désaccord le plus grave entre M. Spaak et la délégation américaine à l'O.T.A.N. apparut au moment où les diplomates américains insérèrent dans la déclaration de décembre un passage faisant état de la « présence nucléaire » des Etats-Unis en Europe. M. Spaak voulait à tout prix éviter cette précision qui remettait en question le maintien envers et contre tout des troupes américaines sur le continent. La discussion sur ce point dura plus de trois heures...

M. Spaak avait entièrement repris à son compte le plan Norstad qui consistait à doter l'Organisation atlantique de fusées et d'engins atomiques. Il comptait le faire voter à l'unanimité — sauf la France, bien entendu, toujours hostile à l'intégration de ses forces au sein de l'O.T.A.N. La nouvelle administration américaine, pensait-il, aurait été plus ou moins prisonnière de cette unanimité, par crainte de ne pas décevoir l'attente des gouvernements européens. En réalité, seul M. Strauss, représentant de l'Allemagne, tenait à l'adoption du plan Norstad. En le torpillant, les Américains laissèrent les mains libres à M. Kennedy pour revoir entièrement tous les problèmes de contribution militaire et financière. C'est alors que M. Spaak décida de battre en retraite et de quitter la dernière séance de l'O.T.A.N. sans en attendre la fin. Ses projets n'avaient abouti sur aucun point. Mardi, il en a tiré lui-même la conclusion.

● *L'industrie automobile américaine contre-attaque en traquant ses concurrents européens sur leur propre marché.*

TROIS jours chômés sur vingt et un jours ouvrables en janvier : pour la première fois depuis la fin de la guerre, la durée de travail hebdomadaire moyenne de la Régie Renault est tombée au-dessous de quarante heures.

La crise de l'industrie automobile américaine aurait-elle atteint l'Europe ? La réponse ressort de ces comparaisons :

● La production américaine pour janvier sera inférieure de 33 % à celle d'il y a deux ans ; cinq usines ont fermé pour une semaine et quatre autres ne travaillent que trente-deux heures hebdomadaires.

● L'industrie britannique ne tourne qu'à 60 % de sa capacité. Elle a licencié 10.000 ouvriers l'année passée. Environ 100.000 autres (dont ceux de la Ford anglaise, qui représente la moitié de la production britannique) travaillent moins de vingt-cinq heures par semaine.

Les industries allemande et italienne, cependant, poursuivent leur essor foudroyant. C'est que, à la différence des industries française et britannique, elles peuvent déverser sur un marché intérieur longtemps « affamé » une production accrue, en même temps que les véhicules qui ne trouvent pas preneur aux Etats-Unis.

8 millions de véhicules

Face à la crise grave des uns et à la santé spectaculaire des autres, la situation dans l'industrie française est assez bonne : malgré la mévente aux Etats-Unis, la Régie Renault a augmenté sa production de près de 9 % l'année dernière ; et la France, bien qu'elle soit le pays le plus motorisé d'Europe, a acheté en 1960 13 % d'automobiles de plus qu'en 1959.

L'avenir, toutefois, s'annonce menaçant. Une véritable lutte à mort se prépare entre les constructeurs européens ; la moitié d'entre eux — une dizaine — sont voués à disparaître d'ici six ans. Les deux grandes firmes américaines sont les principales responsables de cette lutte.

Pour concurrencer les petites voitures européennes sur le marché américain, elles ont en effet décidé de construire elles-mêmes, dans leurs succursales européennes, des modèles populaires, portant de ce fait la guerre sur le territoire de l'ennemi.

Ainsi, la Ford britannique va investir près d'un milliard de nouveaux francs et augmenter sa production de 70 % ; General Motors projette d'investir 2,5 milliards de nouveaux francs, principalement en Grande-Bretagne et en Allemagne.

Les grandes firmes européennes se préparent, par des investissements également considérables, à soutenir cet assaut : Volkswagen va investir 700 millions de nouveaux francs durant la seule année 1961, Fiat 400 millions, et les constructeurs britanniques entendent doubler leur production d'ici trois ans.

Cette concurrence anarchique, si elle se poursuit jusqu'à l'épreuve de force finale, dotera l'Europe, dans deux ou trois ans, d'une capacité de production de 7 à 8 millions de véhicules, pour un marché intérieur qui en absorbera difficilement plus de 5. Les firmes américaines, dotées d'une incomparable puissance financière grâce au marché des Etats-Unis, ne redoutent nullement la guerre des prix et des modèles qui s'ensuivra. Elles entendent soutenir la lutte, en perdant de l'argent en Europe s'il le faut, jusqu'en 1970, date à laquelle l'Europe devrait absorber 8 millions de véhicules par an (10 à 15 % de plus que le marché américain).

Mais les quatre grandes firmes françaises survivront certainement, et particulièrement la Régie Renault. Le dernier bilan de celle-ci le prouve : les impôts payés par la Régie (390 millions de NF) sont près de deux fois plus élevés que ses investissements (210 millions de NF) et représentent 41 % de ses charges salariales. Si une réforme fiscale, depuis longtemps réclamée, réduisait ne

(A.P.)

M. Paul-Henri Spaak.
Une initiative mal accueillie.

serait-ce que d'un tiers la fiscalité indirecte pour augmenter les impôts directs, les constructeurs français pourraient, théoriquement, soit abaisser leurs prix de 4 %, soit augmenter de 12 % leurs salaires qui sont, après ceux de l'Italie, les plus bas d'Europe.

Les informations de la Semaine ont été recueillies par BRIGITTE GROS, P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET et JACQUES DEROGY.

PARIS NEW-YORK
aller.retour n.f. 1924,70
BOEING JET SERVICE
Classe économique
VALABLE 17 JOURS . DU 1er OCTOBRE 1960 AU 31 MARS 1961
AIR INDIA
7, RUE SCRIBE, PARIS (9e) - OPÉ. : 15-64

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

« J'AI VÉCU A FRESNES

IL y a actuellement, en France, de 14.000 à 15.000 Algériens détenus pour des motifs politiques. L'immense majorité d'entre eux sont membres du F.L.N. C'est à la prison centrale de Fresnes que se trouve la plus grande concentration (1.500) de ces détenus. La presse n'a parlé d'eux que lorsqu'ils firent une grève de la faim prolongée dans le courant de 1960. Depuis, plus rien. « L'Express » se trouve en mesure, cette semaine, de publier un document assez étonnant : c'est le journal personnel d'un jeune Français qui a partagé pendant cinq mois à Fresnes, de février à juin 1960, la vie des détenus politique algériens. L'auteur de ce récit, Jacques Charby, trente ans, acteur, membre fondateur du Grenier de Toulouse, s'était trouvé inculpé comme membre du réseau Jeanson pour atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat. Ses sympathies ne sont pas douteuses. Il n'en fait d'ailleurs pas mystère. Mais il s'est attaché dans son journal à ne rapporter que des faits. C'est un reportage impressionnant sur un des aspects de la guerre d'Algérie les moins connus et peut-être les plus importants : comment se forme, dans les prisons françaises, l'encadrement politique de la Révolution algérienne. Voici des extraits du journal de prison de Jacques Charby.

11 AVRIL.

LA 2e division de Fresnes comprend 5 étages de cellules alignées le long du couloir de 300 mètres et abrite 1.100 militants du Front de Libération Nationale. Ceux-ci obéissent à une stricte discipline imposée, contrôlée et sanctionnée par leurs responsables. Ces responsables ont la charge d'organiser la vie matérielle de la 2e division (cuisine, distribution et réfection, discipline intérieure, même à l'égard des gardiens...), mais aussi et surtout la formation et l'encadrement des militants : ces mêmes responsables, choisis en fonction des postes qu'ils occupent dans la révolution, sont les délégués des Algériens auprès du directeur de la prison. Toutes les fois qu'ils le demandent, le directeur les reçoit, écoute leurs revendications, en discute avec eux. Le directeur, 9 fois sur 10, adopte la solution proposée. Pourquoi ? Parce que les améliorations suggérées sont toujours réalistes, et leur modalité d'application déjà bien étudiée dans le détail par les Algériens eux-mêmes.

12 AVRIL.

Le matin, à sept heures, les gardiens inaugurent la journée par le bruit infernal des énormes clés accompagnant l'immortel « Au jus là-dedans » de tous les gardes-chiourme.

A huit heures et demie, par demi-étage, on nous conduit à la « promenade ». Quarante à cinquante hommes sont sensés faire à l'air, dans un préau de huit mètres sur quatre, l'exercice indispensable après 23 heures de claustration. C'est dur, à deux ou trois dans une cellule de trois mètres vingt sur deux mètres vingt (1)...

Pendant cette heure de détente, chaque homme ne pouvait faire plus de trois pas sans se heurter à un de ses compagnons, ils se divisent en « marcheurs » et « non-marcheurs » : ainsi que leur nom l'indique, les premiers déambulent à la queue leu leu autour du préau tandis que les « non-marcheurs » bavardent par petits groupes dans l'espace restant. Quel style de bavardage ! A leur joie de se retrouver il semble qu'ils ne se soient pas vus depuis six mois ; ce sont de vrais « *Comment vas-tu ?* » avec une vraie chaleur, un vrai souci de l'autre.

Sur cette heure de détente salutaire ils acceptent avec enthousiasme de prélever une partie plus ou moins importante pour écouter, après le chant de l'hymne national, le bulletin d'information rédigé par le comité de la presse et pour participer à de véritables réunions de formation des militants.

« Chômeurs »

13 AVRIL.

Un matin, après le chant de l'hymne, leur responsable déclare en français (2) :

« *Une délégation de notre gouvernement a été reçue à Pékin. Elle était composée des frères Krim Belkacem, Abdelafid Boussouf, Ahmed Francis. Le gouvernement de la Chine propose d'aider le peuple algérien dans sa lutte par l'envoi d'armes et de volontaires.* »

Je remarque les visages réjouis de l'auditoire. Celui qui parle le note aussi car il ajoute :

« *Si cette offre nous touche, elle pose aussi des problèmes, mes frères : internationalisation du conflit, alliance avec le communisme international. Nous admirons la magnifique œuvre d'émancipation des pays communistes, mais vous savez que nous avons toujours affirmé que la Révolution algérienne ne peut pas être communiste. Cette proposition de nos frères chinois pose toutefois de nombreuses difficultés qui n'échappent certes pas à nos frères dirigeants...* »

Je suis étonné de constater que l'accent est très peu mis sur les actions de la guerre, même quand il s'agit de succès de l'Armée de Libération Nationale. Interrogeant un responsable à ce sujet, il me dit que c'était volontaire, qu'il ne convenait pas tellement de souligner, pour les militants, le côté sanglant de la lutte, mais bien sa signification profondément politique, ce qui n'empêchait pas que la vaillance et la puissance de l'Armée de Libération Nationale fussent souvent exaltées.

Bien entendu, les nouvelles d'Algérie sont données en priorité ; mais tous les grands événements politiques : conférence au Sommet, révolution cubaine, explosion de la bombe à Reggane, sont exposés et très largement débattus.

Puis le responsable parle de la vie de la prison : projets d'amélioration sur lesquels chacun apporte ses suggestions, état des discussions en cours avec la direction, bilan de la caisse de secours.

Le fonctionnement de la caisse de secours est une très importante réalisation des Algériens à Fresnes. En plus des quelques dons de la Croix-Rouge internationale, elle est alimentée... par les détenus eux-mêmes.

Les Algériens à Fresnes sont classés en deux catégories : « les chômeurs » et les « non-chômeurs » (3). Le principe se devine donc très vite : les premiers sont secourus par les seconds.

Comment ?

Chaque détenu peut posséder un compte au greffe de la prison mais ne peut manipuler lui-même l'argent. Lorsqu'il reçoit son mandat, il en est avisé (on lui remet le talon) et c'est les sommes reçues qu'il peut « cantiner » (4).

La caisse de secours

Chaque dimanche, les « non-chômeurs » remplissent une feuille spéciale de cantine destinée à la caisse de secours, qui est dirigée par un homme admirable : Ben A. Grâce à lui les plus déshérités peuvent fumer, améliorer un peu « les menus », acquérir livres, cahiers, etc.

A la promenade du dimanche, un responsable indique quelles doivent être la nature et l'importance de la contribution.

En moyenne, cette contribution minimum représente à peu près 350 francs (anciens) par semaine. Les responsables dépensent des trésors d'imagination pour arriver à la baisser sans diminuer les secours ! Le plus fort, c'est qu'ils y parviennent.

Un jour, un camarade qui occupait la cellule voisine de la mienne avait reçu 20.000 francs. Il a immédiatement versé, de lui-même, 10.000 francs à la caisse de secours.

Et c'est ainsi (entre autres) que les responsables peuvent baisser « l'impôt de solidarité ».

Tous les dons sont rassemblés dans une cellule du rez-de-chaussée que l'administration a mise à la disposition des détenus.

Ben A. a fait inscrire sur la porte, en gros caractères rouges :

« *Caisse de secours des détenus algériens.* »

A l'intérieur on se croirait dans la remise de magasins d'alimentation, de vêtements, d'articles, de bureau. Par piles entières, s'entassent sucre, huile conserves, tables à dessin, compas, cahiers, livres, etc.

Tout cela est distribué équitablement à ceux qui ne reçoivent pas de mandats.

Comment les connaître ?

C'est très simple. Les mandats qui arrivent avec le courrier normal sont d'abord contrôlés à chaque étage par un « frère écrivain ».

Ceux qui ont reçu des mandats secourront.

Ceux qui n'en ont pas reçu seront secourus.

5 MAI.

Formation des militants.

La lecture des informations terminée, le groupe passe à un travail d'information plus générale ou plus exactement à un travail de formation des militants, sur un schéma préparé par les responsables de la deuxième division. Ce genre de réunions n'a rien de clandestin ! C'est avec l'approbation de la direction pénitentiaire qu'elles se tiennent quotidiennement, et c'est encore un des droits que les Algériens se sont fait reconnaître. Le droit de libre réunion et de libre expression qui leur est refusé dehors, leur est accordé en prison.

Ces réunions m'ont confirmé avec une évidence criante que ce peuple aspire à la démocratie, mais à une démocratie où chacun s'exprime, où chacun compte.

Après l'exposé du responsable, chacun donne avis, critiques, suggestions, de la base au sommet. Fût-ce en bredouillant. En effet, ces hommes ne sont pas tous politisés, loin de là, et même souvent n'ont reçu aucune instruction. A la prison se côtoient de vieux paysans qui, de tout temps, ont plus ou moins « résisté » dans leur village et d'autres, plus jeunes, qui, à l'âge où ils sont devenus hommes, ont milité d'abord au sein des partis tolérés, puis dans une semi-clandestinité qui les menait de prison en torture et de libération en nouvelle arrestation, enfin de tout jeunes gens, vingt, vingt-cinq ans (et moins encore) qui ne connaissent que la guerre. Ceux-ci venus directement à l'action, sans formation préalable, parce qu'aussi pour les garçons de quinze ans en Algérie, il n'y a qu'un choix possible.

Pour tous ces hommes arrêtés, prévenus, ou condamnés à des peines plus ou moins longues, la prison n'est pas un temps mort, un trou, grâce à l'organisation du Front de Libération Nationale.

Considéré par eux comme un frère, j'ai vécu leur vie pendant près de cinq mois, j'ai assisté à ces réunions quotidiennes, je pourrais couvrir des dizaines de pages avec ce que j'ai entendu : histoire des Arabes, histoire de l'Algérie, histoire de la conquête, de la colonisation, des lois injustes, mais aussi, si j'ose dire, histoire de l'avenir : ce que sera *l'Algérie des Algériens.*

Chaque réunion donne lieu à des discussions passionnées.

Un cours d'analyse logique

Le jour où furent expliqués le Code de l'indigénat et les conséquences de son application, un jeune militant, trouvant long et fastidieux l'exposé de toutes les injustices et de toutes les souffrances, demande la parole :

« *Tout cela m'ennuie,* dit-il, *je propose qu'on supprime les cours d'histoire. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passera après, ce qu'on fera,* nous *en Algérie.* »

On lui répond qu'il lui est nécessaire de connaître l'histoire de son pays, les souffrances de ses pères. «*Toi tu as assez souffert pour lutter, mais tu dois savoir que tes pères ont souffert avant toi, qu'ils ont subi les injustices... Il faut aussi que tu saches ce qu'était l'Algérie avant la colonisation : les rizières transformées en vignes pour le seul profit des colons, et qu'il faudra reconvertir l'agriculture pour nourrir notre peuple* », etc.

Néanmoins, à la suite de cette intervention, il fut décidé que le nombre des cours d'histoire serait réduit, et la fréquence de ceux consacrés à la lutte présente et future augmentée.

9 MAI.

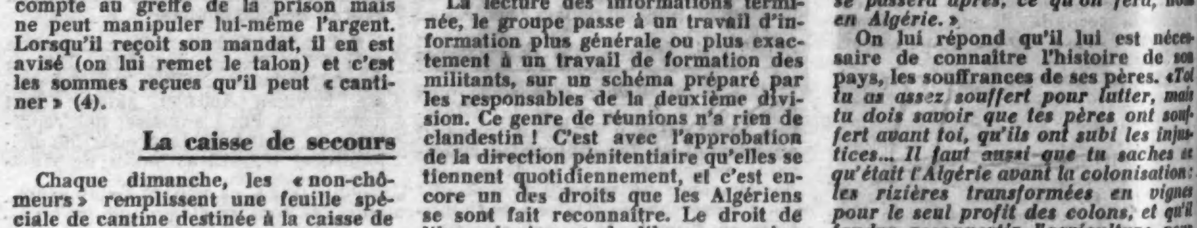
Dès le jour de mon arrivée, les responsables réussirent, avec des ruses... d'Algériens, à faire ouvrir la porte de ma cellule. Je me retrouvai dans celle de Mustapha F. où étaient déjà réunis les autres responsables et nous passâmes ensemble ma première journée de détention.

(1) Ces cellules sont légalement prévues pour un seul détenu puisqu'elles ne comportent qu'un lit, mais une ou, plus souvent, deux paillasses sont ajoutées.

(2) En français parce que j'étais là. Dans les préaux où ne se trouve aucun Français, on ne parle qu'arabe.

(3) C'est-à-dire ceux qui ne reçoivent pas de mandats de l'extérieur (familles, amis, etc.), et ceux qui en reçoivent.

(4) Verbe de prison : « Je cantine, tu cantines... »



(Dalmas.)

UN CONTROLE DE POLICE A PARIS.
C'est dans l'ordre.

« AVEC LES ALGÉRIENS »

Après que je leur eus raconté les circonstances de mon arrestation, nous discutâmes des problèmes algériens, de la gauche française, des chances de paix, etc. Puis chacun à son tour, dans l'enthousiasme et la fierté, ils me firent un exposé complet de leurs réalisations en prison. En particulier, ils me parlèrent longuement des cours, et je leur posai mille questions.

A six heures du soir, hélas ! je dus réintégrer ma cellule.

Une semaine plus tard, j'assiste à un cours d'analyse logique dans une classe de 6ᵉ. Un jeune Algérien explique au tableau la subordonnée relative. Je suis assis sur un tabouret au fond de la cellule, je remarque que la tinette a été bouchée au ciment, et le lit remplacé par une longue table autour de laquelle treize Algériens de tous âges ont pris place. Le cours d'analyse terminé, le jeune instructeur entreprend d'apprendre à ses élèves la bonne rédaction de lettres à un employeur, en réponse à une petite annonce, à un service administratif pour l'obtention de papiers, etc. Et il leur dicte un modèle. Les treize hommes, penchés sur leur cahier, écrivent sous la dictée avec application.

Je contemple en souriant ces nuques d'hommes-écoliers, et je vois les titres du « Parisien Libéré » : terroristes, bandits...

De Racine au b-a-ba

10 MAI.

Une classe de cours moyen première année m'avait été confiée. Je l'avais acceptée avec enthousiasme.

Mes élèves étaient tous gentils et travailleurs, et si certains devaient faire de grands efforts pour suivre, d'autres, en revanche, très doués, rendaient toujours des devoirs impeccables. Mais ce qui était frappant, c'était leur bonne volonté, leur opiniâtreté, leur conscience. Ils trouvaient toujours que je ne leur donnais pas assez de devoirs.

Je dus ensuite prendre le cours de français du baccalauréat, que trois élèves préparaient, leur instructeur ayant obtenu la liberté provisoire (5).

En bavardant avec eux pour faire connaissance, j'appris qu'ils avaient tous trois suivi les classes du lycée jusqu'à la seconde, et qu'ils avaient abandonné leurs études pour entrer dans la lutte.

— *Tu ne nous vois pas aller au lycée alors que nos frères meurent !*

Mon premier cours a porté sur « Le Misanthrope ». Je leur avais donné comme sujet de dissertation : « *Les idées morales qui se dégagent de la pièce vous semblent-elles d'un grand secours pour notre époque ?* » Je fus surpris de m'apercevoir de la rapidité avec laquelle ils amenèrent ce sujet, comme presque tout d'ailleurs, sur le plan politique. Plus tard, en cours élémentaire, je demandais aux élèves d'expliquer « Le chêne et le roseau ». Même phénomène : le chêne, c'était le colon prétentieux, paternaliste, hypocrite ; le roseau, l'Algérien qui plie mais ne rompt pas, qui supporte la bourrasque.

Entre temps les détenus de la Santé furent transférés à Fresnes. Nos cours s'enrichirent du coup de 400 nouveaux élèves.

Il fallut créer de nouvelles classes et trouver de nouveaux instructeurs qui manquaient à la prison de la Santé.

Je pris donc une classe d'initiation. Mon rôle : leur apprendre à lire, à écrire, à compter. J'étais, en l'espace d'un mois, allé du programme du bac à la classe enfantine, et de Racine au b-a-ba, en passant par l'adjectif qualificatif et « Racontez votre première paie ».

A la Bas-ti-lle...

En vérité la classe d'initiation fut celle dont je m'occupais avec le plus de plaisir et le plus d'émotion. Quel spectacle que ces hommes de 18 à 50 ans, tous déjà rudement marqués par la vie, épelant avec application :

« *Sa-ïd ar-ri-ve à la ga-re. Il va voir son cou-sin Sa-lah qui ha-bi-te à la Bas-ti-lle.* »

Ces hommes dont l'expérience me dépassait souvent, habitués à agir, à commander parfois, à peser leurs responsabilités, à raisonner avec tant de sang-froid sur les problèmes ardus de la Révolution algérienne, faisaient preuve d'une soif d'apprendre, d'un zèle et d'une humilité d'enfants. Situation paradoxale : moi, leur instructeur, il me semblait que j'avais tout à apprendre d'eux. Situation étrange : c'est dans les prisons françaises que ces hommes, à qui la France n'avait pas donné la moindre instruction, rattrapaient avidement un retard de dix, vingt, trente ans. Amertume, pour moi, Français, de m'apercevoir qu'il m'avait fallu aller en prison avec eux pour réparer un peu (oh ! dans une faible mesure !) ce tort immense qui leur avait été fait !

Tout cela m'incitait inconsciemment à un excès d'indulgence.

Exemple : je permettais qu'on fume en classe (je suis grand fumeur moi-même !). Nous fûmes pris en flagrant délit par Abd El Kader B. en tournée d'inspection. Très mécontent, il fit irruption dans la cellule : « *Il ne faut pas les laisser fumer. J'en profite pour vous dire que, cette semaine, les cahiers étaient moins soignés.*

— *Le Ramadan nous fatigue, Kader,* dit Djémour.

— *Dans les autres classes aussi ils sont fatigués. Pourquoi leurs devoirs sont-ils aussi soignés que d'habitude?* »

Bien qu'admirant cette sévérité et la trouvant justifiée, je me sentais incapable de la partager.

Le ton de Kader B. baissa mais il continua fervent et chaleureux : « *Mes frères, tout cela est très sérieux. Apprendre est pour vous un double devoir. D'abord pour vous enrichir vous-mêmes, et aussi parce que, demain, l'Algérie aura besoin de vous. Pensez à nos frères des maquis qui voudraient bien avoir la possibilité de s'instruire. Ils servent en se battant. Votre façon de lutter, c'est d'apprendre.* »

« Ça ne va pas dans ma tête... »

14 MAI.

J'avais terminé une leçon de grammaire dix minutes avant la fin du cours. J'explique aux frères que, n'ayant pas le temps de commencer une autre leçon, nous en resterions-là.

— *Mais non, Jacques, fais-nous faire une dictée !*

Je leur dicte un texte assez court et entreprends immédiatement la correction. La copie de Mouloud M. est particulièrement mauvaise. J'en suis étonné car d'habitude il faisait peu de fautes, et comme d'autre part j'avais remarqué que depuis quelque temps ses devoirs étaient moins bons, je le sermonne.

— *Ah ! mon frère, ça ne va pas dans ma tête,* me dit-il... *Et puis je peux pas travailler dans la cellule, on est trois, y a jamais de place sur la table.*

— Allons, ne me raconte pas d'histoires. Tu peux demander à tes frères de te laisser un coin pour faire tes devoirs. Tu cherches de mauvaises raisons. Je t'avertis, je vais être obligé de te signaler à Kader.

— *Je peux plus travailler.*

— Pourquoi ?

— *Je peux plus travailler.*

— Pourquoi ?

— *Regarde.*

Il me tend une lettre à lui adressée. Autour de nous, les autres, qui savaient, s'étaient tus.

Marcel P.
Avocat (6).

L., le 7 juin 1960.
Affaire Mouloud M,
c/ Ministère public

Cher Monsieur,

Je suis au regret de vous faire savoir que par arrêt en date du 22 juillet 1959, la cour de Cassation a rejeté le pourvoi que vous aviez formé contre le jugement du tribunal permanent des Forces armées en date du 3 avril 1959 et qui vous a condamné à la peine de mort.

Je vais établir immédiatement un recours en grâce en votre faveur que j'adresserai à M. le président de la République.

Comptez sur moi pour agir au mieux de vos intérêts et vous tenir au courant du suivi.

Votre bien dévoué,
Marcel P. (7).

Le silence qui suivit fut long.

25 centimètres...

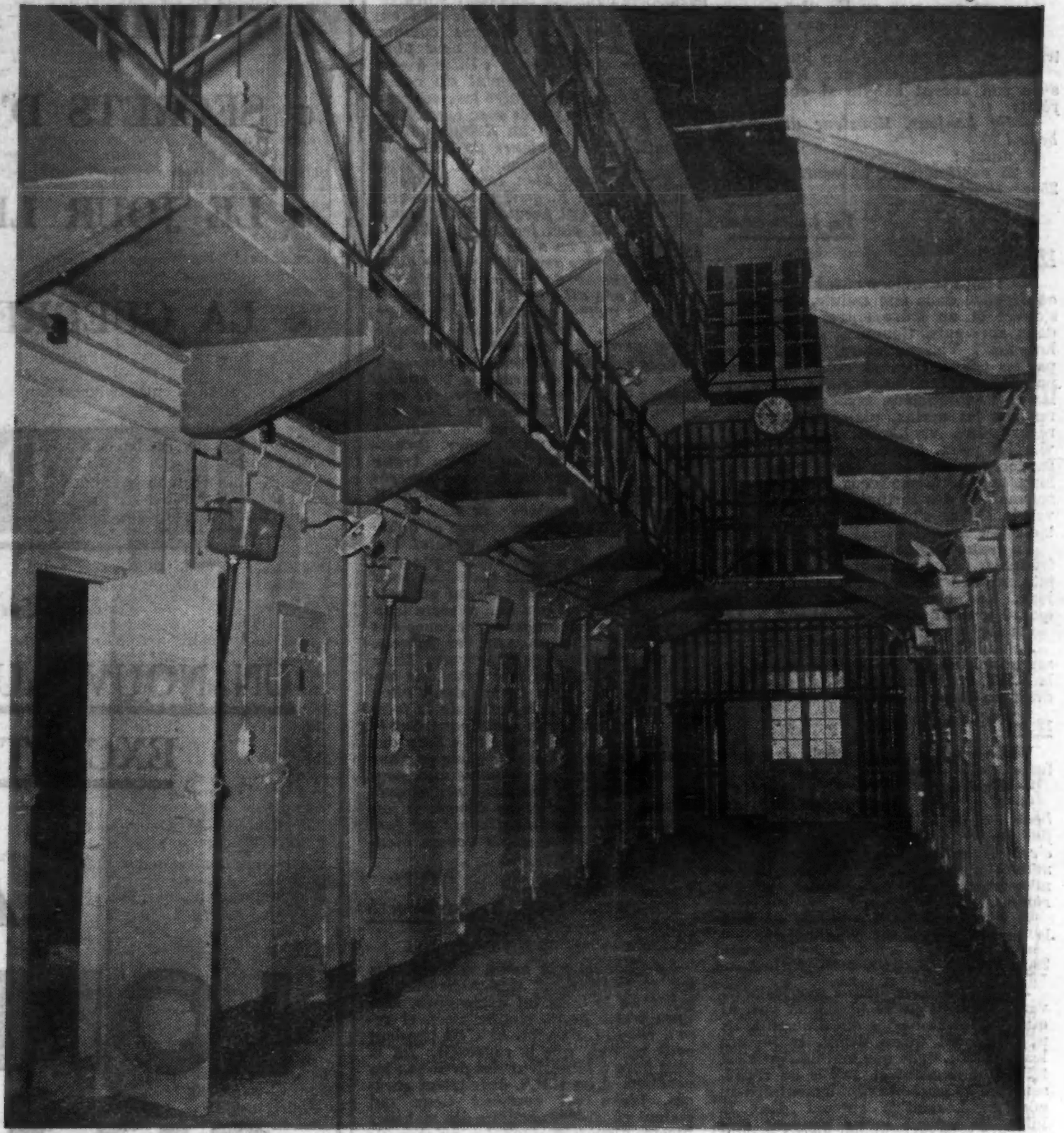
Mouloud répétait sans cesse à voix basse :

— 25 *centimètres...* 25 *centimètres...* 25 *centimètres...*

En même temps, il passe la tranche de sa main sur son cou.

Je me retiens de pleurer. J'y parviens pour lui dire :

→



UN COULOIR DE LA PRISON DE FRESNES.
Cette semaine, les cahiers étaient moins bien soignés.

(Le Déliou.)

(5) Les responsables m'avaient parlé de ce grave inconvénient pour la continuité des études que représente le changement fréquent d'instructeurs : fin de peine, transférés, libérés.

(6) C'était un avocat commis d'office.

(7) La présence à Fresnes d'un condamné à mort n'est pas habituelle. Mouloud, malade, avait été transféré à l'hôpital de Fresnes.

— On n'exécute plus maintenant, mon frère.

Mouloud crie presque :

— *Trois à Lyon la semaine dernière, un à Dijon hier !*

Alors je n'ai rien su lui dire.

La nuit suivante, je n'ai pas dormi. Une semaine après, Mouloud fut transféré. Le reverrai-je un jour ?

Lontemps j'entendrai Mouloud, avec son accent kabyle si chantant, réciter :

— *Hé bonjour, Monsieur du Corbeau !*

Et aussi :

« *25 centimètres... 25 centimètres... 25 centimètres...*

La bouteille

17 MAI.

Nous nous trouvions réunis pour une conférence dans une cellule. La porte s'ouvre et un frère entre, précédant deux arrivants. Comment décrire ces hommes ? Visages noirs, boursouflés par les coups, cheveux collés de sang, paupières arrachées, oreilles, joues et lèvres déchiquetées, traces de brûlures sur les mains, plaies béantes, le regard fixe, vacillants. Je détournai vite les yeux, je ne pouvais plus regarder. Nous sommes restés muets un long temps. Même ceux qui avaient souvent vu des torturés étaient bouleversés. On ne s'habitue pas à ce spectacle (8).

Un jeune médecin et un journaliste français, détenus comme nous, constataient des tortures presque chaque jour. Les croira-t-on ? Me croit-on quand je dis que je les ai vues ?

On torture à Paris !

J'en ai vu beaucoup qui revenaient sanguinolents des commissariats et de la D.S.T. Pour établir une liste il y faudrait un livre entier.

18 MAI.

Visite de B.S. Il me parle des tortures qu'il a subies. Je demande :

— C'est dur, l'électricité, mon frère ?

— *C'est des bonbons à côté de l'eau... et de la bouteille ! Maintenant, j'ai un peu oublié mes douleurs, mais c'est l'humiliation, tu comprends, ils m'ont fait asseoir sur la bouteille en m'appuyant sur les épaules, et ils riaient...*

Il m'a confié qu'il revoyait souvent la bouteille dans ses cauchemars.

20 MAI.

Je suis toujours étonné que les arrivants torturés ne se plaignent pas, ni que les autres ne les questionnent. Ils m'expliquent qu'au début, la torture les révoltait, mais que maintenant c'est tellement courant et qu'elle ne représente qu'un obstacle supplémentaire du combat. Lorsqu'ils entrent dans la lutte, ils savent qu'ils peuvent être arrêtés, torturés, c'est dans l'ordre. Plus surprenante encore est la réaction de certains d'entre eux (Oh ! je ne dis pas tous) : ils plaignent plutôt qu'ils ne haïssent leurs tortionnaires, dès qu'ils sont dégagés de la souffrance, de l'épouvante, de l'humiliation.

21 MAI.

B.A. me montre la photo de ses enfants, un garçon de 13 ans, une fille de 15 ; deux squelettes ! B.A. me dit : « *Ils sont maigres, hein ?* » Je ne peux pas répondre, je demande : « *Comment s'appellent-ils ? Où sont-ils ?* »

— *Leila et Omar. Pas de nouvelles depuis quatre ans !* »

Dites à vos fellagha...

13 JUIN.

Ahmed me fait lire une lettre de sa femme (écrite par une amie) et m'autorise à la copier :

Mon Ahmed chéri,

C'est aujourd'hui que ça fait deux ans qu'ils sont venus te chercher. Et ça fait deux ans que je suis comme morte. Je revivrai que quand tu seras libéré et qu'on sera indépendant. J'espère pouvoir venir au parloir samedi, mais il faut pas m'en vouloir si je viens pas parce que je dois aller chez Mme L. le matin, mais l'autre jour elle m'a dit que je ferai peut-être le ménage à fond alors ça me prendra jusqu'à 4 heures et j'aurai plus le temps d'aller à Fresnes. Mme L., elle me demande toujours de tes nouvelles. L'autre jour, elle m'a donné des fruits pour toi, je lui ai dit que c'était interdit d'apporter du manger, elle m'a dit gardez-les pour vos enfants. Ahmed et Leila se sont bien régalés. Elle est bien gentille, Mme L., c'est pas comme l'épicier de la rue A. qui veut plus me servir et qu'a dit : « Dites à vos fellagha qui vous donnent du couscous. » Alors, je vais faire mes courses rue L. Il y a des frères avec leur charrette. Il y en a un, un Kabyle qui te connaît. Il met toujours un peu plus que le poids. Maintenant, il me faut t'apprendre une bien triste nouvelle y a ton cousin F. qu'il a été emmené mercredi. Ils ont perquisitionné à son hôtel. Ils ont rien trouvé, ils allaient partir, mais y en a un qu'a dit : « Je t'interdis de me regarder comme ça. » C'est le patron de l'hôtel qui m'a raconté, il m'a dit que F. il a pas bronché mais qu'il a continué de regarder l'inspecteur. Alors ils l'ont emmené as'qui paraît à Vincennes. Quelle misère. Je suis bien contente que tu soyes passé au cours élémentaire 2e année. Comme ça tu pourras apprendre aux petits. Ce qui m'inquiète c'est tes dents. Je comprends que le dentiste de Fresnes, c'est un boucher. Qu'est-ce que ça peut lui foute si un Arabe il a mal. Tu devré lui écrire au directeur. Madame B. m'a dit qu'il était bien pour un directeur. Je savé qui y avait des Français avec vous et qu'ils étaient bien gentils. Dis à celui qui t'apprends dans les cours que j'uy ferai un bon couscous quand on sera indépendant. Y vient souvent me voir ton frère, y veut pas que je sorte trop parce que c'est dangereux à cause des rafles. Hier il a promené les enfants. Tu penses s'ils étaient heureux. Dans ta lettre tu m'écris que vous allé encore faire la grève de la faim. J'aime pas quand tu fais la grève de la faim parce que t'as pas la santé pour. Sur le poste de M. on a écouté la « Voix des Arabes », tu peux savoir c'que ça nous a fait. Si j'avais pu entendre mon pauvre Ahmed qu'i z'ont parlé des maquis et tout. Ton frère et les enfants se joignent à moi pour t'embrassé tré fort et souhaite que tu soyes dehors bientôt. Inch' Allah.

Yamina.

La liberté

14 JUIN.

La Chancellerie ayant rejeté toutes les revendications des Algériens, la grève de la faim fut déclenchée. Elle dura treize jours, stoppa cinq, et reprit ensuite dix-sept. Et c'est pendant cette période que la répression fut la plus dure à l'intérieur des prisons ; les gardiens et les C.R.S. devenaient enragés. L'eau fut coupée ! Ceux qui étaient considérés comme des meneurs furent dispersés dans les prisons de France. Les militants déclarèrent aussitôt que même s'ils obtenaient satisfaction pour leurs revendications, ils continueraient la grève jusqu'au retour de leurs camarades. Ceux-ci revinrent bientôt !

La Croix-Rouge Internationale, la Commission de Sauvegarde furent alertées. La Chancellerie accéda à toutes les demandes. La grève cessa.

Mais que de souffrances et combien de malades à vie ! On imagine mal ce que représente une grève de la faim si longue. La fièvre, le sang dans les urines, toutes les douleurs insupportables sans parler des dérèglements cardiaques et autres.

Et que l'on se souvienne qu'en même temps on les frappait à coups de crosse !

Lorsqu'un gardien, maintenant, leur dit « vous » et les respecte, ils font semblant d'oublier que celui-là même les insultait. Qu'importe. Ils ont gagné, gagné le droit d'honorer leurs morts, le droit de chanter leur hymne national, le droit d'obéir d'abord à leurs responsables, le droit de s'instruire, le droit de s'entraider, le droit de célébrer leur culte, le droit d'être respectés.

30 JUIN.

20 heures : « *Charby... liberté* », a dit un gardien.

J'ai été mis en liberté provisoire.

Le même soir que moi, sortaient 10 Algériens également mis en liberté. En France, liberté ne signifie pas liberté pour tous. Moi, mes amis m'attendaient à la sortie de la prison ; mes 10 camarades algériens, eux, furent recueillis par un fourgon cellulaire qui les conduisit directement au camp de Vincennes pour « internement administratif ».

JACQUES CHARBY.

(8) Etant donné la gravité de leur état, ces deux Algériens furent ensuite transférés à l'hôpital central de Fresnes. Dans la plupart des cas, les hommes gravement torturés vont soit à la salle Cusco de l'Hôtel-Dieu, soit à l'hôpital central de Fresnes. On ne voit à la 2e division que ceux qui ont été passés à tabac. Mais j'eus l'occasion d'observer ceux des deux catégories, ayant passé un mois à l'hôpital.

Après

- **PÉTAIN** par le général SERRIGNY
- **SECRETS D'ÉTAT** par R.-J. TOURNOUX
- **LE JOUR LE PLUS LONG** par Cornelius RYAN
- **LA GUERRE D'ALGÉRIE** par Jules ROY

L'EXPRESS

présente

UN NOUVEAU DOCUMENT EXCEPTIONNEL

LA LONGUE CHASSE

Le récit de la poursuite de 15 années à travers le monde qui a abouti à la capture d'Adolf Eichmann par les services secrets israéliens.

L'auteur de ce récit, dont « L'Express » s'est assuré l'exclusivité, est un ancien diplomate israélien, MOSHE PEARLMAN, le seul homme qui ait pris connaissance, jusqu'à présent, de toutes les pièces du dossier du procès Eichmann qui s'ouvre le 15 mars à Tel Aviv.

A partir de la semaine prochaine dans

L'EXPRESS

ALGÉRIE

Mort d'un libéral

● ***Tué d'un coup de couteau en plein cœur, Mᵉ Pierre Popie a été enterré à Alger à la sauvette. Claude Krief, qui fut son ami d'enfance, retrace l'itinéraire de ce libéral algérien.***

JEUDI dernier, vers 16 heures, sous une pluie battante, quelques centaines d'Algérois se pressaient à la porte de l'église Saint-Augustin. On enterrait à la hâte, presque à la sauvette, le jeune avocat Pierre Popie (30 ans), assassiné la veille, dans son cabinet, à l'heure du déjeuner.

Les premiers commentaires étaient étranges : les uns parlaient de crime passionnel ; d'autres évoquaient l'hypothèse d'un client « mécontent », et, bien entendu, il fut question d'un attentat d'extrémistes du F.L.N. « soucieux de couper court à une troisième force européenne ».

Les libéraux d'Alger, qui venaient de tenir quelques jours plus tôt un colloque auquel avait pris part Mᵉ Popie, remirent les choses au point :

« *Les participants au colloque tenu par les libéraux et démocrates d'Alger expriment leur indignation devant l'assassinat de Mᵉ Popie, qui en avait été le principal animateur...*

« *Pour eux, le crime est signé. Cette odieuse méthode d'intimidation ne fera pas obstacle au vaste regroupement des libéraux et démocrates qui est en cours. Le sacrifice de leur ami renforce leur détermination...* »

Le coup de la sentinelle

Les premiers résultats de l'enquête ne laissent — en effet — subsister que l'hypothèse du « crime politique ». L'assassin est un « technicien ». Les quatorze coups de couteau portés à Mᵉ Popie faisaient partie d'une mise en scène : le premier a tué, lui entrant dans le cœur. Il a été porté par une « longue lame mince, affûtée des deux côtés ». Le coup utilisé est connu des experts en « close combat », c'est le « coup de la sentinelle » : un bras passé autour du cou de la victime, qui se présente de dos, l'immobilise, tandis que la seconde main, libre, frappe. Il suffit de quelques dixièmes de seconde, la victime n'ayant le temps ni de crier ni de se défendre. Le tueur devait à la fois être entraîné et posséder des nerfs d'acier. Il l'a du reste prouvé, en prenant le temps de se laver soigneusement, de fouiller l'appartement sans hâte, de repartir enfin en songeant à décrocher la poignée commandant l'ouverture de la porte. Il a emporté avec lui non seulement les papiers de la victime, son pistolet, mais également divers dossiers : en particulier les notes que Mᵉ Popie avait dictées pour préparer sa déposition imminente au Procès des Barricades. Il devait s'y présenter le 4 février.

Pour moi, Mᵉ Popie était d'abord mon ami, un ami de douze ans. Nous nous étions connus sur les bancs de la Faculté d'Alger, où il préparait une licence en droit. Petit, trapu, les cheveux noirs et drus, l'œil vif, il étonnait par sa faconde et son dynamisme, son habileté aussi. Je me souviens parfaitement de notre première rencontre : elle s'était soldée par un pugilat, une de ces bagarres d'étudiants où, les arguments épuisés, on « passe à un autre genre d'exercice. » A cette époque, une personnalité dominait la Faculté d'Alger : le professeur Mandouze qui, arrivant de Paris auréolé de son activité de résistant à la tête de « Témoignage chrétien » clandestin, avait passionné les esprits en apportant de nouvelles méthodes (camps de neige et de plage où professeurs et étudiants vivaient et travaillaient ensemble plusieurs semaines), en soulevant aussi, déjà, le « problème algérien ». Je fréquentais à ce moment-là le « foyer musulman » de la Robertsau, sur les hauteurs d'Alger, où vivaient les étudiants algériens de l'intérieur. Bref, j'étais « mandouziste ». « Pierrot » Popie était « anti-mandouziste » acharné.

Je l'ai revu souvent après notre bagarre. Totalement « pied noir », bien qu'il soit né dans le Gers, Popie était avant la lettre « Algérie française », c'est-à-dire opposé à toute évolution, refusant de voir en face le bouillonnement déjà perceptible dans nos réunions d'étudiants. Mais nous étions devenus amis, tant étaient grandes sa générosité humaine, sa chaleur, sa sincérité...

Sur le vif

En 1957, j'ai retrouvé un autre homme. Non qu'il eût changé en profondeur, mais il voyait désormais l'Algérie d'un autre œil. « *Tu sais que je suis chrétien*, m'avait-il dit, *j'ai milité dans les mouvements de jeunesse chrétiens, mais ce qui m'a réellement permis de comprendre, c'est* la majorité des musulmans d'Algérie et que la guerre ne pouvait finir qu'en négociant avec lui. Ensuite, qu'il était vain pour les Européens de prétendre vivre, en Algérie, en s'opposant aux aspirations nationales des musulmans.

Etre libéral, pour Mᵉ Popie, cela consistait précisément à préparer cet avenir algérien pour tous les Européens décidés à abandonner leurs privilèges. Là était l'axe de son action politique. Au sein du M.R.P. d'abord, qui l'exclut parce qu'il était jugé trop audacieux, au sein du « cartel des libéraux », ensuite au « Mouvement Républicain Populaire Algérien », qu'il créa il y a un an, je l'ai toujours entendu revenir sur la même idée : « *Les pieds noirs sont des Algériens ; si l'on ne comprend pas ça, on n'en sortira jamais !* »

(Keystone.)

PIERRE POPIE.
La veille, un coup de téléphone.

mon métier d'avocat. » Il m'a raconté son expérience.

Pour le lecteur français, les arrestations, les disparitions, voire les tortures restent des événements qui ne s'insèrent pas dans la vie quotidienne. Il en est autrement à Alger, pour un avocat. Un client arrêté, c'est une famille en pleurs dans un cabinet, c'est cent coups de téléphone, chaque jour, des démarches multiples. Après quelques jours ou quelques semaines, on apprend que l'homme a disparu, ou alors qu'il est retrouvé. Il faut, alors, aller le voir — et, parfois, dans quel état ! — à la prison ; lui rendre visite s'il est présenté au juge d'instruction, se pencher sur un dossier souvent vide ; annoncer à la famille — généralement soulagée dans son malheur — une assignation à résidence arbitraire. Bref, c'est vivre du matin au soir le drame d'un peuple, saisir sur le vif les abus, en lire les conséquences sur le visage d'une femme ou d'un enfant ou d'un frère. Pierre Popie s'était mis passionnément à la tâche. Et d'autant plus que le « téléphone arabe » fonctionne bien : les familles musulmanes savent vite que tel avocat fait réellement son métier, s'acharne à obtenir des résultats...

« *Il y a eu ce spectacle quotidien,* m'avait-il dit encore, *et le fait que mis en confiance, les musulmans se sont mis à me parler... Alors, j'ai compris.* » Qu'avait-il compris ? D'abord que le F.L.N. représentait réellement

Il avait hâte de déposer au Procès des Barricades. La veille de sa mort, il m'avait appelé au téléphone pour me demander si l'on savait quand il allait être cité. Pour dire quoi ? Il m'en avait longuement parlé à Alger, au moment du référendum, dans un petit restaurant, sur le port, où se retrouvent les amateurs de poisson.

Il y aura du sport...

« *Je veux d'abord dénoncer le mal qu'ont fait les partisans de l'Algérie française aux Européens de ce pays. Je peux d'autant mieux en parler que j'ai été « Algérie française ». Ils n'ont pas seulement assassiné les gendarmes, mais ils portent la responsabilité de milliers de morts ; plus, ils tuent l'avenir. Je montrerai le vrai visage de Lagaillarde et de ses amis, les doux archanges à la mitraillette, les chevaliers de la magnéto. On saura comment Lagaillarde a torturé et volé mon client Sefta, comment aujourd'hui encore quatre centres de torture existent à Alger.*

« *Mais, comprends-moi, je suis solidaire de tous ces « petits Européens » qui vivent ici, je ne peux pas me séparer d'eux. C'est pour eux que j'ai dit « non » à la troisième force, à toutes les fausses solutions dont on rêve encore à Paris. C'est ce que j'ai dit cette semaine à Mlle Sid Cara qui me sondait pour ma participation à un exécutif. Il faut d'abord le cessez-le-feu. Fais-moi confiance, il y aura du sport aux Barricades...* »

Est-ce l'imminence de cette déposition, les révélations, sur documents, que Pierre Popie se proposait de faire qui ont provoqué sa mort ? Depuis quatre ans, l'avocat s'était fait de nombreux ennemis. D'abord, chez les tortionnaires dont il avait dénoncé les pratiques dès la bataille d'Alger, transmettant directement au gouvernement, par le canal de ses amis M.R.P., les précisions qu'il recueillait sur place, auprès de ses clients. Ensuite, chez les activistes, qui le considéraient comme le plus dangereux de leurs adversaires. Son nom figurait en bonne place sur la liste des « condamnés à mort » qu'avait établie le Comité de Répression Individuelle (C.R.I.), sorte de Comité d'entente des tueurs, peu avant le 24 Janvier, parmi lesquels étaient visés un certain nombre de prêtres, de hauts fonctionnaires, de journalistes, de libéraux dont certains ont déjà été victimes d'attentats au plastic.

Les réseaux du C.R.I. semblent parfaitement organisés. Rentrant de vacances en France, il y a quelques mois, Pierre Popie ne trouva pas de place disponible pour embarquer sa voiture sur Alger. « *Qu'à cela ne tienne*, dit-il, *embarquez-la sur Oran où j'ai des affaires en cours, je rentrerai par la route.* » Le lendemain, au dernier moment, une annulation de départ lui permet de faire embarquer sa voiture sur Alger et l'amène à retarder son voyage à Oran. En arrivant à Alger, un haut fonctionnaire de la police le convoque et lui révèle que deux embuscades lui avaient été tendues sur la route Oran-Alger et que seul ce changement de dernière heure lui avait permis d'y échapper. Les tueurs pensaient que Mᵉ Popie portait sur lui une très forte somme d'argent, destinée à l'achat de « L'Echo d'Alger », opération pour laquelle il était en discussion depuis des semaines avec M. Duroux, beau-frère d'Alain de Sérigny et propriétaire du journal.

Pour l'exemple

C'est à la suite de cet attentat manqué qu'un policier fut attaché à sa sécurité : ce policier a été relevé de sa mission deux jours avant que Pierre Popie ne soit assassiné.

J'avais trouvé Popie, la dernière fois que je l'ai vu, plus confiant : après avoir reçu plusieurs lettres de menaces, il pensait que le danger, pour lui, était passé. Il croyait avoir localisé ses assassins éventuels, tout au moins, m'avait-il dit, l'un d'entre eux, qu'il connaissait. Il avait ajouté : « *Il sait que je le sais.* » Pierre Popie était courageux. Il avait un vrai courage, c'est-à-dire celui de l'homme qui sait ce qu'il risque et qui a peur, peur parce qu'il aime la vie et a tout à attendre d'elle.

Est-il le premier à être abattu « pour l'exemple », le premier nom rayé sur une longue liste ? La rafale tirée sur M. Ali Khodja pourrait le faire penser. Ce qui est certain, c'est que Pierre Popie était un des jalons les plus solides entre les nationalistes musulmans et la minorité européenne. Ce crime est d'abord un crime contre la minorité européenne que certains, toujours les mêmes, veulent acculer au suicide... Si les autorités, qui craignaient des manifestations, n'avaient précipité son enterrement, des milliers de musulmans lui auraient rendu un dernier hommage. Il avait brisé le mur de la haine. Et si un jour l'Algérie devient le pays fraternel dont il rêvait, on peut dire, sans se tromper, qu'au-delà de la mort, il y aura contribué.

CLAUDE KRIEF.

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17ᵉ
ETOILE 11-52

EST-OUEST

Le projet secret de Kennedy

● *L'avenir des relations entre l'Amérique et l'U. R. S. S. dépend peut-être de la mission confiée à deux Américains très dissemblables : un banquier célèbre, John McCloy, soixante-cinq ans, et un professeur très peu connu, Jerome B. Wiesner, quarante-cinq ans.*

DES son premier message au Congrès sur l'état de l'Union, le président Kennedy a mis les Américains face à la réalité. Les Etats-Unis ne sont pas un paradis terrestre que le monde entier voudrait imiter. Ils ont à faire face à un formidable défi qui leur est lancé par le communisme et par l'Histoire. Or, au cours d'années d'inaction et de complaisance, l'Amérique a accumulé des handicaps qu'il ne lui sera pas facile de surmonter.

Ce ton pessimiste, cette mise en doute du dynamisme de la société américaine, ont fait conclure que le président Kennedy a été effrayé par l'état des dossiers qu'il examine depuis dix jours à la Maison-Blanche. Je crois qu'il s'agit plutôt d'une première tentative de rééducation des Américains et que Kennedy veut leur ouvrir les yeux sur la crise que leur pays traverse.

L'élite américaine, les intellectuels de l'entourage de Kennedy savaient depuis longtemps que l'héritage de l'administration Eisenhower ne serait pas enviable. J'ai entendu, à Washington, à l'automne dernier, dans la bouche des actuels conseillers de Kennedy, des exposés beaucoup plus pessimistes sur la position des Etats-Unis dans le monde que celui que le président Kennedy a fait lundi dernier.

« Après des années d'immobilisme et d'inaction, m'a dit un grand journaliste démocrate, *la nouvelle administration sera obligatoirement amenée à livrer, pour le prestige, des batailles perdues d'avance. Quel succès les Américains peuvent-ils espérer, en effet, au Laos ou au Congo ? Comment peuvent-ils se prétendre la première nation anticolonialiste de l'Histoire quand ils sont les alliés des dernières puissances colonialistes ? Que faire, enfin, des alliances héritées de la «pactomanie» de M. Foster Dulles? »*

Dix jours ont suffi

Kennedy n'a sûrement pas été surpris par les dossiers de la Maison-Blanche. Il s'est même gardé d'être aussi franc sur des sujets de politique étrangère qu'il l'a été dans la dénonciation du malaise économique américain. Dans son souci de ne pas heurter trop violemment les dogmes et les préjugés de ses compatriotes, il a exprimé des banalités conventionnelles sur des sujets épineux tels que Cuba. Un jour, bientôt peut-être, il faudra qu'il dise la vérité aux Américains, même si cela doit indigner cette partie de la nation qu'il ménage encore.

La très faible majorité à laquelle la Chambre des Représentants a approuvé l'élargissement de son bureau (destiné à en assurer le contrôle aux partisans de M. Kennedy) montre que le nouveau président aura souvent du mal à faire voter par le Congrès les lois qu'il juge nécessaires. Pour le moment, en tout cas, on ne peut nier qu'il ait introduit à Washington un style nouveau. En moins de dix jours, il a pris des mesures qui représentent déjà un véritable tournant. Dès son entrée à la Maison-Blanche, il a mis au pas les « gardiens de la Sécurité américaine », les militaires-rois du temps d'Eisenhower.

Pour qu'on comprenne bien qu'il ne s'agissait pas de simples velléités et que les militaires n'avaient pas à se mêler de politique, une indiscrétion orientée a fait savoir que l'amiral Burke, chef des opérations navales en Extrême-Orient, avait été contraint de renoncer à un discours violemment anticommuniste. Il a lu, au lieu de ce discours, une allocution très modérée rédigée par le Département d'Etat.

Il y a plus. Alors que, depuis cinq ans, le Pentagone a fait l'impossible pour installer au Laos un gouvernement pro-américain — ne reculant ni devant les sacrifices matériels ni devant les risques de guerre — le nouveau président a déclaré, dans sa première conférence de presse : « L'Amérique se féliciterait de l'existence d'un gouvernement non engagé et indépendant au Laos. »

On comprend, dans ces conditions, l'optimisme relatif des milieux libéraux des Etats-Unis. Ils mettent de plus en plus d'espoir dans une rencontre Kennedy-Krouchtchev et se réjouissent ouvertement du fait que dix journées de la nouvelle administration ont suffi pour créer un climat de détente avec l'Est comme il n'en avait plus existé depuis longtemps.

Le secret de la conversation de deux heures qui a eu lieu entre M. Krouchtchev et l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, M. Llewelyn Thompson, a été bien gardé. Mais on a su qu'elle ne s'était pas limitée à la question de la libération des deux officiers américains de l'avion RB 47. Les détails de l'inévitable rencontre Krouchtchev-Kennedy ont été évoqués et le dossier n° 1 — celui du désarmement — a été rouvert.

Avec des fleurs

M. Stevenson, maintenant délégué américain à l'O.N.U., a laissé entendre que le président des Etats-Unis sera heureux de faire connaissance de M. Nikita Krouchtchev au mois de mars aux Nations Unies. Les journaux et la radio soviétiques ont fait un sort à cette déclaration, la présentant comme une invitation officielle au Premier ministre de l'U.R.S.S. Certains éditorialistes américains imaginent déjà ce premier tête-à-tête des deux « K ». Ils croient que le pilote de l'U 2, Powers, sera libéré quelques jours avant la nouvelle visite de M. Krouchtchev en Amérique et que, grâce à ce geste, le maître de l'U.R.S.S. sera accueilli avec des fleurs dans la forteresse du capitalisme.

Mais, en politique, il n'y a pas de miracle. Une conversation de deux heures à Moscou et une semaine d'action à Washington n'auraient pu suffire à rompre la glace entre les deux capitales. Le terrain, en fait, avait été préparé par d'autres rencontres qui ont échappé à l'attention du grand public. Aussi commence-t-on, aujourd'hui, à se demander ce qui s'est passé à une conférence privée qui a eu lieu à Moscou entre le 27 novembre et le 5 décembre. On relit à la loupe tout ce qui a pu être écrit par l'homme-clé de cette rencontre, Jerome Bert Wiesner.

« Jerry » Wiesner appartient à la même génération que le président Kennedy. Il a son âge et, comme lui, il a été forgé par la deuxième guerre mondiale. Mais c'est un scientifique : grâce à sa formation, il a pu entrevoir et comprendre l'évolution des rapports Est-Ouest bien avant le réveil de l'opinion américaine. Directeur des Laboratoires Electroniques du M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology), le professeur Wiesner est depuis longtemps convaincu des insuffisances du réseau radar sur lequel repose la défense des Etats-Unis. Il est bien placé pour connaître les risques d'une guerre par accident : c'est un des créateurs de ce qu'on appelle le D.E.W.S. (Distant Early Warning System). Aussi a-t-il été, dès 1955, l'un des premiers savants américains à répondre à l'appel de Bertrand Russell et d'Albert Einstein invitant les savants de l'Est et de l'Ouest à une conférence à Pugwash, en Nouvelle-Ecosse, au Canada.

Cette année, à Moscou, les anciens de Pugwash ont eu leur sixième rencontre. Le professeur Wiesner n'y assistait plus en qualité de simple citoyen. Il était devenu, entre-temps, le conseiller de John F. Kennedy, président élu des Etats-Unis. Rien d'étonnant à ce qu'en marge de la conférence il ait été invité à rencontrer des personnalités soviétiques qui n'ont rien à voir avec la science. Selon « Newsweek », le maréchal Malinowsky, par exemple. Selon d'autres, des dirigeants soviétiques encore plus haut placés.

Le souvenir de Pearl Harbor

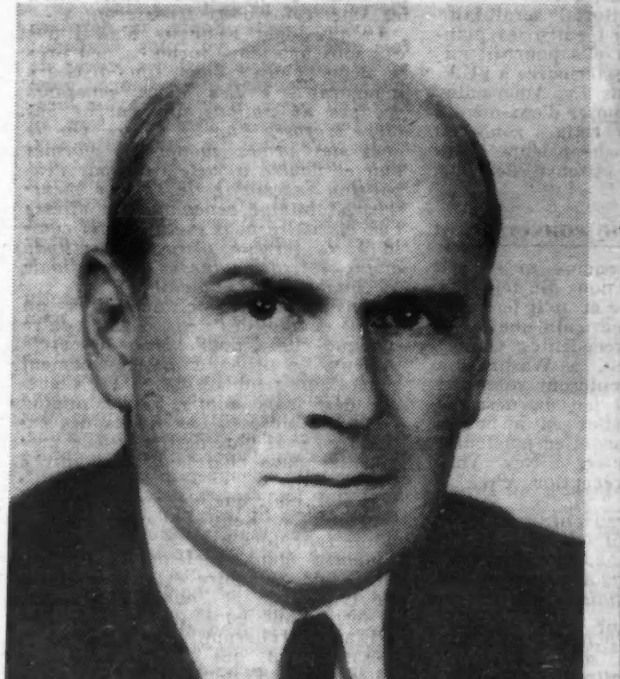
Or il suffit d'échanger quelques mots avec le professeur Wiesner — ou de lire ses articles — pour se rendre compte que la nouvelle génération américaine a une conception du désarmement aussi audacieuse que celle des Russes et qu'elle tient tout autant que M. Krouchtchev à relancer le dialogue Est-Ouest, en panne depuis deux ans.

Le 18 septembre 1959, le Premier ministre de l'U.R.S.S. a soumis à l'O.N.U. un projet de désarmement complet, prévoyant l'abolition de toutes les armes nucléaires ou classiques. Dans les couloirs des Nations Unies, j'ai été témoin des sourires provoqués par ce discours, que le Pentagone qualifiait de « cynical propaganda fraud » (cynique manœuvre de propagande).

L'Amérique n'avait cependant pas renoncé à la négociation sur le désarmement. Son objectif n'avait rien d'utopique. Pour prévenir la guerre, dont les Etats-Unis ne veulent pas, il faut que les Russes acceptent l'inspection internationale de leur territoire, ce qui supprimerait le danger d'une attaque surprise de l'U.R.S.S. contre l'Occident.

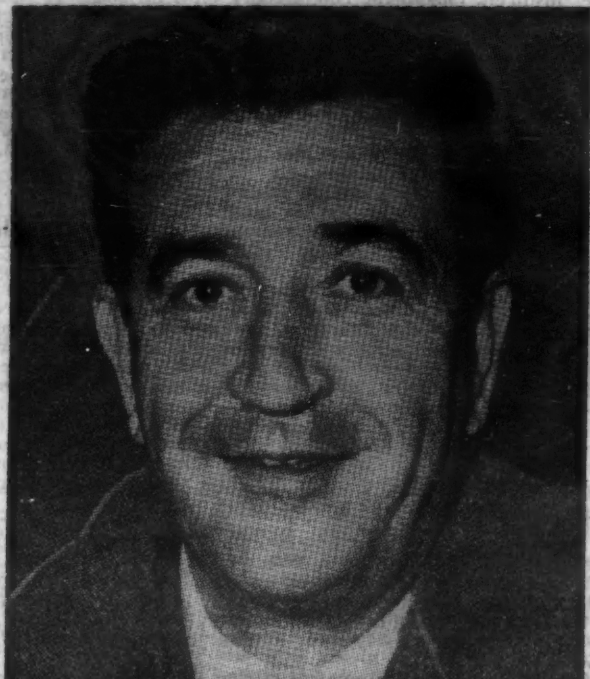
La raison d'être d'un tel projet est compréhensible. Chaque génération vit sous le signe de l'événement historique qui l'a le plus marquée. Pour les Américains d'aujourd'hui, c'est Pearl Harbor. D'où cette crainte quasi obsessionnelle d'une attaque surprise. Malheureusement, l'idée d'envoyer des inspecteurs en U.R.S.S. n'avait aucune chance d'être acceptée par les Russes. En outre, un tel projet ne diminuait pas mais augmentait les risques d'un Pearl Harbor atomique.

Supposons, en effet, que des inspecteurs occidentaux découvrent que les Russes sont en train de mettre au point une arme révolutionnaire qui leur assurerait, dans quelques mois, une supériorité militaire décisive ; ou, au contraire, que des inspecteurs



(U.S.I.S.)

JOHN MCCLOY.
Des contacts à Wall Street et à Bonn..



(A.P.)

JEROME B. WIESNER.
Attention aux téléphones rouges !

DORIAN GUY
CHEMISIER-TAILLEUR
36, AVENUE GEORGE-V
Face Hôtel George-V
SOLDES ANNUELS
Jusqu'à Samedi soir

TOUS TRAVAUX DE PEINTURE
S.I.R.P.
9 rue Sévéro - PARIS XIV°
tél. : SEG. 04-76
DÉLAIS et DEVIS RESPECTÉS

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
30 Juillet - 13 Août
GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL
Prix minimum : NF. 700.- de Marseille à Marseille
ET 5 AUTRES MAGNIFIQUES CROISIÈRES EN 1961 !
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1826
PARIS 11, rue Tronchet, 11 ANJ. 88-39 - 57-85
MARSEILLE 5, rue Beauvau, 5 Tél. 20-81-40

LE DISCOURS DE KENNEDY *vu par TIM*

« J'ai puisé mon inspiration dans... l'éloquence de Churchill, l'idéalisme de Nehru, la ténacité de de Gaulle. »
J.F. Kennedy, message sur l'état de l'Union.

russes fassent la même constatation en Amérique. Le rapport annonçant un tel progrès chez l'ennemi et localisant avec précision l'endroit où cette super-arme est fabriquée ne poussera-t-il pas l'un ou l'autre protagoniste à lancer une attaque surprise préventive avant qu'il soit trop tard ?

Supposons encore que les inspecteurs estiment à certains indices que les Russes ou les Américains ont l'intention de lancer une guerre atomique. Les preuves seront forcément douteuses, mais étant donné la nature des armes modernes, on disposera de peu de temps pour les vérifier. L'information, même si elle est inexacte, risquera donc de déclencher l'offensive du camp adverse.

Bref, sans énumérer tous les autres inconvénients du projet de contrôle des armes existantes, il suffit, pour le rejeter, de constater qu'il aboutit à la multiplication de ces téléphones rouges qui nous font redouter une guerre par accident.

Des sondages précis

Ce point de vue est celui du professeur Wiesner et de ses amis. A l'automne dernier, Wiesner est allé plus loin encore dans un article de la revue « Daedalus ». Il a non seulement démontré l'absurdité de la position américaine dans la discussion sur le désarmement, mais encore il a reconnu avec franchise que le rejet par Eisenhower du plan Krouchtchev reposait sur une contre-vérité : il n'est pas exact, en réalité, que les Russes refusent tout contrôle de désarmement.

De fait, au cours de la dernière session de l'O.N.U., le Premier ministre de l'U.R.S.S. a proposé de former un Conseil de Contrôle International, composé de représentants des pays de l'Est, des pays de l'Ouest et des Etats neutres, et au sein duquel il n'y aurait pas de droit de veto. Il a ajouté que cet organisme devrait commencer à fonctionner dès la signature du traité sur le désarmement et avant sa ratification par chaque pays.

Ainsi le Congrès des Etats-Unis aurait-il le temps de voir si le système marche efficacement avant de le rendre définitif par son vote.

« *Je crois*, concluait le Professeur Wiesner, *en la possibilité d'un accord avec les Russes sur un système d'inspection, à condition que nous acceptions l'idée même d'un désarmement général.* »

Aujourd'hui, le Professeur Wiesner est devenu l'assistant spécial du président des Etats-Unis pour les questions de science et de technologie. C'est à lui que Kennedy a confié l'élaboration du projet d'accord sur l'interdiction des expériences thermonucléaires et des propositions concrètes sur un système d'inspection du désarmement. Pour lui laisser le temps de mettre au point ses idées, le président a demandé l'ajournement temporaire de la conférence atomique à Genève, qui réunit U.R.S.S., Etats-Unis et Grande-Bretagne.

En revanche, une autre nomination a paru contrebalancer celle du professeur Wiesner : c'est celle de M. John J. McCloy, chargé par le président Kennedy de négocier avec les Russes ces questions du désarmement.

M. McCloy, qui a soixante-cinq ans, est l'aîné de la nouvelle équipe américaine et il est l'ami d'un redoutable partisan de la vieille politique Dulles, le chancelier Adenauer. Après avoir été, jusqu'en 1952, haut commissaire américain en Allemagne, il est devenu président de la Chase Manhattan Bank, banque de la famille Rockefeller et de la Standard Oil. Ces références ne semblaient pas, à première vue, faire de M. McCloy un champion du désarmement.

Il ne faut pourtant pas se fier aux apparences. Ses fonctions de la Chase Manhattan Bank ont dû laisser beaucoup de temps à M. McCloy pour réfléchir. Si John Kennedy l'a nommé à la direction des affaires du désarmement, c'est qu'il a lu la préface de M. McCloy à un livre de Henry R. Roberts intitulé : « Russia and America ». On y lit : « *A mon avis, nous devons prendre au sérieux les propositions sur le désarmement total et universel, obligatoire pour tous et accompagné d'un système international de contrôle. Bien que, dans le passé, de tels projets aient pu paraître irréalistes, à présent, des conditions sont réunies pour qu'on les étudie sérieusement et qu'on prenne des décisions en conséquence.* »

Donc, M. McCloy n'est pas en contradiction avec le professeur Wiesner. En outre, il possède du prestige et des contacts dans des milieux qui risquent d'offrir le plus de résistance à un accord avec les Russes : à Wall Street et à Bonn.

Pour l'instant, quels qu'aient été les mérites de MM. Baruch et Stassen, qui avaient jadis déployé beaucoup de talent pour lancer les projets de désarmement, le dossier que laisse l'administration Eisenhower est pratiquement vide. Bien qu'ils aient eu tout le temps à la bouche l'expression de contrôle international, les experts républicains n'ont jamais conçu un projet concret adapté à l'époque des fusées intercontinentales. Tout reste à faire.

Cette tâche gigantesque a été déjà amorcée au cours de la conférence de Pugwash, où des sondages précis ont eu lieu. Les amis du professeur Wiesner ont examiné, avec les Soviétiques, les projets « impossibles » en matière de contrôle du désarmement. Il résulte de ces confrontations que les Américains seraient prêts à accepter la proposition krouchtchévienne sur un Conseil de Contrôle International au sein duquel les neutres seraient arbitres entre l'Est et l'Ouest. Les Etats non engagés ne font plus peur à la nouvelle équipe dirigeante des Etats-Unis. M. Kennedy ne croit pas — son attitude à l'égard du Laos le prouve — que le tiers monde penche plutôt vers les communistes que vers l'Amérique.

En revanche — et c'est là que résidera l'originalité du projet américain — M. Wiesner veut que le système tout entier prouve son efficacité pratique par petites étapes. Chaque pays serait divisé en un nombre de régions dans lesquelles les inspecteurs internationaux seraient admis et dont ils pourraient contrôler la démilitarisation totale. Il va de soi qu'aucun transfert d'armes ne serait plus permis entre les zones et l'extérieur.

Cette division territoriale serait faite d'un commun accord entre les principaux intéressés et elle pourrait englober des régions extérieures à l'U.R.S.S. et aux Etats-Unis. Les Américains seraient prêts à proposer d'eux-mêmes le « sacrifice » de certaines zones où se trouvent actuellement leurs bases militaires, comme preuve de leur bonne volonté.

Une franche conversation

Le projet n'est encore qu'à l'état d'ébauche, mais on nous dit déjà qu'il sera révolutionnaire et qu'il fera plus pour le prestige américain que toutes les négociations précédentes. On est, de plus, convaincu, à Washington, que les Russes accepteront volontiers de jouer ce grand jeu du désarmement. M. Krouchtchev en a besoin. Il l'a dit maintes fois et en particulier en septembre dernier, à New York, au cours d'une réception chez M. Cyrus Eaton :

« *Lorsque j'ai rencontré, l'an dernier, le président des Etats-Unis d'Amérique, nous avons eu ensemble une franche conversation. Il m'a dit : « Souvent les militaires viennent me voir et me disent : « Donnez des crédits pour la production de telle ou telle arme. Si vous n'en donnez pas, les Russes nous rattraperont dans la course aux armements. » Le président m'a demandé : « Et quelle est la situation chez vous ? » Je lui ai répondu : « La même chose se passe chez nous. Les militaires et les savants s'adressent au gouvernement et demandent de l'argent pour la production de nouvelles fusées. Et nous leur donnons cet argent. Et, six mois après, les mêmes gens reviennent et disent : « Nous avons élaboré des types plus perfectionnés de fusées. Donnez-nous de l'argent pour ces fusées. » Et nous leur disons : « Mais nous vous avons ouvert des crédits tout récemment encore pour de nouvelles fusées. » Ils répondent : « Nous avons créé des fusées plus perfectionnées. Mais il nous faut de nouveaux crédits sinon les Américains nous dépasseront.* »

Le président Kennedy n'a-t-il pas dit, sous une autre forme, à peu près la même chose, dans son discours inaugural ? « *Les deux puissants groupes de nations ne peuvent pas vivre, écrasés l'un et l'autre par le coût des armes modernes, alarmés l'un et l'autre à juste titre par l'expansion incessante de l'atome meurtrier et luttant cependant de vitesse l'un et l'autre pour modifier cet équilibre de terreur plein d'incertitude auquel est suspendue la guerre finale où sombrerait l'humanité.* »

Ainsi, pour la première fois, on paraît décidé, des deux côtés, à faire quelque chose pour briser le cercle vicieux. Le projet d'un désarmement général, qui semblait idéaliste et vague, est désormais admis à Washington comme à Moscou. Les études des experts ne sont plus destinées à la propagande mais cherchent à aboutir à un accord.

Il était clair que, dès son arrivée au pouvoir, M. Kennedy aurait besoin d'une rencontre avec M. Krouchtchev, l'inverse étant également vrai. Ce projet de rencontre est déjà en voie de réalisation et l'on entrevoit déjà le terrain sur lequel les deux hommes d'Etat chercheront à s'entendre : le désarmement, qui cesserait ainsi de faire l'objet d'interminables et incompréhensibles négociations entre diplomates, pour faire la matière d'un spectaculaire « sommet » russo-américain.

K.-S. KAROL.

CONGO

Les quatre armées

● *Michel Bosquet tente de débrouiller l'écheveau compliqué des intrigues et des opérations militaires en cours actuellement dans l'ex-Congo belge.*

AU retour de son dernier voyage au Congo, M. Hammarskjöld résuma son impression en ces termes : « *Optimisme désespéré* ». Et il ajouta une prédiction : M. Lumumba, qu'il avait qualifié « *d'absolument impossible* », serait à nouveau au pouvoir avant longtemps.

La prédiction de M. Hammarskjöld ne fait pas encore l'unanimité. D'abord, parce que M. Lumumba, prisonnier à Jadotville (Katanga) de son ennemi mortel, M. Tschombé, pourrait fort bien ne pas survivre aux conditions barbares de sa détention. Ensuite, parce que M. Lumumba qui, mort, aurait sans doute encore plus de prestige que vivant, a peu de chances de venir à bout rapidement des trois armées antilumumbistes qui, en plus des « casques bleus » de l'O.N.U., lui disputent la moitié du Congo.

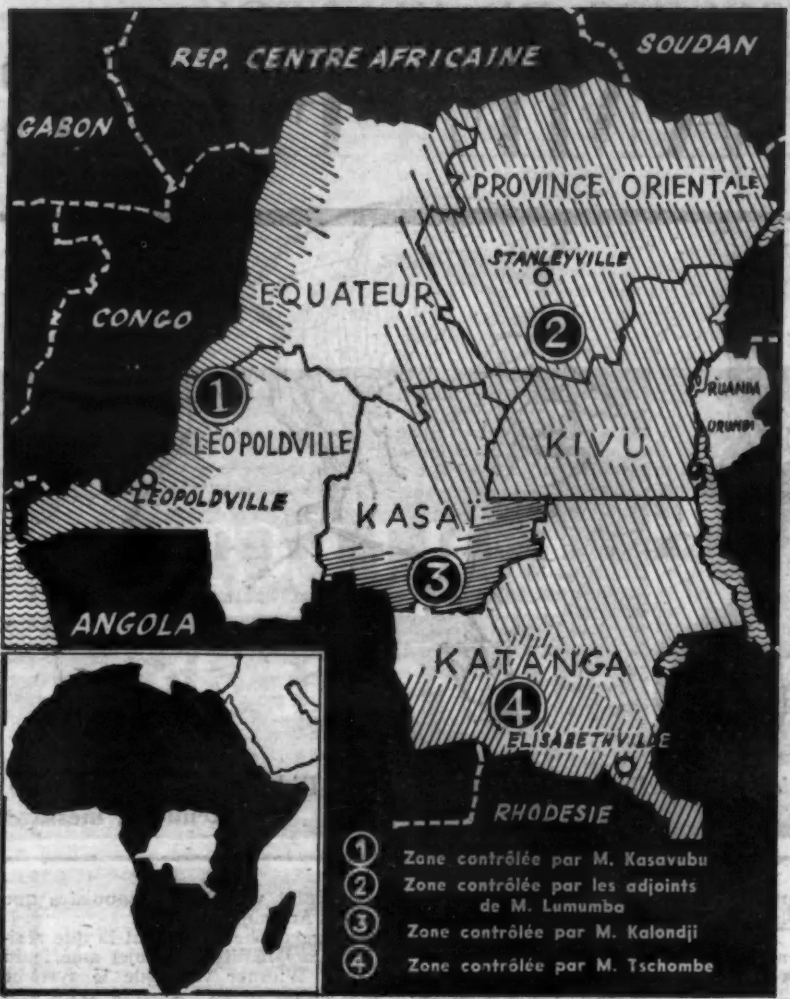
Le malheur de ce pays, c'est qu'il n'eut pas le temps de forger son unité nationale. Elle eût pu naître de la guerre contre les Belges ; mais ceux-ci préférèrent brusquer leur départ (après avoir vidé les caisses du Trésor congolais) avant que la lutte ne commence. L'unité nationale pouvait également naître (comme ce fut le cas pour les nations d'Europe) d'une guerre civile, nécessairement assez longue. L'O.N.U. fut chargée de l'empêcher. Parce que des puissances étrangères, qui ne se confondent pas toujours avec les gouvernements des nations respectives, se mirent à jouer et à armer les forces antagonistes du Congo les unes contre les autres, la guerre civile congolaise risquait d'entraîner un conflit international.

L'alliance des mutins

Aussi, après avoir échappé à une guerre de libération, le Congo échappa également à une guerre civile. Mais il se trouvait condamné du coup à cette situation anarchique que l'Histoire désignera sans doute pendant longtemps sous le nom générique de « situation congolaise ».

La présence au Congo des 19.000 « casques bleus », si elle a empêché de grands massacres, n'a pu empêcher ni les sourdes guerres intestines, ni l'armement de trois des quatre grandes parties en présence par des protecteurs étrangers, en prévision de guerres futures. Ce qui fait que le Congo possède actuellement quatre armées, dont deux seraient plutôt des légions étrangères, et dont aucune ne dispose de la cohésion, de l'organisation et de la puissance requises pour s'imposer et unifier le pays.

La mieux connue de ces armées, celle du général Mobutu, officiellement commandant en chef des forces congolaises, est en réalité un débris de l'ancienne armée nationale, issue de la « Force publique » (25.000 hommes), créée par les Belges. Cette armée était, au départ, composée en majorité de Bangalas, tribu originaire des parties nord et ouest de la province de l'Equateur, mais minoritaire en pays Bakongo (appendice occidental de la province de Léopoldville), où les Belges l'avaient concentrée pour réprimer l'effervescence des Bakongos. Le leader politique des Bangalas, J. Bolikango, qui était primitivement le candidat favori des Belges à la direction du nouvel Etat, espérait se servir de cette armée pour s'assurer le pouvoir. La victoire des nationalistes aux élections l'élimina provisoirement. Il chercha sa revanche. La mutinerie des soldats (Bangalas) du camp militaire de Thysville allait la lui offrir.



LE CONGO EN FEVRIER 1961.

Quand M. Lumumba, au lieu de mater les mutins, céda devant eux, cette erreur (qui lui coûta finalement le pouvoir) eut pour conséquence le remplacement des officiers européens par une hiérarchie essentiellement bangala qui allait se retourner contre les officiers lumumbistes (non-Bangalas) les plus fidèles et les faire arrêter par la troupe.

Le président Kasavubu, leader politique des Bakongos, profita de ce revers de son rival Lumumba pour le destituer et pour former un nouveau gouvernement qui, en raison de sa faiblesse manifeste, chercha bientôt, lui aussi, l'alliance des mutins Bangalas et de leur chef, le colonel (maintenant général) Mobutu. Ce gouvernement, présidé par M. Ileo, qui se dit seul légitime, a pour particularité de se composer à peu près exclusivement de représentants de tribus minoritaires dans leurs provinces respectives : il ne contrôle, en fait, qu'un petit tiers du territoire congolais. Le pouvoir de son armée, les 1.500 hommes du général Mobutu, ne dépasse guère le territoire Bakongo, et son autorité sur cette armée, née d'une mutinerie et qui y a pris goût, doit être achetée comptant par de constantes augmentations des soldes.

La troupe du camp de Thysville, où M. Lumumba était tenu prisonnier, menaçait de le laisser s'évader si ses revendications n'étaient pas satisfaites, si bien que MM. Kasavubu et Mobutu jugèrent plus prudent de faire transférer leur prisonnier au Katanga, il y a un mois de cela.

Depuis lors, l'armée de M. Mobutu, qui comptait cinq officiers belges au début de l'année, a reçu cent autres officiers en renfort. Pour plus de sécurité, son état-major général, composé exclusivement de Belges, a ses quartiers à Brazzaville, sur l'autre rive du Congo, ce qui confirmerait, si besoin était, la protection et la faveur dont jouit « l'Etat » de M. Kasavubu auprès des milieux d'extrême droite qui sont liés au gouvernement de Brazzaville.

Les Affreux

Ces milieux, français et belges, sont également les bailleurs de fonds et protecteurs du gouvernement katangais de M. Tschombé. Celui-ci, depuis le début de l'année, a recruté en Belgique, en France et en Allemagne, à raison de 300 hommes par semaine, une légion étrangère qui s'est baptisée elle-même « Les Affreux » et qui paie 2.000 NF un simple soldat, un capitaine ayant droit à 4.200 NF par mois. Dotée d'un armement moderne, possédant trois camps d'entraînement et une école de cadres assurée, depuis la semaine dernière, des hautes compétences d'une douzaine d'officiers français (en attendant l'issue de la négociation engagée à Elisabethville par le colonel Trinquier), l'armée katangaise vient de se distinguer en bombardant Manono, capitale des Balubas orientaux (lumumbistes), qui contrôlent les deux tiers du territoire katangais et, sans la protection armée des trusts miniers, renverseraient sans grande difficulté le gouvernement Tschombé et ses chefs féodaux d'origine étrangère, implantés dans le sud du Katanga, au siècle dernier, à la suite de mémorables massacres.

L'Etat de M. Kasavubu ne contrôle pas plus l'Etat de M. Tschombé, son allié occasionnel contre le lumumbisme, qu'il ne contrôle « l'Etat minier » du Sud-Kasaï, fief de M. Kalondji, leader des Balubas occidentaux. Ceux-ci, d'implantation récente en pays Lulua (ils se réfugièrent au Kasaï autour de 1880 pour fuir les esclavagistes arabes), collaborèrent avec l'administration belge contre l'ethnie dominante, ce qui leur valut finalement la haine mortelle des autochtones.

Menacés d'être massacrés par les Luluas, les Balubas occidentaux quittèrent en masse le centre et le nord du Kasaï, et se réfugièrent, au nombre de 300.000, dans le sud de la province où, faute de structures d'accueil, la famine commença à les décimer. Or le sud du Kasaï, producteur de 80 % des fournitures mondiales de diamants industriels, se trouve être contrôlé par le trust belge « Forminière », qui aida les Balubas de M. Kalondji à former leur gouvernement dissident et leur armée.

Tout se passe ainsi comme si les Belges avaient largué le Congo, pour reprendre ensuite, par des envois plus ou moins clandestins d'hommes et d'armes, le contrôle des trois bandes territoriales qui valent d'être gardées en raison de leurs richesses minières ou industrielles : le pays bakongo (Léopoldville), le Katanga et le sud du Kasaï.

A bout de bras

Ces trois territoires, cependant, communiquent difficilement entre eux. Après l'arrestation de M. Lumumba, ses partisans « centralistes », M. Gizenga et le général Luanda en tête, se replièrent en effet à Stanleyville (Province Orientale), y formèrent un gouvernement (qui se dit seul légitime) et, avec les fonds de la Banque Provinciale, levèrent une armée dont les soldats sont payés 700 NF par mois. Cette armée contrôle les régions agricoles les plus riches du Congo (Province Orientale, Kivu, Nord-Kasaï, l'est de la province d'Equateur) ; elle a opéré sa jonction avec les forces balubas orientales qui se sont rendues maîtresses du Nord-Katanga, et a coupé l'axe ferroviaire reliant l'Etat de M. Tschombé à celui de M. Kalondji.

Des quatre armées en présence, celle du général Luanda est la seule qui n'ait pas reçu, jusqu'ici, une aide extérieure en hommes ou en armes. Alors que la Rhodésie du Nord et le Congo ex-français ravitaillent largement les armées de MM. Tschombé et Mobutu, l'Etat de M. Gizenga se heurte au blocus britannique de l'Ouganda, belge du Ruanda Urundi et soudanais. Les stocks d'essence étant épuisés depuis la semaine dernière, la paralysie gagne le territoire lumumbiste.

C'est sur cette toile de fond qu'il faut apprécier le retrait des contingents égyptien, indonésien et (en principe) ghanéen et marocain des forces de l'O.N.U. L'action militaire de celles-ci, par la force des choses plus que de propos délibéré, a joué unilatéralement contre l'armée lumumbiste. Les propres partisans de M. Kasavubu estiment aujourd'hui que si le Parlement était réuni, les centralistes de MM. Lumumba et Gizenga y disposeraient de la majorité absolue. Aussi, la « table ronde » de 500 politiciens que prépare actuellement M. Kasavubu, et à laquelle les centralistes ne seront pas représentés, prévoit-elle le découpage du Congo en plus de 70 régions autonomes, groupées en 12 Etats vaguement fédérés. Le but réel de ce projet est de préparer la sécession des trois territoires miniers ou industriels d'un futur Etat lumumbiste.

Pourquoi l'O.N.U. couvrirait-elle cette opération ? « *Si les Occidentaux*, écrit « The Economist », *répètent en Afrique les erreurs commises en Extrême et Moyen-Orient, le mieux qu'ils puissent attendre est une collection de chefs douteux maintenus à bout de bras à la tête de petits Etats non viables, pour l'unique raison que leurs adversaires ont pris des contacts avec les communistes* ».

MICHEL BOSQUET.

SERAUDIE et Cie
FABRIQUE DE CHEMISES
10 bis, rue Jacques-Kellner
MAR. 51-07
(123, avenue de Saint-Ouen)
SPECIALITE DE CHEMISES SUR MESURES
DEPUIS TROIS GENERATIONS
SANS INTERMEDIAIRES
Ouvert tous les jours
Nous tenons à votre disposition toute une gamme de [illegible] popelines, poplons, voiles, etc.

la voie communiste
organe mensuel de l'opposition communiste - Directeur politique : Gérard SPITZER
• INTERVIEW EXCLUSIVE DE **J. P. SARTRE**
La révolution algérienne, l'avenir du Gaullisme, le manifeste des 121, la situation à Cuba
• **REPORTAGE SUR LES GREVES BELGES**
• UN ARTICLE D' **ALFRED ROSMER**
Membre fondateur du P. C. F.
• **L'AFFAIRE CASANOVA-SERVIN**
EN VENTE DANS LES KIOSQUES A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE - LE Nº : 1 NF
Administration : 60, rue René-Boulanger - C.C.P. 1045 927 Paris

Ecole de Bridge
Apprenez à jouer rapidement avec les meilleurs professeurs de Paris
au **CLUB ALBARRAN**
141, avenue de Malakoff
Débutants - Perfectionnement
Renseignements de 15 h. à 23 h. sauf samedi et dimanche à : POI. 23-25

MADAME EXPRESS

COLLECTIONS :
Portrait d'une inconnue

Marc Bohan, Monsieur Dior n° 3.

Mme Express a :
Cette semaine

● ***Inquiété*** la maison Dior, en envoyant Siné (ci-dessus) assister, la semaine dernière, à la collection de Marc Bohan. (Aucun dessinateur n'a le droit de faire des croquis pendant le défilé des mannequins par crainte des copieurs.) Les notes de Siné sur la mode nouvelle ne seront sans doute d'aucun secours aux fraudeurs de la confection, mais elles donneront aux femmes un avant-goût humoristique de la silhouette du printemps 61. (Voir pages IV et V.)

● ***Poursuivi*** avec Dominique Desanti son enquête auprès des « provinciales ». Nées dans un milieu bourgeois, mariées et mères de famille, Françoise X..., Mme V... et Mme C... sont, en apparence, restées fidèles aux traditions de leur ville. Intérieurement, elles ont su prendre leurs distances. Peut-être seront-elles à l'origine d'une nouvelle race de femmes qui saura éviter les deux écueils classiques : l'activité dispersée et épuisante, ou le bovarysme. (Voir pages II, III.)

● ***Pensé*** aux parents dont les enfants seront en vacances les 16, 17 et 18 février. Pour occuper les écoliers désœuvrés, Mme Express et le Club anglais du Jeudi reprennent cette année « Vacances à Paris ». La formule avait obtenu, l'an dernier, un grand succès ; cette année, elle est encore simplifiée et améliorée. (Voir page VI.)

● ***Apprécié*** l'initiative que vient de prendre un grand club de vacances pour favoriser l'étalement des congés d'été. Il offre une semaine supplémentaire de vacances gratuites à ceux de ses adhérents qui participeront aux quatre premiers ou aux quatre derniers départs d'une saison « étalée » de mai à octobre. C'est une excellente idée et un avantage non négligeable. (Club Méditerranée, 8, rue de la Bourse.)

● ***Participé*** à la première présentation de mode du papier peint, organisée par le Syndicat des Fabricants de Papiers peints. Les fleurs reviennent en force sur nos murs : guirlandes, bouquets, feuillages que l'on croyait complètement démodés, renaissent, traités avec plus ou moins de bonheur.

A l'Exposition « Des fleurs dans la cave », les impressions légères, un peu floues, évoquent plus des taches de pinceau qu'un dessin précis. Dans les coloris, beaucoup de parme, de bleus délavés, de gris pâle et de verts éteints. Les échecs (il y en a un certain nombre) sont exactement l'inverse : papiers trop chargés, couleurs trop criardes. Conclusion : ce retour des fleurs annonce la réaction contre les murs style cellule monacale des appartements modernes.

LES PROVINCIALES (II)

Une grande enquête de DOMINIQUE DESANTI

Après avoir mené son enquête sur la vie des femmes de province, Dominique Desanti nous a présenté la semaine dernière trois portraits de « traditionalistes » (1). Mais elle a rencontré également des provinciales décidées, ou poussées, à réagir contre les traditions de leur milieu.

Elle nous présente cette semaine trois portraits de mères de famille qui ont complété, et enrichi, leur vie par des activités annexes, sans en modifier profondément le rythme.

Elle évoquera la semaine prochaine le cas des femmes qui travaillent.

Ce reportage ne prétend pas être une étude complète sur la province. Dominique Desanti présente seulement quelques portraits individuels. Certaines s'y reconnaîtront peut-être. Ils permettent, en tout cas, de mieux dégager les grands traits de la condition féminine en 1961.

UNE grande ville universitaire : industrie traditionnelle et industries nouvelles s'y côtoient. Salaires et traitements sont en moyenne de 10 à 15 % inférieurs à ceux de Paris. Loyers moins chers, mais nourriture et vêtements équivalents.

La ville est réputée pour sa richesse sans ostentation et la rigueur de ses mœurs. Les milieux fermés de la bourgeoisie y subissent pourtant le contrecoup de la confrontation des classes et du choc des idées. Ces quelques vies de femmes, prises parmi leurs semblables, montrent comment les citadelles du conformisme se lézardent.

Des fenêtres sur le fleuve

● Françoise, trente ans, trois enfants, s'occupe d'un cercle social. « La plus grande aventure ? Faire durer un mariage d'amour. »

Les enfants, même la cadette de 4 ans, sont à l'école. Françoise, son chat siamois dans les bras, a un sourire confiant.

Les fenêtres donnent sur le fleuve. Autrefois, les gens de ce milieu « se devaient » d'habiter ici. Le prix des terrains rend cette obligation moins impérieuse : les jeunes couples vont loger dans les immeubles neufs de la ceinture.

— *Pourquoi moi ? Je suis une privilégiée : femme de ménage le matin, quelqu'un pour s'occuper des petits après l'école. Provinciale ? Oui. Mais je passe pour une rebelle. Mes études d'infirmière, par exemple, ont été considérées comme une pose et un ridicule.*

Si je mets la main à la pâte ménagère ? Il faut bien : huit pièces, deux repas et trois enfants demandent du soin : les matinées sont bien remplies. Mon mari a des fonctions de « relations publiques », comme on dit : il voyage, il a beaucoup d'obligations sociales.

Elles diront toutes « obligations sociales ». « Mondanité » paraît à présent trop frivole. Les défenses tombent : Françoise consent à chercher au-delà des apparences.

— *C'est là le côté traditionnel de notre vie. L'autre ? Si je vous disais que j'ai aimé mon mari pour ses idées, ça vous ferait rire. Pourtant, je n'aurais pu aimer quelqu'un qui ne m'aurait pas ouvert l'horizon. Dans mon milieu, j'étouffais. A l'époque, mon mari croyait justes les vues sociales de Malthus.*

— Comment a-t-il accepté ses trois paternités ?

— *Justement, voilà la preuve qu'une vrai union change chacun par l'autre : il a été aussi père que j'ai été mère. Même dans le quotidien : il sait donner un biberon, coucher un bébé. Notre vie familiale est, dans toutes ses phases, vécue par nous deux. Une réussite ? Oui, mais qui ne m'aurait pas suffi. Je n'aurais pu me contenter d'être « la mère de ses enfants »...*

L'oreille attentive

— Que voulez-vous être pour lui ?

— *Celle à qui on peut tout dire. L'ami-confident, le camarade, l'oreille attentive, la réplique. En province, l'homme est plus informé, plus avancé, plus large d'idées que la femme. Pourtant, moi aussi, j'ai modifié sa conception du monde, moins que lui la mienne, mais enfin... Maintenant, sur le plan des idées nous travaillons ensemble.*

— On m'a dit que vous vous occupiez d'un cercle social ?

— *Oui. Un cercle fondé lors du changement du régime. On le dit « avancé » parce que, animé par des chrétiens, il offre une tribune à des conférenciers de conceptions philosophiques très diverses. Je m'y suis passionnée. Pour la première fois, j'avais l'impression de rompre le rond familial, d'œuvrer avec mon mari en dehors de notre vie personnelle. Je m'occupe de mon mieux de l'organisation. A cette cause, j'ai sacrifié mon vice.*

— Car vous avez un vice ?

Elle éclate d'un rire de collégienne, joue avec le siamois, me fait attendre.

— *Oh ! oui, un vrai vice ! le bridge. Je jouais en compétition. Sans y renoncer en grande pompe, j'ai mis une sourdine. Je donnerai toujours la préséance à ce qu'exige la réussite intérieure de notre couple.*

— Que pensez-vous de la vie à deux ?

— *Notre époque permet à la femme de réaliser ce rêve des romantiques : le mariage d'amour. Mais cette conquête ne devient une grande aventure qu'en durant. Voilà des millénaires que l'on vante la monogamie, forme suprême de l'amour. Combien de fois est-elle une façade, ou une obligation ? Réussir durablement une union véritable exige qu'on s'enrichisse constamment l'un l'autre et l'un par l'autre.*

— Vous lisez beaucoup ?

— *Le plus possible. Mon auteur favori ? Simone de Beauvoir. Je suis abonnée à une bibliothèque circulante.*

— Sortez-vous en dehors des réceptions ?

— *Oui. Nous allons aux dîners-conférences des « Amis de l'Université » qui groupent universitaires, industriels et hommes d'affaires. Certains, bien sûr, y viennent par snobisme. Qu'importe : le conférencier apporte toujours les dernières informations sur l'état d'une question. Nous allons au concert plusieurs fois par mois.*

— Aimez-vous Paris ?

Ici, j'ai du temps

— *Je l'adore. Y vivre ? Je n'y ferais rien d'intéressant : les distances mangeraient mes loisirs. Ici, j'ai du temps pour les enfants, pour le cercle social, pour la lecture. A Paris, il faudrait constamment choisir.*

A Paris, Françoise aurait-elle moins combattu pour conquérir le droit de penser ? Pas sûr. Une jeune mère de famille sans profession reste souvent un reflet.

A Paris, le conflit qui oppose Françoise à une tradition dont elle ne veut pas entièrement se dégager, serait plus déchirant et son intérêt pour les idées, les livres et « les autres », son ardeur à vivre se lasseraient à être trop sollicités et trop souvent déçus.

Huit enfants équilibrés

● Chrétienne et féministe Mme V..., quarante-deux ans, mari cadre supérieur. Huit enfants, une aide-ménagère. « Dans ma hiérarchie des valeurs, la beauté des vitres est au bas de l'échelle ».

Mme V... habite à cinq minutes de Françoise. Rebondie, sans coquetterie ni recherche vestimentaire, elle a la sérénité des consciences pures.

Dans le salon sans prétention, orné de tableaux non figuratifs, les enfants échelonnés de 18 à 4 ans vont et viennent, équilibrés, détendus. « *Je peux prendre le journal ?* », « *Je peux aller goûter chez Maryse ?* ». Le benjamin grimpe sur les genoux de sa mère.

— Huit enfants et vous vous occupez de l'Union féminine civique et sociale ?

— *Oui, depuis dix ans. Je m'étais toujours intéressée aux problèmes sociaux. Mère de famille nombreuse, aidée chez moi, sans gros soucis matériels, je comprenais trop ce qu'est l'existence des mères accablées de difficultés. Elles ignorent leurs droits.*

— L'Union féminine a pour but l'éducation civique des femmes ?

— *Notre mot d'ordre : « Influentes parce que compétentes ». D'inspiration chrétienne, mais non liée à la hiérarchie catholique, l'Union se propose d'informer les femmes sur les problèmes politiques et sociaux, de les aider à agir sur les autorités. Je m'en occupe presque tous les jours. Je vais à Paris à l'Union tous les mois, pour environ deux jours. En récompense, cela me permet de passer parfois une soirée au théâtre.*

— Mais où trouvez-vous le temps ?

— *J'ai une personne à demeure, une femme de ménage de temps en temps. Chaque enfant est prêt à rendre ser-*

(Roustan)

MME C... AU TRAVAIL.
« Est-on sottement snob à cet âge ! ».

(1) Voir « L'Express » n° 502.

pice. Dès cinq, six ans, ils peuvent faire des courses dans le quartier. Non, je ne leur fixe pas de tâches systématiques. Tous savent faire le ménage. Chacun se spécialise d'après ses goûts: l'aîné s'occupe de la chaudière, un autre du bricolage électrique, les grandes filles des petits...

— Et quand vous tombez en panne d'aide-ménagère ?

Elle sourit, épanouie :

— *C'est fréquent. Trois mois sans personne cet été à la campagne. Une maladie d'un mois en ville avec seulement une femme de ménage. Les enfants se sont montrés merveilleux : ils ont tout fait. L'avantage des familles nombreuses, c'est qu'ils se rodent les uns les autres.*

— Que disent les enfants de votre activité sociale ?

La force de l'exemple

— *Notre système, c'est de les mettre dans le coup. Alors, ils s'offrent à installer le local, à écrire les enveloppes. Nous pensons que les enfants, en général, préfèrent des parents ouverts sur les problèmes de l'extérieur. A voir les miens et ceux de mes amis, je trouve les jeunes précocement intéressés par le social et le politique. Au contraire de ce qu'on dit.*

— La force de l'exemple ?

— *Espérons-le. Mais les parents n'ont pas le droit de penser que l'éducation s'arrête au bien-être matériel. Je suis de près le travail scolaire des petits et pour cela rentre toujours vers 5 h. 30.*

— Que sacrifiez-vous pour pouvoir tout faire ?

— *Dans ma hiérarchie des valeurs, je crains que la beauté des vitres et glaces, fierté classique des maîtresses de maison provinciales, ne soit au bas de l'échelle. Les « thés de dames » aussi.*

— Trouvez-vous le temps de lire ?

— *En fin d'après-midi, ou le soir : les journaux, des hebdos politiques, des textes pour mon Union. Très peu de romans. Nous passons le dimanche à la campagne. L'hiver, les grands font du ski régulièrement.*

— Aimeriez-vous vivre à Paris ?

— *Non : ce serait encore rogner sur l'air, la chasse, la montagne, le ski, c'est-à-dire la santé.*

Sans doute y a-t-il des Mmes V... à Paris. Ont-elles ce faux air de « laisser faire la vie », cette aisance détendue ? A Paris, Mme V... aurait-elle gardé cet optimisme fondamental ? Le mari joue, dans l'épanouissement de cette vie, un grand rôle de stimulant et de soutien. Mais, à diriger la collectivité constituée par une si nombreuse famille, Mme V..., sortie d'un milieu où l'opinion d'autrui reste prépondérante, a acquis l'indépendance des grands administrateurs.

Un ruban rouge

● Mme C..., une « moins de trois fois vingt ans ». Cinq enfants de trente-six à quatorze ans. Instrument de travail : le téléphone. « Après le mariage de mes trois enfants, j'ai senti un de ces vides ! ».

La même ville. Toujours la bourgeoisie, mais nous changeons d'étage. Rue commerçante. Grand appartement bien meublé. Deux fils, 18 à 14 ans, encore à la maison ; trois enfants mariés. Mme C..., volumineuse, discrète d'élégance, mais non de gestes, explose :

— *Un article sur ma création : « L'Enfant-Roi », le dépannage par téléphone des mères de famille en difficulté ? Bonne idée. J'espère que ça va m'amener la Légion d'honneur ? Joli, un ruban rouge sur une robe noire ! Et ce n'est vraiment pas une entreprise faite dans un esprit de lucre ! En vivre ? Alors, il me faudrait m'organiser autrement. Pourquoi je le fais ? Après le mariage de mes trois aînés, moi qui ai toujours eu des enfants pour m'accaparer, j'ai senti un de ces vides ! Que faire ? Le bridge ? Les thés ? Quelle monotonie ! J'ai commencé par recueillir chez moi les gosses du voisinage. Mon mari et mes deux fils ont protesté. Alors...*

(Roustan.)

FRANÇOISE ET SON SIAMOIS.
« A Paris, il faudrait constamment choisir. »

Le téléphone sonne. Mme X... voudrait aller au cinéma à 20 h. 30, dans une heure d'ici : trois gosses à garder. Mme C... consulte sur son registre la liste des volontaires pour les gardes, ce soir-là, téléphone à la première : une puéricultrice de vingt ans, qui gagne ainsi ses heures supplémentaires. Mission terminée dont elle avertit Mme X... Le tout a duré moins de dix minutes.

— *Voilà, vous voyez le mécanisme. Instruments : un fichier, un registre horaire, un téléphone. Pour constituer le fichier, je me suis d'abord adressée à mes amies, bourgeoises désœuvrées et souvent appauvries, leur disant : « Voilà un moyen d'aider et de gagner de l'argent. Vous n'avez pas de métier, mais l'habitude des enfants et du ménage en est un. Exercez-le ». Peu à peu, j'ai eu deux sortes d'employées. Celles qui font du ménage et de la garde au tarif ordinaire et les puéricultrices diplômées qui gagnent ainsi 1.800 francs par jour, ce qu'elles n'ont nulle part ailleurs. Moi ? Je demande 100 francs par demi-journée de dépannage et par employée. S'il le fallait un jour, je réorganiserais mon entreprise sur une base commerciale et ainsi, même vieille, ne serais pas à la charge de mes enfants. Evidemment, je ne puis employer que des femmes dont je suis sûre : ce sont presque toujours des bourgeoises parce que je les connais. Complication fréquente : elles demandent le nom de l'employeuse et refusent parce que c'est une amie d'amie ; de toute manière, il faut les changer de quartier. Dans les cas urgents, ma cuisinière ou moi-même sautons dans la voiture et y courons. L'autre nuit, à trois heures du matin, une mère de famille m'appelle : elle devait rejoindre son mari victime d'un accident. Je suis allée m'occuper de ses enfants.*

Le fils de dix-huit ans survient ; Mme C... le désigne d'un geste très Comédie-Française-belle-époque :

— *Celui-ci prétend que je tiens un « bureau de placement » et que je le déconsidère auprès de ses relations ! Est-on sottement snob à cet âge !*

Elles ont pris leurs distances

Mme C... a porté un coup au tabou de son milieu : dans sa génération, seules travaillaient les rares femmes exerçant une profession libérale : elle a élevé, discrètement, le travail manuel de la ménagère-bourgeoise au rang de métier. La voilà elle-même courtière en services rendus. Il fallait y penser.

Ces trois femmes n'ont pas cherché leur indépendance économique. Françoise et Mme V..., séparées par douze ans et cinq enfants, ont pris appui sur un mari orienté vers les « problèmes de l'extérieur » pour satisfaire leur besoin de participer à la vie du monde, de manier et de communiquer des idées. Elles ont su faire de leur mariage, non un établissement, mais un « remonte-pente » pour mesurer de plus haut la société et la place qu'elles y tiennent. Extérieurement et sociologiquement, elles demeurent des bourgeoises. Intérieurement, elles ont pris leurs distances. A Paris, l'agression constante de la foule, du bruit, de la bousculade finit par inspirer une sorte d'effroi de « l'autre », qui se traduit par un soupir de soulagement quand on referme sa porte. Hors Paris, les êtres sociables gardent intacts leur intérêt pour « le prochain », leur soif de nouveauté et d'inconnu.

DOMINIQUE DESANTI.

La semaine prochaine :

● Le travail simplifie les problèmes et complique la vie

Selon formule inédite
BRADLEY'S
furs
18, Av. de l'Opéra
solde
Toute sa collection fourrure 1960
vison, castor, astrakan, etc.

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - PARIS (6e)
LITtré 13-13
Vous propose pour le mois de blanc un grand choix de :
PARURES DRAPS
SERVICES DE TABLE
SERVIETTES DE TOILETTE
aux meilleurs prix
Ouvert tous les jours sans interruption de 10 heures à 19 heures sauf lundi

Sa Majesté la PERLE DE CULTURE vient de commémorer ses quarante années d'existence et c'est Paris qui a été choisi pour fêter cet anniversaire.

Nos amis japonais rendant hommage à la primauté de notre Capitale, dans le domaine du luxe et de la beauté, déléguèrent sous la conduite de trois charmantes Nippones leurs plus belles perles.

C'est ainsi qu'au cours de deux manifestations très brillantes, il a été permis à l'élite parisienne d'admirer un collier de trois rangs de perles qui peut être considéré à juste titre comme le plus bel ensemble qui existe de par le monde et dont l'harmonie et la teinte rosée font grandement honneur aux mains délicates qui l'ont composé ! Que conclure de ces manifestations, sinon que la perle est et restera la plus belle parure de la femme ; sous toutes ses formes : en collier, en bracelet, en boucles d'oreilles, elle triomphe en ajoutant à la grâce féminine la beauté d'un incomparable joyau fourni par la nature sous le contrôle de l'homme.

Communiqué.

Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
ouvre 3 services nouveaux
Transformations de tailleurs cintrés en robe chemisier, de complets croisés en trois boutons
Retournage impeccable de manteaux et pardessus

MODE

Portrait d'une inconnue

● ***Vestige des « années folles » ou silhouette des temps modernes, Christiane Collange a cerné à travers les collections des grands couturiers la personnalité de la femme du printemps 61.***

J'AI rencontré la semaine dernière, dans les salons des couturiers, une séduisante inconnue. A la regarder défiler, nonchalamment déportée en arrière (voir les croquis de Siné), j'ai compris que nous aurions toutes, au printemps, envie de lui ressembler. Cette jeune personne astucieuse (on ne peut être stupide et s'habiller ainsi; la désinvolture n'est pas un don, mais une victoire sur les conventions) s'insinuera le 1er mars dans la vie de chacune de nous, quand les magazines du monde entier seront autorisés à reproduire ses photos.

Baguette magique

Cette femme 61, presque tous les créateurs l'ont parée des mêmes attraits : souplesse, humour, minceur, charme, douceur surtout. Mais Marc Bohan, (Monsieur Dior n° 3), en la touchant jeudi matin de sa baguette magique toute neuve, l'a sacrée reine du printemps. D'une série d'idées, il a fait une mode ; d'une tendance, il a fait un style. Qui est cette inconnue qui a déjà tant fait parler d'elle, et dont la naissance a été annoncée à la une des quotidiens d'Europe et d'Amérique ? (Pour l'Asie et l'Afrique, je n'ai pas vérifié, mais qui sait...)

Une poitrine de nymphette, un buste de Tanagra, des hanches d'adolescent, des jambes de premier sujet, elle entre dans un salon comme Gary Cooper dans un saloon. Elle accroche ses jupes à la pointe de la hanche comme les blue-jeans d'un cow-boy dégingandé, accusant par sa démarche basculée la remarquable platitude de son ventre.

Cette silhouette qui n'avoue aucune rondeur demeure pourtant éminemment féminine. Est-ce le mouvement de la cuisse qui fait frémir les plissés ou onduler les godets au rythme de la démarche ? Est-ce la souplesse des tissus qui se creusent ou se gonflent au hasard de la mobilité ? Est-ce la douceur de certains tons (rose pêcher, gris Watteau, abricot tendre) ou la chaleur de certains coloris (tous les jaunes épices : safran, curry, paprika, et un rouge triomphant) ? Tout contribue dans la mode nouvelle à effacer les souvenirs de la garçonne.

Pas si folles

On a beaucoup parlé des années folles à propos de ces dernières collections, mais ce n'est que la fin de cette période qu'on peut rapprocher de la mode de demain. La robe que nous avons photographiée au Musée du Costume ressemble, en effet, à celles d'aujourd'hui par les proportions du buste, mais elle date de l'hiver 1927. Les femmes ne se glisseront pas l'été prochain dans un sac, mais s'enrouleront dans un cornet.

Pourquoi chercher, d'ailleurs, des références historiques ? La silhouette du printemps est moderne. Ce n'est pas à Van Dongen, mais à Bernard Buffet qu'elle emprunte sa longue démesure : buste filiforme s'étirant jusqu'à l'os iliaque, bras dépouillés, cou ondulant que n'entrave aucun col.

Comme toutes les modes marquantes, celle que les couturiers viennent de nous présenter n'aura pas d'âge. Les femmes s'y trouveront à l'aise quel que soit le nombre de leurs années. Mais non de leurs kilos !

(Roustan.)
UNE ROBE DE 1927.
S'enrouler dans un cornet.

Marc Bohan a baptisé sa ligne « slim look » (ligne mince), jamais les mannequins de Chanel n'ont paru plus sveltes (et les ravissants manteaux qu'elles endossent, suivant de près chaque contour, accusent encore cette impression), Pierre Cardin a choisi deux Japonaises fluettes pour présenter ses modèles, et les deux tissus vedettes : crêpe et mousseline, magnifient chaque creux, mais décuplent chaque relief. Que de régimes vont s'entreprendre pour pouvoir accrocher l'ampleur de la jupe à mi-chemin d'une hanche étroite.

Par le bas

C'est la jupe, en effet, qui, cette année, fera la mode. Plus jamais droite, elle s'évase en arum, s'épanouit en corolle ou se plisse quinze centimètres sous la taille. Découvrant parfois le genou devant, elle se creuse derrière pour dissimuler la saignée de la jambe.

Droites ou froncées à la taille, les robes du printemps dernier seront démodées par le bas.

Les corsages s'effacent devant l'importance des jupes. Sans col, sans manches, presque sans pinces, ils se contentent du second rôle et poussent la discrétion jusqu'à ne jamais attirer le regard sur un décolleté provocant (sauf quelques modèles, mais qui ne sont pas les plus représentatifs de la saison). Ils complètent harmonieusement les tailleurs par la subtilité de leurs coloris, blousant ou vissant légèrement pour effacer la cambrure de la taille. Les épaules sont à leur place : élargies, elles auraient transformé la femme en un diabolo géant.

Siné entrant chez Dior.

Teint clair, fruits vernis

Quelques détails supplémentaires pour compléter le portrait de cette inconnue. Elle a le teint clair, le bijou discret, la tête petite. Elle aime les harmonies de rouge et de marine ou de beige et de blanc, et les petites écharpes de tissu, assorties à sa robe ou à son tailleur, qui adoucissent les encolures trop austères. Elle choisit, le jour, des imprimés géométriques ou tachistés ; le soir, des mousselines impressionnistes. Elle porte du rose à toute heure. Elle préfère, pour fermer ses vestes ou ses manteaux, un lien souple à un boutonnage rigide. Elle réchauffe ses robes ou ses ensembles d'un cache-poussière de même matière. Elle souligne ses coutures d'une piqûre sellier. Elle égaie sa boutonnière de fruits vernis ou de fleurs plus printanières que les pierres ou les perles. Elle s'obstine, le soir, à porter ses colliers devant derrière et à montrer plus volontiers son dos que sa poitrine. Elle se chausse de bas très clairs qui attirent l'œil sur ses jambes et d'escarpins fins dont l'extrémité est coupée au carré.

Depuis qu'ils ont rencontré cette femme, les acheteurs américains sont sûrs de tenir un « best-seller » et imaginent déjà, dans leur rêve, des régiments d'Américaines aux longues jambes marchant à angle obtus dans les rues de New York, le menton vers le ciel et la main sur la hanche.

Mais il est plus difficile de prévoir l'accueil que réserveront les Françaises à cette nouvelle venue. Elles ont à l'égard de la mode des réactions farouchement individualistes et doivent être séduites une par une.

Nul n'est prophète en son pays ; mais je serais bien étonnée si, aux premiers rayons de soleil, ne flottait dans les rues de Paris le parfum de cette dame en rose.

CHRISTIANE COLLANGE.

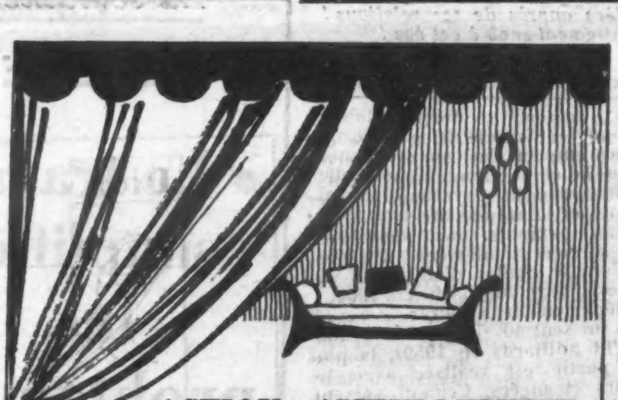
AFFAIRES

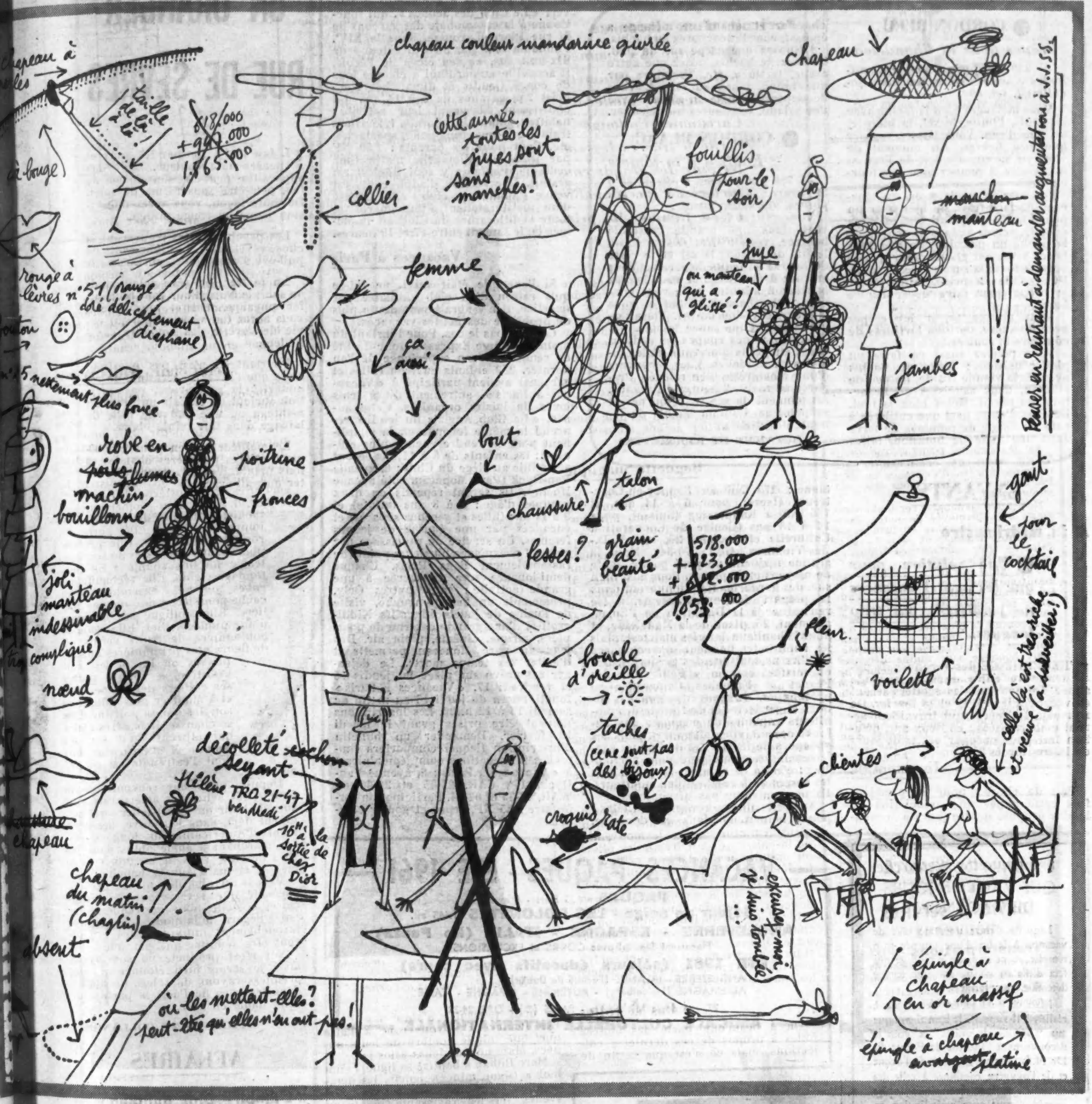
« L'Empire Dior Building »

● ***Quatre lettres blanches sur fond gris perle: 14 milliards de chiffre d'affaires.***

M. DAVID SCHOENBRUN est un homme important. Il dirige, pour l'Europe, la chaîne de radio-télévision américaine C.B.S. Que faisait-il, le jeudi 26 janvier, à midi, devant le 30, avenue Montaigne, son micro à la main, battant la semelle comme un reporter débutant ? Il attendait, pour les interviewer, les journalistes de mode privilégiées qui venaient d'assister à la première du nouveau spectacle Dior : la collection du Printemps 61.

Cette année, l'intérêt habituel se doublait d'une curiosité peut-être légèrement perfide : le « nouveau » Marc Bohan, remplaçant d'Yves-Mathieu Saint-Laurent, lui-même successeur direct de Christian Dior, passait la ligne du feu. Les débuts à Paris d'un nouveau créateur ne justifiaient cependant pas, à eux seuls, l'énorme attention concentrée sur la façade de l'« Empire Dior Building ».


ACTION AMEUBLEMENT
tissus décoration de qualité
DE 6 NF A 15 NF LE MÈTRE, LARG. 130 CM
COROT
65, CHAMPS-ÉLYSÉES



Siné : *croquis d'une collection.*

La même collection présentée par un couturier débutant serait sans doute passée presque inaperçue pour le grand public, même si elle avait séduit les spécialistes. Mais, pour des millions de femmes dans le monde, les quatre lettres blanches ou dorées de Dior sur fond gris perle restent synonyme de luxe.

Aussi, l'affaire Dior est-elle gérée comme une grosse entreprise industrielle, sans rien de l'agréable fantaisie qui régit habituellement le monde de la couture.

Les dessinateurs, les créateurs peuvent être esthètes ou bohèmes, ils ne risquent pas de mettre en péril l'entreprise. Juridiquement, ils ne sont que de simples employés. Christian Dior lui-même, en 1947, lorsque fut créée la S.A.R.L. Dior, n'était porteur d'aucune action. Il ne devint actionnaire que plus tard de la société « Dior-Parfums » (mais jamais de la maison de couture). Yves-Mathieu Saint-Laurent et Marc Bohan ont, eux aussi, un statut de salarié.

A côté des créateurs porte-drapeau, fonctionne une énorme machine administrative menée par de très sérieux hommes d'affaires qui se soucient fort peu de flou ou de tombé, mais savent établir avec précision un budget, un planning, un compte de profits et pertes. On peut d'ailleurs dans ce domaine faire confiance au propriétaire de la maison, Marcel Boussac, majoritaire dans toutes les sociétés Dior à travers le monde. Marcel Boussac veille lui-même à ce que l'affaire reste saine. Elle l'est.

1.300 employés

A son passif : deux collections annuelles de haute couture représentant chacune de 100 à 120 millions d'anciens francs, et les frais énormes que représente une maison occupant à Paris près de 1.300 employés et ouvrières (la maison comprend vingt-cinq ateliers).

A son actif : la vente des modèles haute couture, les succursales de Londres et de New York qui diffusent les modèles en confection, et surtout les multiples produits annexes (gants, chaussures, bas, lingerie, cravates, etc.) fabriqués sous licence dans le monde entier. Pour ne pas déprécier la marque, la Société Dior exige des garanties importantes avant d'accorder son label et envoie des inspecteurs dans tous les pays pour vérifier la qualité et le sérieux de la fabrication. Les parfums, eux, dépendent d'une société totalement indépendante dont le chiffre d'affaires a dépassé les quatre milliards en 1960.

Le département « couture » représente à lui seul 40 % du chiffre d'affaires (14 milliards en 1959), la plus grosse partie est réalisée avec les acheteurs étrangers. Ceux-ci versent, avant de voir la collection, un droit d'entrée de 150.000 anciens francs et signent un engagement d'achat minimum.

L'état-major cynique

Cette énorme machine bénéficie deux fois par an d'une extraordinaire publicité dans la presse au moment des collections. On envisage même, avenue Montaigne, le jour où, la race des milliardaires s'étant éteinte et la seule formule demeurant la confection bon marché, les collections continueraient à être présentées deux fois par an pour ne pas laisser les journaux oublier le nom de Dior. L'état-major administratif se montre sur ce point assez cynique : « *Même si la presse dit du mal de nous, cela n'a pas d'importance, l'essentiel c'est qu'elle en parle.* » Cette année, elle en parle. Et grâce à Marc Bohan pour en dire du bien.

Siné sortant de chez Dior.

RECETTES

● CORDON BLEU

Crêpes pour la Chandeleur

— 200 *g de farine, 2 œufs, 2 cuillerées d'huile,* 1 *verre de bière (facultatif), sel, eau.*

Vous mélangez bien la farine avec les œufs, l'huile, le sel, la bière et un peu d'eau. Vous laissez reposer quelques heures. Au moment de vous en servir, ajoutez de l'eau si nécessaire et remuez bien à la fourchette.

Graissez la poêle avec un morceau de lard frais, ou bien avec un peu d'huile, et quand elle est bien chaude, versez dedans au moyen de la poche un peu de pâte que vous faites vivement glisser pour qu'elle occupe toute la surface de la poêle. Dès qu'elle est prise, faites sauter la crêpe pour faire dorer l'autre face.

Vous pouvez servir les crêpes avec du sucre, ou bien tartinées de confiture et roulées.

Vous pouvez aussi en faire un plat consistant : faites un hachis avec de la viande froide, un peu de jambon, deux saucisses de Francfort, du persil. Mêlez bien le tout. Délayez d'autre part une cuillerée à café de fécule de pommes de terre dans une tasse de bouillon, faites chauffer et, quand ce mélange a épaissi, vous l'incorporez au hachis.

Disposez une crêpe sur un plat, tartinez de hachis, posez une autre crêpe, tartinez, etc. Terminez par une crêpe, tenez au chaud. Vous découperez comme un gâteau. Avec une salade, vous aurez un déjeuner.

● CORDON BLANC

Endives à la tomate

— 750 *g d'endives,* 1 *citron,* 50 *g de beurre,* 4 *cuillerées d'eau, sel, poivre, une sauce tomate.*

Vous rangez les endives bien lavées dans une grande casserole beurrée, vous mettez dessus l'eau, le jus de citron, le sel et le reste du beurre en petits morceaux. Vous amenez à ébullition et vous laissez bouillir 2 minutes, puis vous couvrez, vous baissez le feu et vous laissez cuire doucement. Vous servez nappé d'une sauce tomate.

SALADE : vous coupez les endives crues en petits morceaux et les tomates en rondelles. Vous recouvrez d'une vinaigrette bien relevée. Préparez au moins 2 heures à l'avance. Au moment de servir, retournez et saupoudrez d'un fin hachis de fenouil (facultatif).

SUZANNE ET HENRIETTE.

ENFANTS

A la mi-trimestre

● Une solution pour que les petites vacances ne paraissent pas trop longues.

L'EXPERIENCE des vacances de mi-trimestre entre dans sa seconde année. De nouveau, les écoliers seront en vacances les 16, 17 et 18 février. De nouveau, les mères qui travaillent seront embarrassées : en deux ans, qu'a-t-on fait pour occuper ces trois jours de loisirs forcés ?

Un exemple

Peu de chose : pour la première fois cette année une association de loisirs propose quatre jours à la montagne : 175 NF au Sappey-en-Chartreuse (Isère), pour 6 à 14 ans, et 185 NF à Kandersteg (Suisse), pour 14 à 18 ans (Centre de Coopération Culturelle et Sociale, 26, rue N.-D.-des-Victoires, GUT. 70-84). Mais la grande majorité ne peut partir, faute de moyens et de places. Pour eux, bien sûr, des garderies fonctionneront dans la plupart des arrondissements (se renseigner à la Direction de l'Enseignement, 25, place de la Madeleine, et pour la banlieue dans les mairies). Mais les enfants les boudent souvent parce qu'elles ne sont que des garderies. Des organismes comme la Fédération des Francs et Franches Camarades se préoccupent de rénover patronages laïques et garderies et de former des moniteurs capables de proposer aux enfants des activités attirantes. Mais les vacances de février (et de Pâques également) posent un problème particulier : c'est à ce moment-là qu'ont lieu les stages de formation des moniteurs. Ils ne sont donc pas disponibles.

Au cours de ses recherches (hélas ! peu fructueuses) dans ce domaine, Madame Express a cependant découvert « Le Club des Jeunes », qui fonctionne à la communale des garçons de la rue Pierre-Larousse, dans le XIVe. Fondé en 1948 par un « directeur » de dix-huit ans, ancien élève de l'école, il accueille aujourd'hui à chaque jour de congé (jeudis et dimanches compris) 250 garçons de 6 à 14 ans qui choisissent librement leur activité : natation, plein air, chorale, télévision, train électrique, ping-pong, spectacles, etc. Coût pour les parents : 1,50 NF par jeudi. Le dimanche matin (une centaine d'enfants y sont fidèles) est gratuit. Une section d'adolescents est venue s'ajouter au club : elle dispose d'un petit atelier d'imprimerie et toute la littérature du Club est imprimée là, le samedi entre 17 et 19 heures.

Vacances à Paris

Si l'exemple était suivi, ne fût-ce qu'à raison d'un club similaire par quartier, il n'y aurait sans doute plus de problème des petites vacances.

Ce n'est pas le cas. Pour l'instant du moins. Madame Express a donc décidé de renouveler son expérience de l'an dernier. 250 enfants environ (filles et garçons) avaient participé à « Vacances à Paris », autrement dit à trois jours de loisirs organisés. Cette année, « Le Club Anglais du jeudi » reprend la même formule en la simplifiant pour la rendre encore plus efficace : les enfants de 6 à 11 ans seront accueillis au siège du Club : 6, avenue Van-Dyck (Parc Monceau, côté avenue Hoche). Ils seront répartis en deux groupes d'âge : 6 à 8 ans (mixte) et 9 à 11 ans (filles et garçons séparés) et encadrés par une équipe de jeunes femmes. Un service de ramassage par cars est prévu avec plusieurs points de rassemblement dans Paris. Chaque demi-journée sera consacrée à une grande activité : entre autres Orly, promenade en bateau-mouche, visite de l'usine de jouets éducatifs Kiddicraft et d'une grande caserne de pompiers, cirque, cinéma, plein air. Des jeux au parc Monceau permettront d'éviter les temps morts. Le déjeuner est prévu sur place les jeudis 16 et vendredi 17. « Vacances à Paris » fonctionnera du jeudi 16 au matin au samedi 18 à 12 h. 30. Les inscriptions doivent être prises avant le mardi 13 février. Demander un bulletin d'inscription (lequel comportera toutes les informations complémentaires) à « Vacances à Paris : 6, avenue Van-Dyck, 17e, CAR. 22-05 et 26-66 ou WAG. 28-33 et 02-04. Participation forfaitaire : 35 NF, repas et goûter compris.

UN ORANGER RUE DE SÈVRES

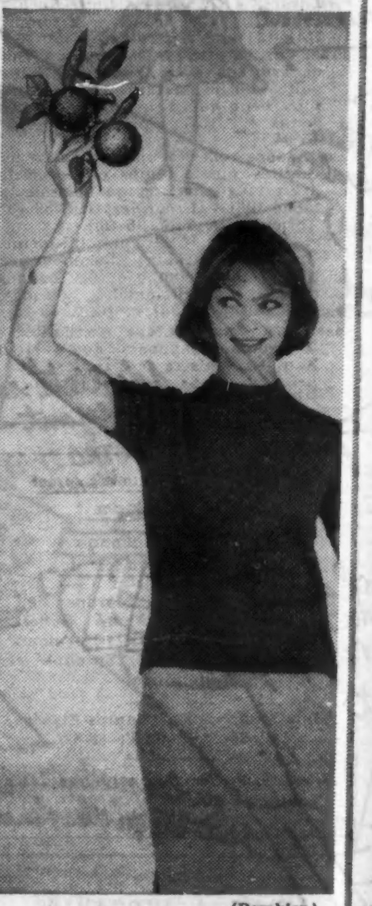
IL fait froid. Fermez les yeux et pensez à la chaleur. Elle vous apparaîtra peut-être sous forme de feu, peut-être sous forme de soleil. De toute façon, vous aurez une vision jaune ou rouge orangé.

Les psychanalystes trouveront la chose révélatrice. Les fabricants de pull-overs aussi.

En février, ou rêve soleil, mais on subit le froid. Pour vous réchauffer physiquement et moralement, vous aurez (ou vous avez déjà) envie de revêtir des couleurs ensoleillées.

Pourtant, il n'est pas question, alors que l'hiver se termine, de renouveler la garde-robe, pas question surtout de choisir un nouveau manteau ou une nouvelle robe de lainage dans une teinte claire.

Le meilleur moyen pour combiner matières premières chaudes et tons printaniers est encore d'acheter un pull-over.



(Dambier.)

DES COULEURS ENSOLEILLEES. La laine fine protège bien.

Si la solution vous semble bonne, apprenez :

● que certaines couleurs ont effectivement un pouvoir calorigène. Choisissez donc de préférence dans la gamme des jaunes, oranges, bruns, roses ou rouges ;

● que les matières premières comme la laine vous protégeront quelle que soit leur épaisseur (deux « pull » de laine fine sont préférables à un seul tricot épais) ;

● et... qu'un magasin de la rue de Sèvres (SEVRES 33, 33, rue de Sèvres) a résolu le problème. Ses animateurs ont choisi un thème ensoleillé et présentent *« sous l'oranger »* :

— toutes les matières premières chaudes (laine, orlon, soie, etc.) ;

— dans tous les coloris chauds (clairs ou sombres) ;

— à des prix qui... ne vous refroidiront pas ! il s'agit uniquement d'articles démarqués.

(COMMUNIQUE.)

UN BAIN DE BEAUTÉ QUI VAUT 15 JOURS DE VACANCES !

Laquelle d'entre nous ne rêve de vacances à la fin d'une journée trop remplie, et ne souhaite le prodige qui fera d'elle en un instant, une femme détendue, en " forme ".

Mais ce prodige est bien facile à réaliser ! Il s'appelle le bain thermique aux " brouillards ionisés " et vous le découvrirez à l'Institut de Beauté du Dr N.G. Payot. L'action de l'ozone et de l'oxygène combinée à celle des éléments marins reconstitués opère immédiatement cette revitalisation en profondeur qui vous " défatigue " et vous recharge d'une énergie nouvelle.

Douceur de l'épiderme rénové, élasticité des muscles tonifiés, bienfait du relax intégral sont le résultat d'un bain de beauté !

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N.G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - OPE. 72-85

VACANCES PAQUES - ÉTÉ 1961
PAQUES - 23 mars - 6 avril
Séjour de neige - LES DOLOMITES 1.465 alt.
ANGLETERRE - ESPAGNE - ITALIE (Ile Ponza)
Placement familial avec COURS et EXCURSIONS
ETE 1961 (séjours éducatifs avec cours)
ANGLETERRE - IRLANDE (Faculté de Dublin).
ALLEMAGNE (Heidelberg) - AUTRICHE - ESPAGNE - ITALIE
27, rue de la Michodière - PARIS (2e) - OPE. 24-33
AMICALE CULTURELLE INTERNATIONALE

skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP - 157-226/2

E Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPÉRA : 45-48 - RICHELIEU : 91-80

cinéma

NOUVEAU

LES GRANDES PERSONNES : méritent-elles les attentions qu'ont eues pour elles Jean Valère et Roger Nimier ? (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 33.) (*Mercury, BAL.* 57-90 ; *Madeleine, OPE.* 56-03, *à partir de vendredi.*)

L'ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR MORGAN : sur une histoire policière assez feuilletonesque, une mise en scène tendue et haletante de Joseph Losey. (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 33.) (*Elysées-Cinéma, BAL.* 37-90.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

LE HÉRON BLANC : l'histoire d'une geisha. Mais le véritable sujet est le décor. Un film pour l'œil. (*Studio de l'Etoile, ETO.* 19-93.)

LE FARCEUR : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. Jeune cinéma ou vieux théâtre ? (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

CANDIDE : inspiré de Voltaire et d'Hiroshima, mais l'ambition tourne un peu court. A reçu le Prix de l'Humour. (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

NAZARIN : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

ET MOURIR DE PLAISIR : le dernier Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Fauvette, GOB.* 56-86.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

UN COUPLE : la chronique d'un amour usé par le temps. Du bon et du moins bon. Dialogues de Queneau. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

ÇA S'EST PASSÉ A ROME : un « Voleur de bicyclette » 1960, qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

ZAZIE DANS LE MÉTRO : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Royal-Haussmann-Studio, PRO.* 47-55 ; *Atlas, MON.* 11-88.)

SUEURS FROIDES (VERTIGO) : en Californie, James Stewart enquête sur l'étrange Kim Novak dans un Hitchcock presque sérieux. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

ARCHIBALD DE LA CRUZ : pris entre l'innocence et la cruauté, un des plus « bunuéliens » des héros de Bunuel. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

RECENT

20.000 LIEUES SUR LA TERRE : aux quatre coins de l'U.R.S.S. avec Tatiana Samoïlova, sous la conduite de Marcello Pagliero. (*Cinévog-Saint-Lazare, TRI.* 77-44 ; *Gaîté-Rochechouart, TRU.* 81-77 ; *Miramar, DAN.* 41-02 ; *Mistral, SEG.* 20-70.)

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Ursulines, ODE* 39-19; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

MEIN KAMPF : Hitler par lui-même. Un incomparable documentaire uniquement composé de bandes d'actualités allemandes. (*Monge, ODE.* 51-46 ; *Danton, DAN.* 08-18.)

KAMIKAZE : un montage d'actualités : le pendant japonais de « Mein Kampf », sinistre et grandiose. (*Capri, LOU.* 11-69 ; *Cinémonde-Opéra, PRO.* 01-90.)

ANCIEN

LE VOLEUR DE BICYCLETTE : 1948. Vittorio de Sica, metteur en scène, à la grand époque du néoréalisme. Au même programme « Grand'Rue », de Bardem. (*Floride, PRO.* 63-40.)

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR : 1951. Dans La Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

UNE SI JOLIE PETITE PLAGE : 1949. Gérard Philipe au bord de la Manche, en hiver. (*Cinex, BOT.* 41-00.)

SENSO : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

UNE PLACE AU SOLEIL : 1952. Elizabeth Taylor et Montgomery Clift dans l'adaptation par George Stevens du célèbre roman de Théodore Dreiser, « Une Tragédie américaine ». (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

UNE NUIT A L'OPÉRA : 1934. L'impérissable burlesque des Marx Brothers. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : UN CHIEN ANDALOU, (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

LA SPLENDEUR DES AMBERSON : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

HELLZAPOPPIN : 1947. La quintessence du burlesque délirant. (*Mexico, MON.* 93-96.)

FRANÇOIS Ier : 1937. Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : 1942. Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

PÉPÉ LE MOKO : 1936. Le premier triomphe de Gabin dans sa période de « dur ». (*Champollion, ODE.* 51-60.)

FEMMES ENTRE ELLES : 1955. Adapté d'une nouvelle de Pavese, un des plus beaux films d'Antonioni. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

LE CRIME DE M. LANGE : 1935. Le seul film signé Prévert-Renoir. Un des meilleurs rôles du grand Jules Berry. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Dominique Desanti, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Siné, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

expositions

CLASSIQUE

HOKUSAI : pour le 200e anniversaire de sa mort, une cinquantaine d'œuvres parmi les plus significatives du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

GARGALLO : un excellent « digest » de l'œuvre du plus important des « inventeurs » de la sculpture moderne. (*Galerie de Varenne,* 61, *rue de Varenne.*)

GISLEBERTUS : le seul des grands maîtres de la sculpture romane dont l'histoire ait pu conserver le nom. La photographie nous aide à le découvrir. (*Musée des Monuments français, place du Trocadéro.*)

GOYA : tout l'œuvre gravé en une seule exposition. (*Salle Gaveau,* 45, *rue La Boétie, jusqu'à fin février.*)

TAPISSERIES YOUGOSLAVES : le mariage (réussi) du folklore et de l'intellectualisme contemporain. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

MODERNE

DECHANET : hors des sentiers battus du réalisme et de l'abstraction, un des rares jeunes peintres originaux de sa génération. (*Galerie de Paris,* 14, *place François-Ier.*)

BORDEAUX LE PECQ : un talent déjà reconnu et d'un réalisme de bonne compagnie. (*Drouant,* 52, *fg Saint-Honoré.*)

MONASTERIO : présenté par Man Ray. Alors que d'autres font de l'or avec la peinture, Monasterio fait de la peinture en solidifiant de l'or — et d'autres métaux — pris à l'état liquide. (*Schmidt,* 41, *rue Mazarine.*)

DUBUFFET : vingt ans de scandale et de « réalisme sarcastique ». (*Musée des Arts Décoratifs,* 107, *rue de Rivoli.*)

KIRBY : sur des thèmes abstraits, un festival de gravure qui donne mesure des possibilités considérables de cet art. (*Haut-Pavé,* 3, *quai de Montebello.*)

COETZE : les agencements baroques de la matière prise à l'état brut par un artiste convaincu de la primauté du matériau sur la pensée. (*Stadler,* 51, *rue de Seine.*)

K.J. LONGUET : de la sculpture conçue pour le grand air et qui, de plus, a grand air. (*Heller,* 33, *rue de Seine.*)

LEPPIEN : un nouveau venu dont les aquarelles s'imposent par leurs qualités décoratives et leur sourde puissance d'évocation poétique. (*La Roue,* 16, *rue Grégoire-de-Tours.*)

télévision

JEUDI 2 FÉVRIER A 21 H. 25 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

JEUDI 2 FÉVRIER A 22 H. 5 : « Sans casquette ni boutons dorés », reportage au village d'enfants de Cesson (Seine-et-Oise).

VENDREDI 3 FÉVRIER A 20 H. 30 : « 5 colonnes à la Une » de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Igor Barrère.

SAMEDI 4 FÉVRIER A 22 H. : « Rendez-vous » avec Guy Béart.

DIMANCHE 5 FÉVRIER A 20 H. 45 : « Key-Largo », film de John Huston avec Humphrey Bogart, Lauren Bacall.

LUNDI 6 FÉVRIER A 22 H. 10 : « Télé ciné club » de Marcel L'Herbier, présenté par Colette Thiriet.

MARDI 7 FÉVRIER A 20 H. 30 : « La mort de Pompée », tragédie de Corneille.

MERCREDI 8 FÉVRIER A 21 H. 30 : « Faire face », selon la formule habituelle. Etienne Lalou et Igor Barrère aborderont le problème de la prostitution.

MERCREDI 8 FÉVRIER A 22 H. 10 : « Lectures pour tous » de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

théâtre

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 34.)

MAIS N'TE PROMÈNE DONC PAS TOUTE NUE : Madeleine Renaud, gamine, dans le célèbre vaudeville de Feydeau. (*Théâtre de France.*)

RUY BLAS : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française, jeudis 2 et 9, à 20 h.* 30.)

TURCARET : une pièce grinçante d'actualité écrite par Lesage en 1708, un peu perdue sur le grand plateau de Chaillot. (*T.N.P. Chaillot.*)

LE FLEUVE ROUGE : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des choux-fleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de J. Vilar. (*T.N.P.-Chaillot.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*).

LES FEMMES SAVANTES : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens, le jeudi, à 15 h.* 10.)

TARTUFFE : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées. Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.*)

VENTE A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-priseur
en son HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau, à VERSAILLES
Tél. : 950.55-06 et 950.71-29
LE DIMANCHE 5 FEVRIER à 14 heures
BEAUX TABLEAUX ANCIENS
MEUBLES ET OBJETS D'ART
des 17e et 18e siècles - Expo le 4 février

GALERIE DURAND-RUEL
VIE ET COULEUR
FRANCOLIN - LA BROISE - LANOS
P. LE MARE - WURSTEMBERGER
Sculptures de Georges MUGUET
37, avenue Friedland - Jusqu'au 14 février

JACQUES MASSOL
Dmitrienko
12, rue La Boétie

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
PEHR
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

GALERIE TEDESCO
21, avenue de Friedland (8e) - ELY. 36-38
SÉEVAGEN
(1887-1959)
du 1er au 15 février 1961

Galerie Simone HELLER
33, rue de Seine
K. J. LONGUET
SCULPTURES (3-23 février)

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Déchanet
Jusqu'au 18 février

ART VIVANT
KIMURA
février
ASSE - BOLIN
COTTAVOZ - FUSARO
LAN-BAR - SCHMID
72, boulevard Raspail - LIT. 99-61

KATIA GRANOFF, 13, quai de Conti (VIe)
Françoise SCHLUMBERGER PRIMAT
Du 4 au 16 février

GALERIE DAVID ET GARNIER
BERNARD BUFFET
6, avenue Matignon - Vernissage le 3 février

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
GILLET

LETTRE OUVERTE A

Quelques semaines avant d'entreprendre sa spectaculaire attaque contre le « Santa-Maria », Henrique Galvao faisait paraître à Caracas (Venezuela) une « lettre ouverte » adressée au chef du gouvernement du Portugal, M. Salazar. Ce document éclaire à la fois la personnalité du chef des insurgés portugais et les raisonsqui ont motivé son acte. Voici d'importants extraits de ce texte.

Eh bien ! c'est la vérité, mon cher Salazar : je me suis évadé de tes griffes, de tes haines infatigables, de ta Gestapo si puissante, de tes juges et tribunaux spéciaux, de tes tyranneaux enrichis et décorés, de tes gros requins, de tes idolâtres mercenaires, de tes « notes du jour » et de tes notes officieuses, de ton armée d'occupation, de tes prisons et camps de concentration, de ta foire aux faveurs, de tes discours sans réponses et de tes mensonges magistraux.

Tu m'as fait condamner sans preuves, il y a sept ans, par un tribunal militaire constitué par des généraux avides de récompenses et de postes supplémentaires et par un juge qui, comme il le démontra en pleine audience, le jour du jugement, aurait dû être en prison comme un délinquant commun. Trois ans de prison ! Quinze ans de suspension de droits politiques ! (peine à laquelle, sans jugement, sont déjà condamnés presque tous les Portugais), confiscation de mon unique richesse : ma pension de réforme. Enfin, ma radiation des cadres de l'armée (l'unique honneur qu'ils m'ont concédé). Après l'accomplissement de cette peine, tu m'as fait condamner de nouveau, toujours sans preuves, dans un jugement secret et si honteux que, par dignité, j'ai dû déclarer expressément que je me refusais à comparaître volontairement au tribunal, que seule la force m'y amènerait, me refusant à collaborer à cette farce. Dix-huit ans de prison ! Disons : la prison à perpétuité. Et cela pour un délit d'opinion.

Je me suis évadé par mes propres moyens, sans collaborateur ni complice, après 2.563 jours de détention. Rompant facilement le cercle de ta police politique et de tes troupes de dénonciateurs (parce que je n'avais pas de complices et que tes gents sont aussi stupides que féroces), je pus passer au travers du filet qui couvrait le pays et que la police avait lancé en même temps qu'une énorme quantité de mes photos, tout comme si j'étais une fameuse star de cinéma. Depuis, je suis poursuivi par ta haine. Dans une série de tentatives de liquidation, tu as démontré à mon égard ton impatience homicide. Moi pas. Je t'ai toujours voulu et je te veux toujours vivant, bien vivant. D'un côté, j'ai horreur de la mort comme solution de justice, et plus encore comme forme de vengeance (même contre des inhumains comme toi).

Les mains propres

D'un autre côté, je juge que la mort, non seulement ne fait pas justice, mais parfois donne aux morts de grands avantages. Je ne cultive pas la haine (pas même contre toi), mais j'ai, avec angoisse, soif de justice. Et c'est seulement vivant que tu pourras répondre en justice dans un procès que, personnellement, je désire sérieux, public et ouvert. En somme, tout le contraire des procès que tu commandes à tes sbires.

Peut-être ne vaudrait-il pas la peine d'écrire cela s'il ne s'agissait que de mes ressentiments personnels, mais il me faut dire la vérité à tout sujet. J'ai quitté ton service avec les mains aussi propres que quand j'y suis entré. Cela malgré l'exemple de 90 % de tes courtisans et collaborateurs directs qui s'enrichissent et se salissent les mains — les uns *honorablement* en négociant influence politique et intérêt économique, les autres pillant avec l'impunité que leur assure leur appartenance au parti.

Dans la position que j'occupais, j'aurais pu facilement être libre, riche et munificent tout comme eux, si j'avais vendu mon âme au diable, pour te canoniser encore en vie. Et si, un jour, j'avais été attrapé les mains dans les coffres de l'Etat, tu te serais empressé d'expliquer en « note officieuse » (ah ! tes notes officieuses !) que j'étais victime de la calomnie des communistes.

Je n'ai jamais demandé, ni à toi ni à qui que ce soit d'autre de ton entourage, un emploi, une situation ou une faveur personnelle de quelque espèce. Les uniques choses que je t'ai demandées parfois ont été plus de justice et plus de patriotisme dans la considération des problèmes de l'Angola. Mais toi, qui m'aurais donné tout de suite ou l'emploi ou la situation (ne serait-ce que pour amoindrir ma fibre morale), tu as toujours nié la justice, et tu as lancé délibérément l'Angola vers la crise politique morale et économique dans laquelle il se débat actuellement.

Un jeu d'enfant pervers

Pour comprendre la situation actuelle, il convient de regarder un peu en arrière. En 1926, l'armée, minée par la politique, possédait encore une certaine cohésion de l'autorité et des sentiments historiques. Lorsqu'à un moment elle chassa du pouvoir et de l'administration du pays les partis politiques, auxquels on attribuait toute la responsabilité d'une situation indésirable, elle se vit automatiquement à la tête d'autres responsabilités qui excédaient largement ses fonctions spécifiques : il lui fallait surtout gouverner.

Pour des motifs qu'il est inutile de rappeler, la gestion financière des premiers temps de la dictature militaire fut désastreuse. Malgré tout,

(Holmès.)
Le président Antonio de Oliveira Salazar.
Des additions exactes.

une certaine réserve d'optimisme et de confiance de la population évita un soulèvement général des mécontents, préparant admirablement le terrain pour un futur dictateur des finances.

Cette mission te fut confiée, alors que tu étais un obscur professeur d'économie à l'Université de Coimbra. Tu passais pour un homme probe, un technicien compétent. Servi par la confiance illimitée que la nation te donna immédiatement — et cela fut le miracle collectif que ta vanité n'a jamais arrêté de proclamer — il ne te fut pas difficile, par la simple application de tes connaissances techniques, d'assainir la situation financière et de proclamer comme tien le miracle collectif de la nation.

Les problèmes urgents résolus : problèmes financiers, administratifs et d'ordre public, la mission de la dictature militaire était accomplie. Il s'agissait que les institutions du pays retournent à la légitimité.

L'armée, soucieuse de déposer ce fardeau et de confier à d'autres ses responsabilités, te fit aveuglément confiance sans prévoir qu'elle te cédait ainsi son âme et son caractère. Elle comptait sur toi pour résoudre la quadrature du cercle, un statut constitutionnel conciliant l'ordre avec la liberté et l'autorité avec les sentiments démocratiques de la nation, quelque chose dans le genre de ce que feraient plus tard en France la sincérité démocratique et la probité patriotique de de Gaulle. Sans même se demander si le chef qu'ils désignaient était au moins un démocrate et un intellectuel probe. Exactement comme le feraient les membres d'une société récréative qui donneraient au trésorier la direction de la fanfare, sans même lui demander si pour le moins il connaît la musique, seulement parce qu'il fait des additions exactes.

Malheureusement, ta personnalité laissait déjà à désirer. Comme le disait l'ex-député Jacinto Ferrera : « ...une série inconcevable d'incohérences, de « tortuosités », de contradictions, tout cela venant d'un déséquilibre psychologique, d'une incoercible envie de commander et de réprimer impitoyablement tous ceux qui pourraient s'opposer à tes desseins ».

Comme l'art de gouverner des créatures humaines est difficile, tu t'es contenté de t'approprier la totalité des pouvoirs militaires, civils et religieux. Une fois la population réduite à l'obéissance animale des moutons, une fois tues les voix discordantes, poursuivis tous les sentiments contraires, une fois recrutées entre les gens sans caractère et sans courage les légions de tes admirateurs, une fois organisées les institutions pour le culte permanent de ta personne et pour la condamnation non moins permanente de ceux qui insistaient pour vivre en hommes, l'art difficile de gouverner se tourna, en vérité, en simple jeu d'enfant pervers.

L'unique homme libre

Ainsi fut fait. De plus, sans même chercher à créer quelque chose de nouveau, Primo de Riveira et Mussolini en avaient déjà inventé une partie et Staline l'autre. Il n'y eut qu'à faire une adaptation teintée d'idées du moyen âge et à créer, à partir d'un mélange de Machiavel, Staline, Savonarole, Mussolini et de l'Inquisiteur du Saint-Office, une cruelle caricature. Tu commandas à deux professeurs de droit de tes amis un projet de Constitution qui fut élaboré en secret dans le silence des cabinets. Un simulacre de plébiscite, fruit des leçons apprises aux écoles nazie et fasciste, te permit de transformer cette Constitution en dictature, comme l'expression de la libre volonté d'un pays et comme l'idéal d'un Etat républicain. En fait, et en droit, tu devenais l'unique homme libre du Portugal.

Il te fallait maquiller cet Etat totalitaire en pseudo-démocratie.

D'un côté, correspondant à tes desseins et aux sentiments primaires de tes adhérents les plus enthousiastes, étaient les organes et les institutions en qui le pouvoir résidait :

— Un parti unique que ton pouvoir de mystification baptisa « Union nationale ». (LE Parti, comme dans l'Allemagne de Hitler et en Russie.)

— Une police politique copiée de la Gestapo et instruite dans les écoles spéciales allemandes pour les mêmes tâches inhumaines.

— Une censure appliquée à toutes les manifestations de la vie, de l'esprit, stérilisante et naturellement copiée aux mêmes sources.

— Une légion portugaise du style des chemises noires, de la garde rouge et des S.S.

— Une « jeunesse portugaise », copiée des « jeunesses hitlériennes » et des « balilas », marquée avec un S sur la boucle de la ceinture.

— Un journal du Parti au déficit couvert par les contribuables.

— Un quasi-ministère de la Propagande suivant fidèlement les méthodes hystériques des propagandistes de Hitler et de Mussolini et presque exclusivement consacré à exalter ton incomparable personne.

— Un « salut » à la romaine, tel que Mussolini l'avait ressuscité.

D'un autre côté, comme front de la prétendue démocratie, il y avait :

— Une Constitution trahie par tes décrets-lois ; une Assemblée nationale avec des députés nommés comme choristes par le Parti unique qui te fit président ; une Chambre corporative constituée de gens sélectionnés par toi ; un Conseil d'Etat dont les conseillers étaient tous également nommés par toi ; une organisation corporative dirigée et administrée par les agents de l'Etat et dont la doctrine moyenâgeuse faisait un marché ignoble des faveurs.

— Enfin, tout le scénario : artistes et comparses nécessaires pour monter une farce.

SALAZAR *par HENRIQUE GALVAO*

Les trois F

Ce que j'ai écrit jusqu'ici n'est que le cadre de cette farce. Il faut parler maintenant de ton œuvre véritable. Dans son livre « Salazar sans masque », Luis Serrano conclut son étude avec ces paroles : « Si Salazar a la réputation d'être un des hommes les plus secrets de ce temps, c'est parce que sa légende fut faite sur le modèle consacré des saints du calendrier, parce que son masque cache très bien ses véritables traits et parce que personne, jusqu'à présent, n'a voulu pénétrer les brumes de sa philosophie, pour voir de près sa personnalité véritable et juger ses actes. »

Dans l'ordre de ces actes, voici les œuvres véritablement salazariennes :

a) Une population avilie par la peur, par l'aridité mentale, par l'infime niveau de vie (le record d'Europe), qui ne parle plus depuis de nombreuses années déjà et qui, pour donner un signe de vie, se réfugie dans les trois F : fado (1), football et Fatima.

Trente ans de police politique et de police secrète, de censure, de violation de foyer et de correspondance, de tables d'écoute et d'extorsion fiscale ont réduit ce peuple simple et gentil à la misère morale des peuples parias, des pays totalitaires. Tout le monde a plus ou moins peur, peur de quelqu'un ou de quelque chose, une peur claire ou latente, toujours menaçante, surtout peur de toi ou des tiens. Toi aussi, tu as peur, de Delgado, de moi et de la demi-douzaine qui n'avons pas peur de toi. Tu redoutes un attentat et je ne sais quoi encore.

b) Une administration corrompue jusqu'à la moelle, d'ignobles ententes et marchandages entre malhonnêtes gens montrés du doigt par la population, et d'autres qui se jugent honnêtes parce qu'ils ne reçoivent pas directement en billets de banque le prix des combinaisons auxquelles ils se prêtent et des faveurs qu'ils font aux malhonnêtes. Tous les principes moraux réductibles à l'argent et aux privilèges, conséquences fatales des administrations discrétionnaires, sans contrôles, protégées par la censure ; conséquences non moins fatales de ta conception du prestige de l'autorité. Celui qui l'exerce a toujours raison et ne peut être suspecté... même s'il est voleur ou idiot.

c) Une armée matériellement pourvue du nécessaire pour te servir dans une guerre civile, mais moralement dissoute, la garde prétorienne de ton système, une organisation confuse de servitudes, sans courage moral ni esprit militaire. La majorité des officiers, dont la famille vit dans une presque misère, ne réagissent pas parce qu'ils ont peur de perdre les miettes qui les font vivre. La majorité souffrent d'humiliations dégradantes et ne protestent pas, pas peur d'être soumis à des humiliations pires encore. Ces officiers n'ont plus ni discipline ni vertu militaires. Au contraire : la peur du risque et la peur des responsabilités les étreignent.

d) Un gouvernement de « médiocres » choisis par sélection négative, fruit d'une recherche honteuse, du vide de l'esprit et de la plus humiliante des décadences. A côté d'eux, tu passes facilement pour relativement intelligent, relativement honnêtes et relativement simple. « L'intelligentsia portugaise » a ostensiblement abandonné tes côtés. Les plus hautes valeurs portugaises de la politique, des arts, des sciences et des lettres sont dans l'opposition. Le professeur Diego Furtado, dans un discours au Congrès international d'ophtalmologie, affirma : « Le Portugal traverse une période de stagnation intellectuelle accentuée. Notre littérature se trouve dans une période de décadence sans parallèle avec le passé ; les arts plastiques s'étiolent en pauvres expositions et luttes mesquines ; le théâtre agonise et les recherches scientifiques, faute d'originalité, marquent un incontestable temps d'arrêt dans la voie du progrès. »

e) Et si nous parlions maintenant de ton action politique d'outre-mer ? Je crois que je peux en parler avec une certaine autorité. N'ai-je pas été pendant quinze ans inspecteur supérieur de l'administration coloniale ? Le premier temps de ton règne, quand tu publias « l'acte colonial », tu désignas sous le nom de colonies les provinces d'outre-mer et dénommas « indigènes » les gens qui y étaient nés. Il y eut bien des critiques. Cela ne correspondait pas à l'esprit de la politique d'outre-mer traditionnelle, mais, sourd à toutes les critiques, infaillible, tu refusais des « colonies » et un empire « colonial » alors que l'esprit colonialiste était en train d'être dépassé. C'était une véritable révolution vers le Moyen Age.

Le naufrage est en vue

Le résultat, le véritable résultat de ta politique d'incompétence et de caprices dictatoriaux, sans critiques, sans contrôle et sans humanité, est maintenant visible. Les populations noires de l'Angola et du Mozambique émigrent, fuient, dans la plus grande hémorragie démographique de notre histoire d'outre-mer. Au Cap Vert, une population entière agonise sous la férule de règles médiévales. Il serait bon de te rappeler que tu m'envoyas spécialement au Cap Vert pour atténuer une famine qui avait déjà tué un cinquième de la population et pour étudier les mesures à prendre pour éviter les crises futures. Que j'étudiais, que j'informais, que je proposais et que mes rapports et mes instances furent enterrés avec tous les honneurs dans les archives confidentielles du ministère.

Il faut qu'on sache à l'O.N.U. et à l'étranger que le peuple portugais, soumis par la force, n'est pas responsable de tes erreurs et les condamne. Il me paraît de notre devoir de Portugais de le dire tout haut à nos compatriotes et au monde entier et de s'élever contre un silence qui paraît une complicité.

Tu protèges et défends par l'impunité les fonctionnaires, qui vendent des Noirs. Grâce aux lois apparemment chrétiennes, tu maintiens dans les provinces de l'Afrique un type de travail forcé qui est, à certains points de vue, plus cruel que l'esclavage.

Tu as assisté, impassible, aux tragédies du Cap Vert et à l'esclavagisme des négriers de Saint-Tomé. La nation n'est pas ta complice et il faut que tout le monde le sache en cette heure grave où tout se fausse et se confond. La faute est à toi et à ton parti et pas au pays qui te condamne et réclame le retour à une politique d'outre-mer véritablement portugaise.

Nous avons l'illusion de vivre en paix, mais cette paix, comme celle de la Russie et de ses satellites, est la paix des troupeaux ou des cimetières.

Nos provinces d'outre-mer de l'Angola et du Mozambique sont les seuls territoires au sud du Sahara dans lesquels on ne compte pas un nombre plus ou moins élevé d'intellectuels noirs. Cela n'était pas le cas avant la miraculeuse apparition de Votre Excellence, docte professeur d'une université. En Afrique, tu as opté délibérément pour la non-civilisation. Sans toi et ton système pour le développement naturel de l'esprit et des idées antérieures à l'acte colonial, le Portugal serait aujourd'hui ou serait « en condition d'être » un république fédérale euro-africaine des Etats portugais ou une communauté de peuples euro-africains ; or elle n'est, en fait, qu'une simple métropole de huit provinces d'outre-mer réduites pendant plus de vingt-cinq ans à la condition juridique de colonies et administrées comme telles.

Voyons maintenant tes œuvres véritables dans les secteurs fondamentaux où l'on peut juger l'efficacité et la valeur des gouvernements, ceux de l'alimentation, de l'habitation, du niveau de vie du peuple, de la santé publique, de l'assistance sociale, de l'instruction et de la justice.

Tu as eu, dans ces secteurs, tous les défauts de tes maîtres staliniens, mussoliniens et hitlériens, sans aucune de leurs créations positives.

Par ta faute, le Portugal est aujourd'hui un des pays qui ont le niveau de vie le plus bas d'Europe, avec une diète journalière de 2.400 calories (100 de moins que le plus bas niveau établi par l'Organisation de l'alimentation et de l'agriculture des Nations Unies). De plus, cette diète est misérablement pauvre en graisse et en protéines. Quoique le Portugal ait évité la guerre, les conditions de vie empirent chaque année. Ainsi dans la décennie 1927-1936 (la première de l'ère salazarienne), la diète journalière était de 2.524 calories. Elle a diminué au lieu d'augmenter.

Pendant le quart de siècle qu'a duré ton consulat, le Portugal s'est classé internationalement parmi les pays économiquement les plus sous-développés, à l'égal des nations du nord de l'Afrique ou de l'Extrême-Orient.

. . . .

Nous allons en rester là. De plus, le naufrage est en vue. Jusqu'à la dernière campagne électorale, ces choses étaient plus ou moins connues de la majorité des Portugais, mais en plus des forces de ton oligarchie, tu pouvais compter sur l'inertie d'un peuple effrayé de son propre destin. Cette peur et cette indifférence cessèrent avec l'arrivée de Umberto Delgado.

Ce que j'écris ici va être publié et largement diffusé dans la métropole, dans les provinces d'outremer et dans la colonie portugaise du Brésil. J'aimerais que ce document sincère de l'un de tes martyrs soit un coup de clairon.

Comment réagiras-tu ? Voilà qui m'est souverainement indifférent.

A bientôt, mon cher Manholas Junior.

HENRIQUE GALVAO.

(Agip.)

HENRIQUE GALVAO.
Un coup de clairon.

(1) Chant populaire portugais.

GRANDE-BRETAGNE

Le tigre de la reine

Un grave problème passionne les Anglais : le coup de fusil heureux du prince Philip a-t-il été une erreur politique ?

IL y a cinquante ans exactement, en 1911, le roi d'Angleterre s'était rendu à Delhi pour y recevoir l'hommage de ses sujets impériaux. Le grand « Durbar » organisé en l'honneur de George V fut peut-être le plus grand spectacle qui ait jamais été donné depuis l'époque des Pharaons. Plus de 40.000 tentes avaient été dressées autour de Delhi pour abriter les 300.000 soldats et fonctionnaires qui participaient à la cérémonie. Escorté par une armée de serviteurs portant des plumes de paon, des queues de yak et des masses d'or, le roi s'était installé sur un trône gigantesque. Pendant plus d'une heure, sous les yeux de plus d'un million de personnes, il avait reçu l'hommage de 300 princes et maharadjahs.

Ce fut le point culminant de l'histoire impériale anglaise. Par la suite, deux guerres mondiales devaient consacrer le déclin régulier de la puissance militaire et politique de la Grande-Bretagne. Malgré de multiples concessions dans le sens de l'autonomie interne, l'Inde devenait de plus en plus turbulente. Le coup sévère infligé au prestige militaire britannique par les Japonais, en 1942, ébranla le mythe de l'invincibilité anglaise.

En 1945, les chefs d'état-major britanniques avertirent le nouveau gouvernement travailliste qu'il faudrait envoyer aux Indes au moins 300.000 hommes de plus si on voulait les maintenir dans l'Empire. Ils recommandaient le retrait. Le Labour Party s'étant déjà politiquement engagé à appliquer cette solution, le transfert des pouvoirs fut accéléré. En 1947, les Indes — maintenant divisées en Pakistan et en Inde — étaient libres.

(Archives.)

LA « UNE » DU « DAILY MIRROR ».
Contre l'avis de M. Nehru.

Une Mercédès

Ce fut le plus grand retrait volontaire de l'Histoire et — les événements devaient le prouver — l'acte politique le plus intelligent. Les 400 millions d'Indiens, qui considéraient autrefois les Anglais avec rancune, sinon avec hostilité, recherchent aujourd'hui leur amitié et leur aide. Après quatorze ans d'indépendance, il y a plus de résidents britanniques en Inde — techniciens, administrateurs, conseillers — que sous l'Empire. M. Nehru, qui a passé plus de dix ans dans les prisons anglaises, est maintenant le doyen et le membre le plus respecté du « Club des Premiers ministres du Commonwealth ».

C'est sur cet arrière-plan historique que la reine d'Angleterre a organisé son voyage — la première visite d'un monarque régnant depuis le Grand Durbar. Cette fois, elle ne venait pas en souveraine mais en invitée de la République indienne.

La reine a une très grande expérience des visites officielles. Elle peut serrer des mains pendant des heures sans fatigue, elle ne manifeste jamais son irritation ou son ennui, et elle manie avec beaucoup d'aisance les clichés inoffensifs des conversations protocolaires. Au début, donc, elle a remporté un grand succès auprès des masses indiennes et des officiels locaux. Mais, comme toujours dans les relations de la Maison de Hanovre et de l'Inde, un élément d'absurde comédie est venu tout gâcher.

Les ennuis ont commencé longtemps avant la visite. Désireuses de voir la reine apparaître une ou deux fois en costume traditionnel indien, les autorités de Delhi avaient expédié à Londres des douzaines de coupons se soiries précieuses, d'une valeur de plusieurs centaines de milliers de francs. Le couturier de la reine refusa d'y toucher. Il y eut ensuite un ordre de Buckingham Palace précisant que la reine ne devait en aucun cas se laisser parer de guirlandes de fleurs — geste traditionnel de bienvenue. On craignait non seulement que cela ne dérange sa toilette mais que cela ne lui donne le rhume des foins.

Lorsque la reine arriva, les ennuis ne firent que s'aggraver. On découvrit que l'Inde ne possédait aucune Rolls-Royce de cérémonie, et que les usines Rolls-Royce ne pouvaient en fabriquer une neuve à temps. A Delhi, la reine dut circuler — pour la plus grande honte de l'industrie automobile anglaise — dans une Mercédès allemande. Au Pakistan, elle voyagera en Cadillac.

Depuis l'âge de 14 ans

Pire encore : les officiels conservateurs qui ont organisé le voyage avaient prévu pour la reine, dès son arrivée, une chasse au tigre. Ce projet avait été adopté contre l'avis de M. Nehru, qui a tenu à préciser publiquement qu'il y était totalement étranger. Dans l'esprit de l'intelligentsia indienne, la chasse au tigre est associée aux pires aspects de l'impérialisme britannique.

Mais la reine, qui a hérité de son grand-père un goût très vif pour la chasse, tenait à son tigre. Elle a tiré son premier coup de fusil à l'âge de quatorze ans et elle chasse régulièrement le daim en Ecosse. Elle organise également de grandes chasses dans sa propriété de Sandringham, où George V entretenait autrefois 12.000 oiseaux. Bien sûr, elle ne pouvait pas tirer son tigre elle-même, ce qui eût été peu convenable pour une femme, mais elle pouvait faire ce qui s'en rapprochait le plus : regarder son mari en tuer un.

Pendant un mois entier, des équipes d'officiels et de gardes-chasse préparèrent l'opération. Des douzaines de tigres furent parqués dans la zone prévue et des centaines de rabatteurs indigènes furent recrutés. Le prince Philip est loin d'être un excellent fusil et de nombreux articles apparurent dans la presse sur la difficulté qu'il y avait à tuer un tigre. Mais lorsque la reine et le prince arrivèrent, la jungle grouillait de tigres et de chèvres entravées pour les appâter. Même ainsi, il fallut plus de vingt-quatre heures au prince Philip pour tuer son tigre — une bête très ordinaire, d'ailleurs, bien qu'elle ait été présentée à Delhi comme « un magnifique spécimen ».

Pendant ce temps, les critiques se multipliaient. En Inde, des commentaires amers furent publiés dans la presse, ainsi que des protestations indignées de la classe moyenne, pour qui la chasse est un crime. Un groupement religieux demanda publiquement que le 24 janvier — jour où le prince Philip avait tué sa bête — soit célébré dorénavant comme le « Jour Universel du Tigre ». En Angleterre, les journaux firent des plaisanteries sévères ou des remarques franchement hostiles. Le « Daily Mirror » mena contre la chasse, pendant toute une semaine, une campagne qui rencontra un grand écho populaire. La Ligue contre les Sports cruels envoya des télégrammes de protestation à Delhi. Un groupe de jeunes gens de gauche organisa un meeting sur le thème « Sauvons le tigre ».

Tout cela, bien sûr, n'était qu'une tempête dans un verre d'eau. Personne n'a douté une seconde que la visite royale ne fût, en définitive, un énorme succès. Mais ces incidents montrent une fois de plus l'extraordinaire aveuglement de la reine et de ses conseillers sur les sentiments de l'opinion publique.

BRYAN PERCY.

AVANT FERMETURE POUR TRAVAUX
soldes
men sport
2000 ARTICLES SACRIFIÉS
pour hommes et dames
men sport
PRIX DÉMARQUÉS RÉELLEMENT de 30 à 50 %
Pour Messieurs : pardessus, imperméables, costumes, toute la chemiserie et la bonneterie.
Pour Dames : grand choix d'articles de peausserie, pulls, robes, manteaux, etc. ...
P BON DE PARKING GRATUIT à présenter au garage de l'Abbaye 30, Boulevard Raspail
men sport
16 rue de Sèvres LIT 20-21

SCIENCES

Le code de l'hérédité

● ***Lorsque le mystérieux langage des acides nucléiques aura été déchiffré, l'homme pourra peut-être modifier à volonté ses caractères héréditaires.***

L'HOMME connaîtra bientôt le secret de la vie. Les savants qui, dans le monde entier, travaillent à percer le mystère, en possèdent déjà la clé : ce sont les acides nucléiques, et le problème est celui de la synthèse des protéines.

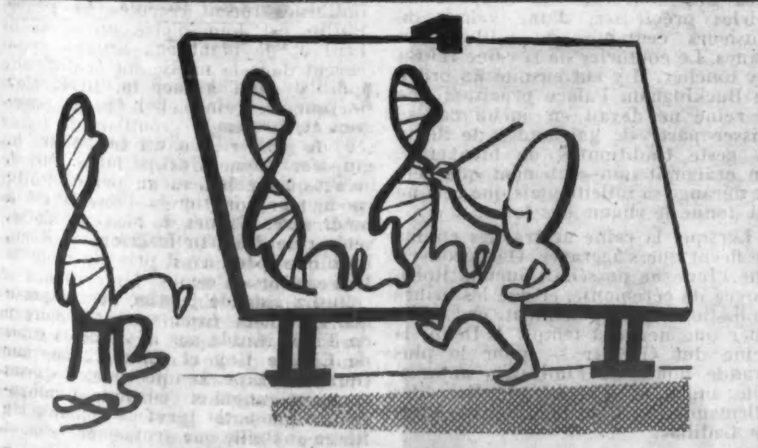
Les protéines sont la composante essentielle des tissus vivants. Chaque organisme possède ses propres protéines, différentes de celles des autres espèces. L'organisme humain en contient environ 100.000. Chaque cellule élabore sans cesse d'énormes quantités de ces protéines, ce qui permet la croissance et la multiplication cellulaires.

Chose remarquable : les protéines synthétisées sont en tout point identiques à celles qui existent déjà dans l'organisme, comme si la cellule, véritable usine chimique, les fabriquait toutes dans un même moule, sans jamais se tromper. Or, chaque molécule de protéine est une longue chaîne très complexe, constituée par l'union de plusieurs milliers d'éléments simples, appelés: acides aminés. Il n'existe que vingt chaînons aminés différents, mais le nombre de protéines qu'on peut obtenir en variant leur ordre et leur quantité est pratiquement infini.

C'est une faculté étonnante de la cellule que celle de reproduire sans jamais se tromper un modèle de très grande complexité et de pouvoir transmettre intact à ses descendants, le moule ou l'emporte-pièce qu'elle utilise. Car les protéines des momies égyptiennes, vieilles de quelque cinq mille ans, ne se distinguent en rien de celles que notre organisme élabore aujourd'hui.

Un messager

On sait à présent où chercher les responsables de ces propriétés de la matière vivante. Chaque cellule contient dans son noyau des substances particulières : les acides désoxyribonucléiques, ou A.D.N. qui sont les dépositaires des modèles d'après lesquels la cellule fabrique ses protéines. Une deuxième variété d'acide nucléique :



Pour effectuer la synthèse d'une molécule d'acide nucléique, l'enzyme a besoin d'un « modèle » (*).

A.R.N. ou acide ribonucléique, se trouve à la fois dans le noyau et dans le cytoplasme qui entoure le noyau. Il forme de petits corpuscules (ribosomes), et joue le rôle du messager qui porte les instructions du noyau jusqu'aux lieux où se forment de nouvelles protéines. Dans quelques organismes simples, il remplace aussi l'A.D.N.

Grâce aux travaux de J. D. Watson et de F. H. C. Crick, on connaît la structure de ces deux sortes d'acides. L'A.D.N., par exemple, est constitué par l'arrangement de six corps de base : l'acide phosphorique, une sorte de sucre — le désoxyribose — et quatre bases aminées. Ces six molécules s'unissent en un édifice d'une énorme complexité, où chacune d'elles est répétée plusieurs fois. La molécule d'A.D.N. a la forme d'un long escalier en spirale. Les deux rampes de cet escalier sont formées par deux chaînes où alternent l'acide phosphorique et le sucre.

Les marches de l'escalier sont symbolisées chacune par deux bases aminées différentes. Chaque base aminée est attachée par une extrémité à la « rampe », à l'endroit où celle-ci se compose de désoxyribose ; l'autre extrémité s'unit à la deuxième base liée, elle, à l'autre rampe de l'escalier. La longueur de l'escalier spiralé, la nature des marches qui le composent et leur ordre peuvent varier à l'infini, ce qui permet à chaque organisme d'avoir ses acides nucléiques particuliers.

L'acide ribonucléique a une constitution très analogue. Le sucre qui entre dans sa composition s'appelle le ribose (d'où le nom de l'acide), et une des quatre bases aminées diffère un peu de son analogue, dans l'A.D.N. Mais la configuration générale des deux acides est très voisine.

L'acide désoxyribonucléique est le gardien des caractères propres à la cellule qui le contient ; le long de sa spirale s'inscrivent en un code secret — composé d'associations de différentes bases aminées — tous les éléments du développement de la cellule. Ce code reste encore indéchiffré, malgré les efforts des biochimistes qui, depuis que la structure de l'A.D.N. est connue, se sont transformés en détectives, à la recherche du secret de l'hérédité.

En revanche, de grands progrès ont été faits dans la connaissance de la synthèse des protéines. Cette synthèse a lieu à la surface d'une molécule d'acide nucléique. Cette molécule est baignée par le liquide qui contient un grand nombre de molécules d'acides aminés — pièces détachées à partir desquelles sera construite la protéine.

Les petites molécules d'acides aminés se heurtent sans cesse à l'énorme surface d'acide nucléique, qui porte une charge négative, et se déposent sur cette surface. Mais, chose remarquable, chacune d'elles ne peut occuper qu'une place bien définie sur cette surface qui contient des logements préparés pour chaque sorte d'acide.

La matrice

Il en résulte que les molécules dont l'union fera la longue chaîne de protéines se trouvent rangées dans un ordre rigoureux, toujours le même, et rapprochées suffisamment pour que cette union puisse se faire. A chaque protéine formée dans la cellule correspond un acide nucléique particulier.

Sur l'escalier de l'acide nucléique, une seule place pour chaque molécule d'acide aminé (*).

Le mécanisme réel est très compliqué. Cette espèce de clé Yale à laquelle nous sommes tentés d'assimiler la molécule d'acide nucléique, et qui s'adapte directement à la serrure d'une seule protéine, n'est qu'une approximation. Il semble qu'en fait, l'A.D.N. du noyau cellulaire soit la matrice à la surface de laquelle se forment non pas directement des protéines, mais des intermédiaires : de courtes chaînes d'A.R.N., appelés A.R.N. de transfert. Chacune de celles-ci s'attache un acide aminé, qu'elle véhicule jusqu'aux longues chaînes d'A.R.N. dans les ribosomes.

Ces longues chaînes sont les exécutants qui, d'après le message de l'A.D.N. apporté par les A.R.N. de transfert, bâtiront la molécule de protéine. L'énergie nécessaire à cette synthèse est formée par un corps présent en abondance dans la cellule — le triphosphate d'adénosine.

Jamais d'erreur

Le mécanisme de formation d'une protéine devient ainsi connu, comme aussi la raison pour laquelle la cellule ne se trompe jamais dans sa synthèse. Le mécanisme par lequel la cellule transmet à ses descendants la matrice pour cette opération est également étudié. Avant qu'une cellule se divise en deux par mitose, elle dédouble les molécules de tous ses acides nucléiques, de façon à pourvoir la cellule-fille. Pour cela, les macromolécules d'A.D.N. se scindent en deux longitudinalement, chaque « rampe » de l'escalier spirale gardant la moitié de chaque « marche ». Ensuite, chacune des moitiés reconstitue son complément, à partir des éléments simples qui se trouvent dans le liquide environnant.

Une molécule d'acide nucléique se transforme ainsi en deux molécules rigoureusement identiques. (Cette séparation d'une molécule en deux, dans le sens de la longueur, peut être obtenue artificiellement en chauffant avec précaution l'acide nucléique. Les deux moitiés peuvent se recombiner après refroidissement. Et si, pendant que la molécule est scindée, on « triche » en modifiant légèrement une des deux moitiés, les caractères héréditaires de l'acide obtenu par refroidissement seront changés ; une mutation aura lieu dans la cellule.)

Si les protéines sont synthétisées au moyen d'acides nucléiques, la réciproque peut être vraie. Certaines enzymes mises en présence d'éléments constitutifs d'A.D.N. ou d'A.R.N. sont capables de lier ces éléments pour en faire des acides, à condition de se trouver en présence d'un peu d'A.D.N. ou d'A.R.N. qui semble servir de modèle pour cette nouvelle synthèse. Et non seulement ce phénomène est observable à l'intérieur d'une cellule vivante, mais encore il a été reproduit « in vitro ». En 1955, le savant américain S. Ochoa et la Française Marianne Grunberg ont réussi à synthétiser l'acide ribonucléique. L'année suivante, A. Kornberg a fait de même pour l'A.D.N. Les enzymes responsables de ces synthèses sont respectivement la phosphorylase et la polymérase, obtenues à partir de bactéries vivantes.

Sur le mode d'action des acides nucléiques, on a fait de multiples expériences. Les cellules, véritablement capables de synthétiser des protéines, perdent cette propriété si on les prive de leur A.D.N. Si on réintroduit un A.D.N. différent dans la cellule énucléée, elle synthétise de nouvelles protéines. Cette expérience, classique à présent, a eu en 1958 une variante inattendue : dans la cellule privée d'A.D.N. on a introduit, à la place de celui-ci, une fibre synthétique : le polysulfate d'éthylène.

Les quipus des chromosomes

Cette molécule ne ressemble absolument pas à celle de l'A.D.N. avec lequel elle n'a que deux caractères communs : c'est une longue chaîne polymérisée et qui porte des charges négatives. Mais cette vague ressemblance a suffi pour que la cellule se mette à synthétiser des protéines ! D'autres substances douées de mêmes propriétés ont eu un effet analogue. On peut en déduire que, au moins en ce qui concerne la faculté de produire des protéines, les acides nucléiques n'ont pas une exclusivité mystérieuse. Il n'en est probablement pas de même en ce qui touche les mystères de l'hérédité où les propriétés ferro-électriques de ces corps semblent jouer un rôle encore mal connu. En tout cas, il ne semble pas que les fibres synthétiques aient un grand avenir dans cet emploi inattendu.

Quel est le bilan, tout provisoire, de la recherche dans ce domaine ? Déjà, nous apercevons assez bien le mécanisme de la synthèse des protéines les plus complexes, ainsi que celui de la multiplication des molécules de l'acide aminé lui-même. Par là, les détails de la reproduction des cellules par mitose nous apparaissent plus clairement. Mais nous sommes encore loin de la compréhension du langage mystérieux que les acides nucléiques, comme jadis les Incas, inscrivent sur les quipus des chromosomes. Le jour où ce code sera enfin déchiffré, les savants pourront expliquer comment les chromosomes des pères, par leurs molécules d'A.D.N., commandent le développement des fils. Cette découverte entraînera de formidables perspectives de modifications volontaires dans les caractères héréditaires des espèces vivantes. Auprès de ces réalisations futures pâliront les essais, pourtant spectaculaires, que les biochimistes d'aujourd'hui réussissent à l'aveuglette.

Mais, malgré les progrès constants et de plus en plus rapides que fait la science dans ce domaine, il faudra s'armer de patience en attendant que la nature livre la clé d'un de ses plus émouvants mystères.

JACQUES BURMAND.

(*) Les illustrations de cette page sont tirées de la revue soviétique de vulgarisation scientifique « Znanié Cila » (« Science et Puissance »).

SCIENCES

● L'astronome soviétique VICTOR DAVIDOV propose une nouvelle hypothèse sur la nature des « canaux » de Mars : ce seraient des oasis de végétation occupant les fissures de la couche de glace qui recouvre la planète, où la température serait plus douce.

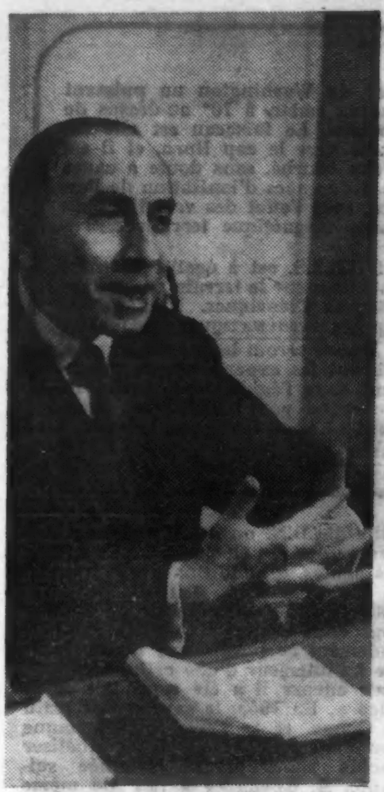
● Les physiciens atomiques américains de LOS ALAMSO ont mis au point une nouvelle méthode pour déceler les explosions nucléaires : la mesure de la fluorescence de l'azote atmosphérique par les rayons X nés à la suite de l'explosion.

● 190 postes nouveaux ont été créés au C.N.R.S. en 1960, contre zéro en 1959. Mais il en est prévu 180 seulement au budget de 1961. Commentaire du Syndicat des chercheurs scientifiques : c'est un déclin du C.N.R.S.

● Pour la première fois, le responsable gouvernemental de l'Energie atomique aux Etats-Unis est un savant : le chimiste GLEN T. SEABORG, âgé de quarante-huit ans, qui découvrit neuf éléments transuraniens, Prix Nobel 1951.

● Le professeur HENRY BOOKER, de l'Université Cornell, vient de prouver la réalité de l'hypothèse émise récemment par le Français ROGER GALLET, des Laboratoires du National Bureau of Standards. Il a lancé de Washington un puissant faisceau radar, à 70° au-dessus de l'horizon. Le faisceau est allé rebondir vers le cap Horn, et il est revenu courbé, sans doute à cause des différences d'ionisation de l'espace, sous l'effet des variations du champ magnétique terrestre.

● L'U.R.S.S. est à égalité avec les Etats-Unis sur le terrain des mathématiques théoriques. Mais sur le plan des MATHÉMATIQUES APPLIQUÉES, les Russes seront bientôt en avance, estiment les experts réunis récemment sous l'égide de l'Institut de Recherche pour les Etudes Avancées (R.I.A.S.), fondé par la SOCIÉTÉ MARTIN, aux Etats-Unis.



(Charpentier.)
ANDRÉ GILLOIS.
La réplique de l'idole.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● Merleau - Ponty au Collège de France : Cézanne et Dostoïevski.

JEUDI dernier, au cours de sa première leçon de l'année au Collège de France (1), Maurice Merleau-Ponty, professeur de philosophie, a plusieurs fois cité des paroles de Paul Cézanne. C'est qu'il y aurait entre la recherche du peintre et la recherche philosophique une certaine ressemblance : *« Ce que j'essaye de vous traduire,* disait Cézanne, *s'enchevêtre aux racines mêmes de l'être, à la source impalpable du sentiment ».*

Chercher le contact de l'être dans l'art, tel serait l'effort, et parfois la réussite, du peintre : *« Mon regard, lorsque je contemple un tableau,* dit Merleau-Ponty, *ne se fiche pas comme dans un objet, il entre dans quelque chose qui est les limbes de l'être ».*

Mais s'il passe avec souveraineté de Cézanne à Dostoïevski, Maurice Merleau-Ponty s'est assigné en fait une tâche purement philosophique : en confrontant notre manière de penser avec celle qui s'exprime dans l'œuvre des grands cartésiens, tenter — à l'heure ou la philosophie paraît devenir une philosophie du « senti » — de formuler ce que peut être, aujourd'hui, l'ontologie, cette réflexion sur l'être.

● André Gillois : la tragédie d'un peintre dont les œuvres se vendent trop bien.

SI d'aucuns ne voient, dans « Vous ne m'aurez pas » (2), d'André Gillois, qu'un « remake » (involontaire, s'entend) du « Repos du guerrier », d'autres reconnaissent à ce roman des qualités originales. L'auteur, un petit homme aux cheveux gris qu'on voit souvent à la télévision (« La prochaine vague »), proteste d'ailleurs contre les analogies hâtives qui l'apparentent à Christiane Rochefort. Primo : l'héroïne d'André Gillois a beau être bovine et sacrifiée, *« elle n'est,* affirme l'auteur, *ni lucide ni masochiste ».*

Son premier titre, c'était « Les Erotiques ». Il y a renoncé. *« Et malgré tout, il y a beaucoup de gens qui ne me parlent plus. »*

(1) Collège de France, jeudi 17 h. 45 : « Ontologie cartésienne et ontologie moderne ». Lundi, 16 h. 15 : « Philosophie et non-philosophie depuis Hegel » (textes commentés).

(2) Julliard.

Pourtant, on en a vu, des romans érotiques. Celui-ci, il est vrai, prend le sujet par un biais susceptible d'éprouver les âmes sensibles (s'il en existe encore) : le héros ne fait l'amour qu'en dormant. Parfaitement. Pire ! il aime une femme imaginaire qui hante ses rêves et ses tableaux ; tandis que Nicole, sa compagne réelle, profite tout bonnement de l'étreinte qui ne lui est pas destinée. Situation cocasse, mais qui tourne au tragique :

« Car un jour le peintre découvre la réplique vivante de l'idole rêvée. Ebloui, il commence son portrait. Mais cette femme, prostituée de son métier, ne voit là qu'un prétexte à tout autre chose...

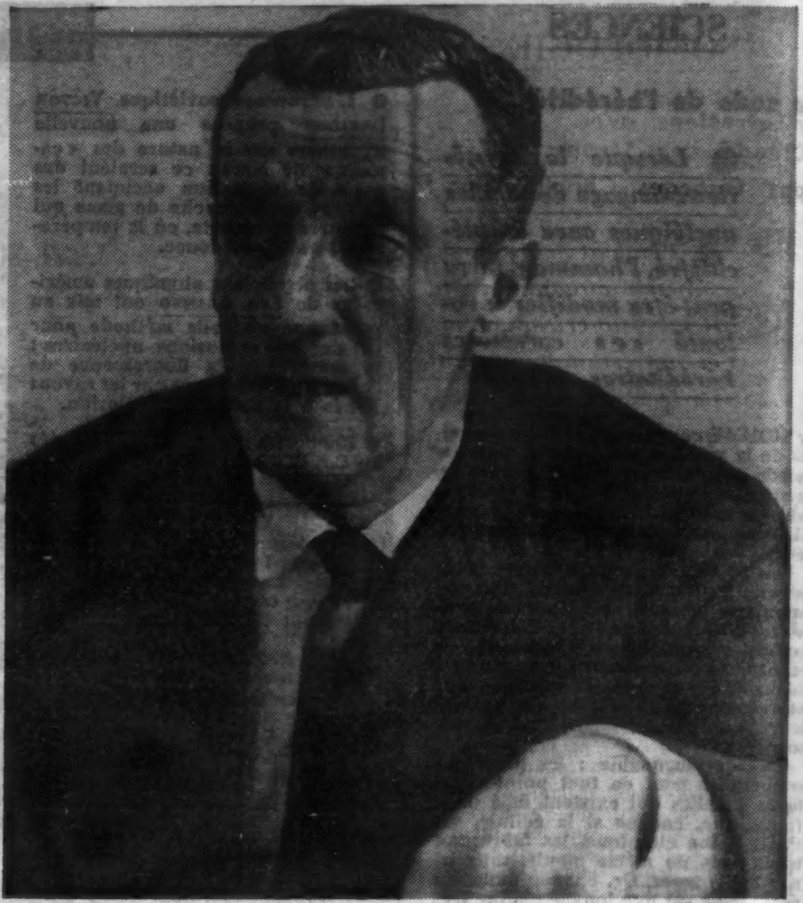
« Ainsi la femme réelle détruit l'imaginaire.

« C'est pourquoi le peintre finira par la tuer, et se tuer lui-même. Il ne veut pas être « eu » par le réel, par sa vulgarité. D'où le titre final. »

Secundo : dans « Vous ne m'aurez pas », la révolte d'un homme contre le monde actuel se traduit donc par la peinture et non par la boisson.

« C'est ce qui fait son drame particulier. Dans l'art comme ailleurs, il n'y a plus, aujourd'hui, de critère pour la valeur d'une œuvre. Se fier à son propre jugement est hasardeux. Et le succès ne prouve rien. Ainsi mon héros, anticonformiste à l'extrême, aboutit à cette conclusion : « Si mes toiles se vendent, c'est qu'elles ne valent rien. »

André Gillois n'en est pas — il s'en faut — à son premier roman. Ce qu'on ignore, aujourd'hui, c'est qu'il a découvert, à 21 ans, le journal de Jules Renard, qu'il édita. Il réunit aussi les œuvres de Courteline. Courteline, protesta, s'écriant : *« Vous êtes fou ! Ça ne vaut rien. »* Gillois proposa donc à l'auteur d'imprimer *« en romain, ceux de vos écrits que vous aimez, en italique, ceux que vous n'aimez pas. »* Ce qui fut fait, avec, en italique, les deux tiers de l'ouvrage.



(Rodriguez.)
MAURICE MERLEAU-PONTY.
Les racines de l'être.

● Après quatorze années d'édition, le premier roman d'Anne Rives.

ANNE RIVES est un des cerveaux administratifs des Editions Julliard. Elle y dirige le service des traductions et veille aux contrats des auteurs. Qu'est-ce donc qu'un contrat d'auteur ?

« Au départ, 10 % sur les revenus du livre (4) *. Ce pourcentage augmente avec les tirages. 10.000 exemplaires : 12 %... »*

A ce rythme-là, les 830.000 exemplaires d'un « Bonjour tristesse », cela représente combien ? Anne Rives se tait. Bon. Mais tous les auteurs n'ont pas la chance de Françoise Sagan :

« Nous tirons un inconnu à 3.000 exemplaires environ. Un premier roman est presque toujours déficitaire. Quand on pense que l'éditeur y sacrifie un million...

— Un million !

— *... Au minimum. En plus des frais d'impression, il y a les services gratuits (près de 350 exemplaires), les frais généraux, la publicité... sauf exception — car l'édition, c'est une loterie — un nouvel auteur ne commence à « rendre » qu'à partir de son troisième roman. »*

Des manuscrits, Julliard en a publié, en 1960, 129 sur les 3.000 qu'il a reçus. Ce dernier chiffre augmente toujours. On écrit beaucoup en France...

« On lit beaucoup aussi. La preuve, c'est que les affaires de Julliard ont triplé depuis 1944. Et savez-vous qu'en 1900 un « best-seller » tirait à 1.000 exemplaires seulement ?

— Et, aujourd'hui ?

— *De 50 à 90.000. La France est un des pays du monde où on lit le plus (avec l'U.R.S.S., l'Allemagne, le Japon et la Scandinavie). Aux Etats-Unis, où y a 170 millions d'habitants, un « best-seller », c'est 25.000 exemplaires. »*

Après quatorze ans passés dans l'édition, Anne Rives vient de publier (chez Julliard, naturellement) son premier roman modestement intitulé : « L'Incident », mais qui se lit d'un trait. Un bon bourgeois chalonnais voyageant sur la Nationale 7 est victime d'une panne et soupçonné d'un meurtre : « incidents » qui provoquent en lui une mise en question. De tout... Mais il retombera, faute d'envergure, dans le sillon des idées reçues, de l'habitude et de la Nationale 7.

(4) Le contrat spécifie que l'éditeur a un « droit d'option » sur les cinq prochains ouvrages de l'auteur. Ces renseignements sont valables en gros pour la plupart des grandes maisons d'éditions.

(Charpentier.)
ANNE RIVES.
Le sillon de la Nationale 7.

● Les succès du mois de janvier.

LA liste des best-sellers du mois de janvier (voir p. 28) appelle quelques remarques :

1) A part « Dieu est né en exil », qui n'est pas, à proprement parler, un Prix Goncourt, aucun prix littéraire ne figure plus sur la liste. Il est à noter qu'en dehors du roman d'Horia, seul, « Le Bonheur fragile », de Kern, Prix Renandot, avait pris place sur la liste de décembre.

2) La liste de janvier ne comporte que deux nouveaux venus : l'ouvrage de Tibor Mende sur la Chine et celui de Claude Roy et Anne Philipe sur Gérard Philipe. Les positions acquises se maintiennent et l'édition est demeurée somnolente après la poussée de fièvre annuelle que provoquent — sauf cette année — les prix.

3) Le référendum semble avoir entraîné une relative apathie du public en ce qui concerne les livres sur l'Algérie.

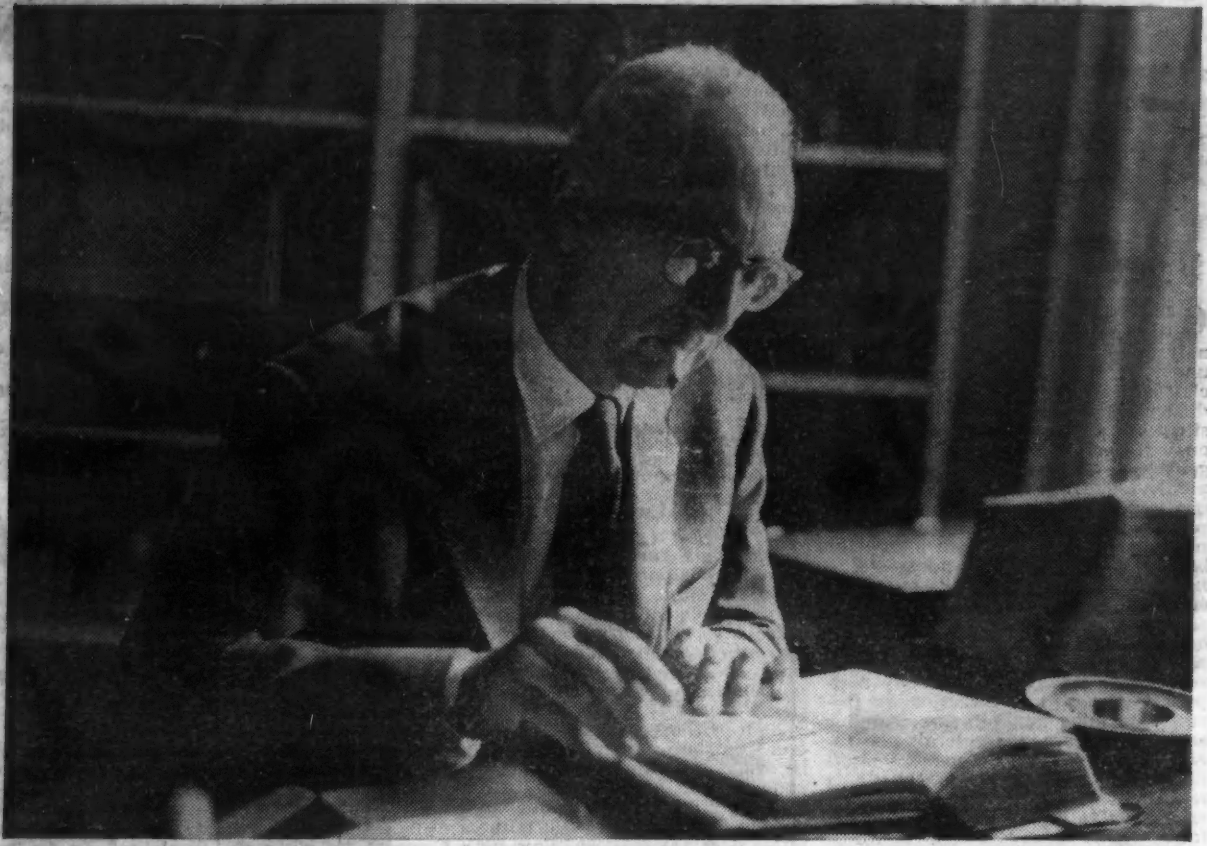
4) Quelques remarques tirées des réponses des libraires : la province a été beaucoup plus active que Paris ; c'est elle qui a valu sa place sur la liste à Vintilia Horia ; elle achète aussi le livre de Raymond Cartier sur « Les 19 Europes » ; elle a accueilli avec moins d'indifférence que Paris « Hiroshima », de Marguerite Duras (le film passe encore dans certaines villes) ; elle a poussé Michel de Saint-Pierre à la troisième place et elle continue à lire des œuvres déjà oubliées à Paris comme les souvenirs de Pagnol. La capitale, en revanche, s'est intéressée davantage au « Suicide de la flotte française », de Noguères, et au « Dictionnaire des Trucs », de J.-L. Chardans.

ANNE GUERIN.

SOCIOLOGIE

« Entretiens avec Claude Lévi-Strauss » : par Georges Charbonnier

● *Pendant trois mois, sur les antennes de la R.T.F., un critique d'art et un ethnologue ont parlé à bâtons rompus, des hommes, du langage, de l'art. De cette longue conversation, un livre important est né.*



CLAUDE LÉVI-STRAUSS.
A des milliers d'années-culture.

(Pacton.)

DE nos jours, quoiqu'en pense La Verdure, on ne cause plus beaucoup — probablement que causer fatigue plus encore que travailler. C'est dommage : il n'y a rien de plus joli, de plus sportif que deux personnes improvisant de toutes pièces et de tout leur cœur ce spectacle mouvementé qui s'appelle une conversation.

C'est à cet assaut, galant mais non dépourvu de péril, que se livrèrent pendant trois mois, sur les antennes de la R.T.F., pour leur plaisir et celui des auditeurs, Georges Charbonnier, critique d'art, et Claude Lévi-Strauss, anthropologue et professeur au Collège de France.

Ces « Entretiens » sont aujourd'hui publiés (1). Georges Charbonnier vous dira : *« Je questionnais, respectueusement, et M. Lévi-Strauss répondait, savamment. »*

Ce n'est pas tout à fait exact : à les lire, on s'aperçoit que les deux brillants interlocuteurs vont chacun leur petit bonhomme de chemin, et s'ils se rencontrent (on pourrait dire se heurtent) parfois l'un l'autre, se donnant alors du rebond ou du fil à retordre, c'est tout autant par hasard que volontairement. En somme, une vraie bonne conversation.

Un énorme meccano

Quel était leur propos ? Tout. Ou plus exactement les grandes questions. Qui sommes-nous ? Que faisons-nous ? Où allons-nous ? Sujet si universel que chacun non seulement se sent concerné mais démangé de l'envie d'y ajouter du sien. D'autant plus que Georges Charbonnier prend bien soin d'avertir son interlocuteur de marque que ce n'est pas sur le terrain de sa science et de sa spécialité qu'il entend l'attaquer, mais sur celui de son « expérience poétique » : pour être ethnologue, on n'en est pas moins homme. Homme, que pensez-vous des hommes ?

L'intérêt de s'adresser pour ce genre de discussion à l'ethnologue, c'est de trouver en face de soi quelqu'un qui, par métier, goût et vocation, accepte assez facilement de se placer à des milliers d'années-culture de sa propre ère.

Et nous voici entraînés dans une sarabande de « pourquoi », de « comment », de « et si on imaginait que » qui ont la grâce troublante de ces balbutiements entre père et fils, où notre habituel décor se trouve toisé d'un œil si critique et si neuf que le monde ressemble soudain à ce que nous aimerions tant qu'il soit : un énorme meccano, démontable et remontable pièce à pièce, où la souffrance n'a plus sa place, mais seulement le jeu.

Alors, à quoi jouons-nous, ici et aujourd'hui ? Avec nos machines à vapeur, nos autos (*« Si tous mes contemporains voulaient bien y renoncer aussi, avec quel soulagement je porterais la mienne au rebut ! »*, dit Claude Lévi-Strauss), nos atomes, nos Picasso-Buffet-Sartre et Sagan ?

Il faut bien voir, nous rappelle-t-on d'abord — et sans doute est-ce pour nous donner encore plus de jeu et aussi de modestie par rapport à notre fourmilière d'origine — que le nombre des sociétés humaines possibles est pratiquement illimité (au début du XIX° siècle, il y en avait encore près de trois mille en activité), que celle où nous vivons n'est qu'une variété assez vivace — et encore !... — parmi tant d'autres qui auraient tout aussi bien pu surgir, cette dernière d'ailleurs ne découlant pas plus des précédentes que le n° 29 que vous venez d'obtenir à la roulette n'est la conséquence de la série des 750 autres coups tirés auparavant.

Pouvoir de l'écriture

Vous voici rassurés, inquiétés ? Bien d'autres notions, sur lesquelles vous vous reposiez aussi solidement qu'avant Galilée les hommes sur l'immobilité de la terre, vont vous être retirées de dessous les pieds. Qu'est-ce qui distingue, par exemple, cette société des autres dites primitives ? Mais non, ce n'est pas la mécanisation, c'est l'Histoire. Nous fonctionnons « à l'Histoire », comme certains moteurs fonctionnent à l'essence : il y a des sociétés qui n'ont pas d'Histoire, et de même que nous aspirons « au nouveau », elles n'admettent, elles, que « ce qui est déjà arrivé ». Il faut dire aussi qu'elles ne connaissent pas l'écriture. L'écriture, invention qui n'a pas précédé celle du capital — historiquement, on a commencé d'accumuler les biens avant d'engranger les idées — mais qui fonctionne comme un extraordinaire moyen d'asservissement et d'exploitation de l'homme par l'homme. Aussi lorsqu'on parle de « progrès », au sujet de l'écriture comme de bien d'autre chose, il faut avoir en tête cette idée que le progrès, cela signifiait, certes, aller de l'avant, mais en posant généralement le pied sur le corps de quelqu'un d'autre...

Et au moment où l'excitation de sentir qu'on va enfin pouvoir obliger ce satané mot de « progrès » à rendre gorge parvient à son comble, il est probable que la maîtresse de maison, en l'occurrence représentée par quelque employé de la R.T.F., a dû, voyant l'heure, faire fonctionner son éventail avec un « clic » non équivoque. Le chapitre est brusquement clos et, le lendemain, on passe à un autre.

A l'art. Là-dessus, M. Lévi-Strauss a quelques révélations personnelles à faire : qu'il aime aussi peu se rendre au théâtre que se retrouver en tiers involontaire dans la conversation des voisins du dessous (pourquoi, d'ailleurs ? c'est passionnant les conversations surprises... la curiosité des ethnologues n'est décidément pas la nôtre !) ; et que la peinture moderne lui paraît un ensemble de signes peut-être aussi parlants et même décoratifs que ceux qui permettent aux locomotives de circuler sans trop de dommages, mais certainement guère plus artistiques.

En revanche, il adore Joseph Vernet et les coquillages. Vous pouvez lui demander pourquoi, il le sait, il vous le dira. Comme il sait pourquoi on dit « c'est beau » d'un air rêveur et effrayé devant le « voile de ciment » qui représente le Palais des Expositions au carrefour de la Défense : c'est qu'on n'est plus en face de ce que nous avons coutume de nommer un monument, mais de quelque chose qui appartient à l'ordre de la nature, qui est en somme une montagne.

Un bon esprit

Mais ce sont là les cliquetis de la bataille, qui progressait, en fait, avec ordre, sérieux et détermination : ramener tous les systèmes artistiques à des ensembles de signes constitués en formations sémantiques, en « langages », se demander si l'art moderne ne s'intéresse pas plus à l'élaboration de son alphabet (de ses techniques) qu'à son utilisation en vue d'une communication quelconque (d'où la fameuse « impasse »), conclure que le langage proprement dit était d'ailleurs l'instrument privilégié et nécessaire de toute civilisation, s'interroger sur son origine.

A un certain degré d'échauffement, un bon esprit se permet tout, en particulier de jeter des bâtons dans ses propres jambes. Qu'est-ce que le langage ? Georges Charbonnier et Claude Lévi-Strauss n'ont heureusement pas fini d'en user pour le savoir : *« On ne comprend pas qu'il ait pu naître, puisqu'il ne suffit pas, pour qu'il naisse, que quelqu'un invente le discours, il faut encore que celui d'en face comprenne ce qu'on entreprend de lui dire... »*

MADELEINE CHAPSAL.

(1) « Entretiens avec Claude Lévi-Strauss », par Georges Charbonnier, Julliard, Paris, 166 p., 7,20 NF.

135ème mille
HENRI TROYAT
de l'Académie française
lit chaque dimanche sur France II à 21 h. 40
son roman
LA BARYNIA
suite de :
LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
FLAMMARION

MONTHERLANT
LE CARDINAL D'ESPAGNE
pièce en 3 actes
" Naissance d'un chef-d'œuvre. — C'est une œuvre magnifique, très probablement la plus belle que Montherlant ait écrite. "
GABRIEL MARCEL (Les Nouvelles Littéraires)
nrf

ESSAIS

« L'ouvrier d'aujourd'hui » par A. Andrieux et J. Lignon

● *Les travailleurs de 1961 possèdent la télévision, mais que pensent-ils de leur avenir ?*

QU'ETAIT-CE que l'homme-ouvrier, il y a 50, 60, 80 ans ? Un psychanalyste adlérien répondrait que c'était un homme qui « surcompensait », c'est-à-dire qui prenait appui sur les difficultés mêmes et la misère de sa situation pour se valoriser (comme on voit parfois devenir alpinistes des gens qui ont une malformation du pied). L'effort physique qui le marquait lui apparaissait, avec celui du paysan, la seule véritable source de richesse du pays. Il prenait la matière brute à bras-le-corps; la poussière de la houille sur lui, les cals de ses mains étaient le signe même de sa force. Les autres (patrons, commerçants) avaient besoin de lui pour vivre ; lui n'avait pas besoin d'eux. Un jour sa servitude s'abolirait, il supplanterait ses maîtres et prendrait la direction du travail : la mine aux mineurs, l'atelier aux producteurs. Il fonderait une société dont le type d'homme serait l'homme-ouvrier, de l'usine ou de la terre, mis enfin à sa vraie place, travailleur à la fois manuel et intellectuel, capable de recueillir et de transmettre à son tour, après l'avoir accru, l'héritage culturel de l'humanité.

Une telle conception répondait à un certain stade de la production : celui où dominait l'ouvrier qualifié ou l'artisan servi par des manœuvres. C'était donc l'idéal d'une aristocratie ouvrière qui se refléta dans le mouvement anarcho-syndicaliste. Mais, dans la mesure où l'effort du manœuvre était nécessaire à l'ouvrier qualifié, le manœuvre se reconnaissait dans cet idéal. Il pensait qu'il serait un jour entraîné par l'élan des travailleurs organisés, de même que le paysan, moins conscient, moins groupé et moins combatif, serait entraîné, lui aussi, dans la collectivisation.

La casquette

Des décennies ont passé. Aux machines indifférenciées d'autrefois ont succédé les machines-outils servies par des ouvriers spécialisés plus ou moins interchangeables après une brève formation. Avec le déclin des ouvriers qualifiés a disparu l'aristocratie ouvrière, et les minorités agissantes ont fait place aux partis et syndicats de masse. Parallèlement s'améliorait le niveau de vie des travailleurs d'usine. Scooters, postes de télévision, machines à laver ont fait leur apparition dans bon nombre de foyers ouvriers. L'aspect même de l'ouvrier tend à se confondre avec celui des autres couches de la population. La large ceinture du terrassier, la casquette font partie d'un folklore presque oublié.

Sous l'effet de ces transformations considérables, qu'est devenu l'homme-ouvrier ? Comment se voit-il aujourd'hui ?

Des études sur la question ont paru en Allemagne et en Amérique. En France, Andrée Andrieux et Jean Lignon se sont attelés au problème. Leur originalité vient de ce qu'ils ont mené leur enquête de l'intérieur, vivant en milieu ouvrier dans un quartier ouvrier, Jean Lignon travaillant lui-même dans une grande usine moderne de l'agglomération lyonnaise. Leur enquête psycho-sociologique ne se borne donc pas à un examen de statistiques ; chacune de leurs conclusions s'appuie non seulement sur des réponses effectivement faites à leur questionnaire, mais sur d'innombrables conversations et, presque toujours, sur la connaissance de la vie individuelle de leur interlocuteur.

Or, d'une certaine façon, rien n'a changé ; pour l'ouvrier, il y a toujours : *nous* et *eux*. « Nous », c'est-à-dire un ensemble de gens exploités et méprisés. « Eux », c'est-à-dire d'abord les patrons, tout le personnel directeur, mais aussi le reste de la société.

Ce n'est pas tant le caractère même du travail qui est en cause : à cet égard les conditions se sont améliorées, l'effort est moins dur, certaines conditions d'hygiène sont assurées. D'autre part, la monotonie n'est pas le propre du seul travail ouvrier, et il existe dans les administrations des travailleurs et, surtout, des travailleuses, qui sont eux aussi esclaves de leur machine à écrire ou à perforer. C'est donc moins à sa tâche qu'à sa *situation* que pense l'ouvrier lorsqu'il se juge : il est celui qui travaille perpétuellement sous surveillance, auquel tout le monde peut donner des ordres. Celui qui se tient au plus bas degré de l'échelle. Au-dessous de lui, il n'y a rien. Aussi lui semble-t-il que les autres ne le traitent à égalité qu'autant qu'ils ignorent la nature de son activité. Viennent-ils à l'apprendre, « ils tiquent ».

Ce qui a changé, en revanche, c'est l'idée qu'il se fait de son avenir. La foi en sa mission a pâli, la désillusion s'est glissée en lui. « *Autrefois, je pensais qu'un ouvrier pourrait être un dieu dans la société* », dit un vieux militant. Il ne le croit plus. Les ouvriers d'aujourd'hui n'envisagent plus un changement radical de leur sort. Ce sera toujours plus ou moins ainsi, pensent-ils. Ce qu'on peut espérer ? Un peu plus d'argent ou de loisirs, peut-être, un peu moins de vexations. Une simple modification quantitative des choses. Le socialisme, pour eux, n'est plus qu'un régime où « on fait davantage pour l'ouvrier », où tous peuvent accéder à l'instruction, c'est-à-dire où il devient possible à un plus grand nombre de fils d'ouvriers de s'élever au-dessus de la condition ouvrière, mais où les ouvriers continuent à être commandés, surveillés et soumis à des normes de production.

Soyons tout

Ainsi, le particularisme ouvrier a subsisté, mais la foi en la mission ouvrière est morte. « *Nous ne sommes rien* », disent encore les ouvriers, comme dans « L'Internationale ». Ils n'osent plus dire : « *Soyons tout* ».

La preuve qu'il en est ainsi ? On la lit dans les réponses au questionnaire. Trois types de réponses.

1° Trouvez-vous que plus on avance dans la vie, plus elle devient intéressante ?

— *Plus décevante au contraire, plus monotone.*

— Avez-vous des projets d'avenir ?

— *A quoi bon ? Ce sera toujours ainsi. Rien à faire, sinon oublier, se distraire quand on peut, aller au cinéma.*

C'est la voix des résignés. Ceux-là n'attendent plus rien et ont appris à ne plus rien souhaiter.

2° D'autres, cependant, forment des projets, envisagent un changement de leur sort personnel. Généralement, ils rêvent de « s'établir à leur compte », pour être indépendants, ne plus recevoir d'ordres, ne plus travailler sous le regard d'un contremaître. Alors, prendre un petit commerce, un atelier artisanal, devenir son propre patron. C'est-à-dire abandonner la condition ouvrière. Aux yeux de l'ouvrier d'autrefois, une trahison.

Quelques-uns y parviennent, mais font souvent faillite par la suite et reprennent le chemin de l'usine, résignés.

Quant à ceux qui n'envisagent que de s'élever dans la hiérarchie ouvrière, devenir P1 puis P2, puis régleurs, l'ambition les soutient quelque temps, mais, une fois le but atteint, ils se retrouvent devant la même vie bouchée, avec un salaire un peu meilleur. Mais chez beaucoup de ces « évasionnistes », les désirs de changement ne sont accompagnés d'aucun effort collectif : les conditions d'existence pèsent trop lourd. Ce sont des évasionnistes irréalistes qui se contentent de rêver, le rêve n'étant pas une forme inconsciente de résignation. Résignés conscients ou inconscients finissent ainsi par former la majorité.

Les travailleurs algériens

3° Restent les militants. Ceux-là ont choisi la résistance active, et luttent non pour leur sort personnel mais pour une transformation de la situation *collective*. Ils ont donc servi l'idéal d'autrefois puisqu'ils croient toujours au socialisme ? A première vue, oui. En fait, eux aussi ont changé. Le socialisme pour lequel ils se battent, ils le voient eux aussi comme une société hiérarchisée. Si leur espoir triomphe, ils deviendront les cadres du nouveau pouvoir. Autrement dit, ils envisagent eux aussi une situation dans laquelle ils ne seront plus à proprement parler des ouvriers. Ils le savent, mais les ouvriers de la base ne l'ignorent pas non plus. Les uns et les autres ne sont pas anticapitalistes dans le même sens. Aussi les militants ne sont-ils plus comme autrefois les modèles dans lesquels peuvent se reconnaître les simples syndiqués ou les travailleurs inorganisés. A ces derniers ils apparaissent un peu comme d'une autre espèce.

Une seule exception : les travailleurs algériens. Militants ou non, la plupart croient à un avenir meilleur et c'est parmi eux qu'on trouve le plus faible taux de résignés. Ils attendent

(1) Préface de Pierre Naville. Ed. Marcel Rivière, 202 p., 8,50 NF.

LES SUCCÈS DE JANVIER

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de janvier :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. décembre	Présence sur la liste
1	H. Bazin	*Au nom du fils*	Le Seuil	1	2e mois
2	S. de Beauvoir	*La force de l'âge*	Gallimard	2	3e mois
3	M. de Saint-Pierre .	*Les Nouveaux Aristocrates*	Calmann-Lévy	9	2e mois
4	J. Lartéguy	*Les Mercenaires*	Pr. de la Cité	3	2e mois
5	M. West	*L'Avocat du diable*	Plon	5	4e mois
6	Tibor Mende	*La Chine et son ombre*	Le Seuil		
7	A. Philipe et C. Roy.	*Gérard Philipe*	Gallimard		
8	J. Lartéguy	*Les Centurions*	Pr. de la Cité	6	10e mois
9	V. Horia	*Dieu est né en exil*	Fayard	4	2e mois
10	L. Pauwels et J. Bergier	*Le Matin des magiciens*	Gallimard	*	2e mois

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or ». 14 *bis*, av. Bosquet ● « Au Papyrus », 82, r. Ordener ● Cidini, 43, av. Secrétan ● Max-Ph. Delatte, 133, r. de la Pompe ● Echanges, 11, av. de la Motte-Picquet ● Flammarion, 25 bd des Italiens ● Galignani, 224, r. de Rivoli ● Gallimard, 15, bd Raspail ● Julliard, 229, boul. Saint-Germain ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale. 3, rue de Castiglione ● Librairie de Paris, place Clichy ● Librairie Marbeuf, 12, rue Marbeuf ● Librairie Robert Marin, 18, boulevard Haussmann ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse ● F. Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Librairie Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or ». 60, cours G.-Clemenceau ● Mollet, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité 57, rue de Siam ● Cannes : Duran, 77, rue d'Antibes ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : B. Arthaud, 23, Grande-Rue ● Librairie de l'Université, 2, square des Postes ● Lille : Le Furet du Nord, 11-13, place du Général-de-Gaulle ● Marseille : Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, r. Saint-Guilhem ● Nantes : A. Coiffard. 7, rue Fosse ● Nice : Maison de la Presse, 1, place Masséna ● Rudin, 14, avenue Félix-Faure ● Poitiers : Strawzynski, 70, rue Gambetta ● Vergnaud, 44, rue Gambetta ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy ● Plaine. 27, avenue de la Libération ● Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

(*) Absent de la liste en décembre ; 6e sur la liste de novembre.

ÉDITION

● Chantre de la « beat generation », GREGORY CORSO publiera à la fin du mois son premier roman, « American Express », que l'éditeur Maurice Girodias (Olympia Press) décrit ainsi : « *Surréaliste, mythologique, psychanalytique et illustré par l'auteur* ».

● Dans le « New York Times », BROOKS ATKINSON, le critique dramatique et littéraire le plus redoutable d'Amérique, fait l'éloge stylistique du discours inaugural du président Kennedy : « *Il se sert du langage avec force, précision, probité, courage et clarté.* » La preuve : « *Rares sont les mots de plus de deux syllabes.* »

● A partir du 7 février, exposition de poèmes-objets réalisés par le poète JEAN-CLARENCE LAMBERT et vingt-six peintres et sculpteurs (dont Lapoujade, Viseux, Corneille, Aléchinsky, Revel) (Galerie du Fleuve, 9, avenue de l'Opéra). La revue « Sens plastique » consacre un numéro spécial aux recherches poético-plastiques.

● L'autobiographie de NIKOS KAZANTZAKIS, que Plon publiera en mars, prend la forme d'une longue « Lettre au Greco ». Thème commun à l'auteur et au peintre : l'exil.

● Avant même la parution de son premier numéro, le 7 février, la revue « MÉDITATIONS » (arts, lettres, philosophie, cinéma) a déjà trouvé 200 abonnés et un mécène suisse.

● Vient de paraître à New York : « Eight Men » (« Huit hommes »), recueil posthume de RICHARD WRIGHT, comprenant des nouvelles et un fragment autobiographique.

● « *Elle suggère l'essentiel en insistant passionnément sur le trivial* » : ainsi le « Times » de Londres définit-il l'art de MARGUERITE DURAS. Il ajoute : « *Si les anti-romans supportent mal la traversée de la Manche, c'est qu'ils ne sont pas très bons, même en français.* »

la libération de leur pays, ceux qui ne militent pas partagent la foi de ceux qui militent et les admirent comme les meilleurs des leurs. L'idéal ici est bien commun à tous. Seulement, c'est d'un idéal *national* qu'il s'agit et non pas ouvrier.

Pierre Naville remarque donc très justement dans sa préface qu'il existe aujourd'hui chez les travailleurs d'usine « une mélancolie » ouvrière. André Gide disait que « *la mélancolie n'est que de la ferveur retombée* ». C'est la ferveur socialiste d'il y a 50 ans devant laquelle l'avenir s'est progressivement fermé — et qui est retombée.

L'existence de l'U.R.S.S.

Bien entendu, cela ne signifie *en aucune façon* que les ouvriers aient perdu toute combativité, qu'ils soient désormais incapables de déclencher des mouvements unis et puissants : une telle affirmation relèverait de l'absurde à l'heure où les travailleurs de Wallonie nous donnent l'exemple qu'on sait. Mais, encore une fois, c'est en vue d'une simple amélioration de leur condition qu'ils abordent le combat. Dans leur immense majorité, ils se bornent à réclamer qu'on « *fasse davantage pour l'ouvrier* ».

Comment rendre compte de cette transformation psychologique (les spécialistes diront : subjective) ? Elle s'explique, d'abord par la découverte progressive de la complexité de l'économie en général et de la production à l'usine en particulier. Dès lors qu'il devient de plus en plus difficile de dominer le processus de fabrication et d'écoulement des produits dans une seule entreprise, le mot d'ordre « l'atelier aux producteurs » perd son pouvoir. Les travailleurs manuels prennent conscience du fait qu'ils ne peuvent se passer du personnel technicien, qu'une certaine forme de hiérarchie demeure indispensable.

Bien plus, les ouvriers ne se trouvent plus seulement confrontés à un groupe de patrons et d'actionnaires plus ou moins vifs : au lieu d'un accroissement progressif de leur classe par rapport aux autres couches sociales, ils assistent à une montée croissante du nombre des dactylos, des secrétaires, des agents commerciaux, des ingénieurs, des dessinateurs.

Or l'existence de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires ne saurait faire contrepoids à leur expérience actuelle. Car ils se rendent compte que, quels que soient les avantages sociaux consentis aux ouvriers dans ces pays, quelles que soient les chances de s'instruire et de s'élever qui leur soient accordées au départ, l'organisation de la production n'en demeure pas moins hiérarchisée, les décisions de planification n'en demeurent pas moins prises par-dessus la tête des travailleurs.

Ici se pose une question : les auteurs du livre ne décrivent-ils pas une transformation déjà achevée et en train de glisser dans le passé ? La généralisation de l'automation ne va-t-elle pas changer une fois de plus la condition ouvrière, et, en conséquence, l'idée que se font les ouvriers d'eux-mêmes et de leur avenir ? N'allons-nous pas voir reparaître dans les usines automatisées une aristocratie d'ouvriers hautement qualifiés, et, cette fois, intégrés à leur entreprise ? Andrée Andrieux et Jean Lignon ont l'intention de faire porter leurs prochaines recherches sur cette évolution. Néanmoins ils estiment dès à présent, d'après certaines études très précises faites en Amérique (pays où l'automation a déjà atteint un stade avancé), que l'automation elle-même n'apporte pas de changements fondamentaux et que l'intégration n'apparaît guère qu'*au début*, c'est-à-dire au moment où, les entreprises automatisées se trouvant encore peu nombreuses, les ouvriers sont liés à leur usine, par la force des choses.

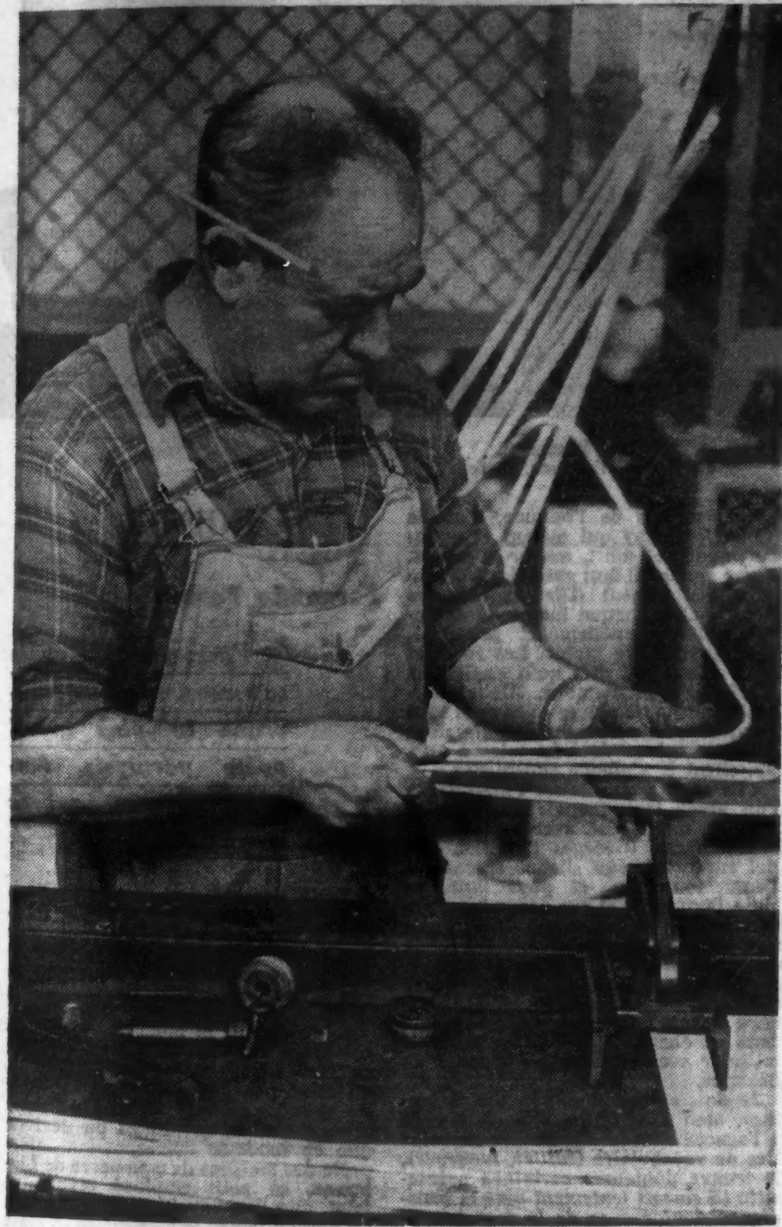
Faut-il en conclure que l'histoire ouvrière est parvenue à son terme ?

Cela ne serait vrai, répondent les auteurs :

1° Que s'il était vraiment démontré que les ouvriers sont de plus en plus intégrés à leur entreprise ;

2° Que s'il était avéré qu'il n'existe vraiment aucune solution au problème de l'existence ouvrière, l'ancienne so-

→



(Riboud-Magnum.)

UN OUVRIER A SON TRAVAIL.
Un dieu dans la société ?

RJ

Georges CHARBONNIER

ENTRETIENS AVEC C. LEVI-STRAUSS

LES Editions PLON et JULLIARD présentent en collaboration le livre de Georges Charbonnier « ENTRETIENS AVEC CLAUDE LEVI-STRAUSS » publié dans la collection « Les Lettres nouvelles ».

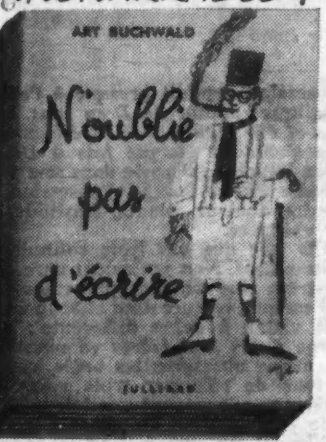
Claude Lévi-Strauss, qui vient de se voir confier la chaire d'anthropologie sociale au Collège de France, avait eu avec Georges Charbonnier onze entretiens radiophoniques particulièrement remarqués. Revus, partiellement réécrits par les deux auteurs, ils ont cependant l'avantage d'avoir conservé la spontanéité et la fraîcheur de la conversation. Tout en parlant de son métier et du rôle de l'homme de science dans notre société, Claude Lévi-Strauss, en compagnie de Georges Charbonnier, aborde les problèmes fondamentaux que s'efforce de résoudre l'ethnologie. Ces entretiens permettent à l'auteur de *Tristes Tropiques* d'éclairer des problèmes relatifs à l'art, la culture, les croyances et d'élucider — parce qu'il les domine — des phénomènes que nous voyons mal de l'intérieur :

« *Il me semble que nous sommes arrivés à une sorte d'impasse, que nous avons conscience que nous en avons assez d'entendre de la musique comme nous en avons toujours entendu, de voir de la peinture comme nous en voyons tous les jours ou de lire des livres qui sont bâtis comme nous avons l'habitude de les lire, d'où une espèce de tension un peu malsaine, une volonté de découvrir quelque chose alors que des grands bouleversements de ce genre, s'ils sont féconds, se produisent à un niveau beaucoup moins conscient qu'à l'heure actuelle, où on essaie volontairement d'inventer des formes nouvelles, et il me semble que c'est là un signe, en effet, de crise.* »

Un vol. : 7,20 NF

RJ

INENARRABLE !



RJ

« *L'irrésistible volupté de se ruiner à la Bourse* » ou

Si la Bourse m'était contée

d'André KOSTOLANY

Collection MAPPEMONDE

POUR comprendre la Bourse, faut-il être boursier ? On le croyait jusqu'à la lecture de ce livre étonnant, écrit à ses moment perdus par un homme qui a fait fortune à la Bourse. C'est comme si un grand spéculateur vous prenait par la main et vous entraînait au centre du combat où s'affrontent chaque jour *bulls* (taureaux) et *bears* (ours), c'est-à-dire joueurs à la hausse et joueurs à la baisse. On n'aurait jamais cru qu'il put être aussi amusant de faire fortune...

« *Ce livre nous fait pénétrer dans le monde de la Bourse derrière un expert qui possède deux vertus rares : l'enthousiasme et la gaîté.* »

Kléber HAEDENS (*Paris-Presse*)

RJ

Allen DRURY

Titans

(*Advise and Consent*)

Traduit de l'américain par Micheline Barrault

AU moment où les Etats-Unis changent de Président et où la nouvelle équipe de Kennedy prend place à la Maison Blanche, le roman d'Allen Drury *Advise and Consent* publié en France sous le titre de TITANS, nous plonge au cœur de la lutte politique américaine. Une véritable bataille de *titans* s'engage entre partisans et adversaires du candidat désigné au poste de secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, car cette nomination doit être ratifiée par le Sénat.

Le récit de ce combat sans merci entraîne le lecteur dans un épisode passionnant de la lutte pour le pouvoir et lui fait entrevoir les dessous politiques de la plus grande nation de l'Occident.

« *Allen Drury fait preuve de ce don dont on finit par se demander s'il n'est pas spécifiquement américain : celui de faire comprendre l'âme d'un peuple à travers sa geste.* »

Roger STEPHANE (*L'Express*)

JULES ROY
auteur dramatique
lisez...
le fleuve rouge
le succès
du Théâtre en rond

lution ayant perdu son pouvoir convaincant.

La mélancolie ouvrière

Or l'objet de l'enquête n'était pas d'en juger.

Mais le lecteur, lui, peut poursuivre ses réflexions : il lui apparaîtra que rien n'a encore été fait sérieusement par les partis et les syndicats pour apprendre à l'ensemble des travailleurs ce qu'est le bilan d'une entreprise ou ce qu'on appelle le revenu national d'un pays, pour leur proposer aussi une image concrète de ce que pourrait être la prise en charge des moyens de production par la collectivité, des formes que pourrait prendre une véritable démocratie ouvrière dans une économie et une société complexes. Que peu de chose a été fait, en dehors d'affirmations abstraites, pour lier l'ensemble des travailleurs manuels aux autres couches travailleuses et pour leur donner un idéal commun susceptible de prendre la relève du vieil idéal anarcho-syndicaliste.

Il y a là une lacune immense, et la *« mélancolie ouvrière »* n'est autre que la perception de ce vide qui risque de paralyser la politique ouvrière, l'initiative et l'élan ouvriers tant qu'il ne sera pas comblé.

COLETTE AUDRY.

ROMANS

« La mise à nu » par Michel Bernard

● *De réelles trouvailles poétiques dans un roman un peu ivre.*

DES son premier livre, « La Plage », placé sous le patronage de Michel Leiris, Michel Bernard avait montré qu'il considérait la littérature comme une tauromachie : assaut mortel où, *selon les formes*, l'auteur s'acharne, tendre et cruel, amour et haine, sur ses personnages — où l'auteur s'acharne sur lui-même. De cette tauromachie, « La mise à nu » (1) est la deuxième corrida. « Mise à nu » comme on dit « Mise à mort ».

Michel Bernard nous raconte-t-il une histoire ? A peine. Un homme court à travers forêt, ruisseaux et pluie d'orage. Une femme déambule dans les rues de Périgueux et s'expose dangereusement à un attentat sordide. Une très jeune fille se cloître dans sa chambre, elle a *fauté*, elle ne peut supporter la désolation gourmande de ces pleureuses « qui se lamentent pour mieux avilir ». Michel Bernard natte le triple fil d'une même histoire : c'est la femme Béatrice qui a conduit l'homme Thomas à la très jeune fille Siegrid.

Thomas fuit — peur du scandale ? ou désir de rompre, d'éteindre les souvenirs, de se purifier lustralement par la forêt, les ruisseaux, la pluie d'orage? Mais il ne peut fuir sa mémoire. Mireille, Laurence, Béatrice, Siegrid. Entre autres. Libertin ? prisonnier, plutôt, de sa faim (on serait tenté d'écrire grossièrement : victime de ses glandes), l'obsession le balance entre délire et lucidité. Chez Béatrice, la promeneuse hagarde de Périgueux, l'obsession conduit presque à l'extase mystique : *«Point de Dieu sans hommes et elle aimait avec rage comme si elle s'unissait chaque fois à Dieu.»* Chez Siegrid, enfermée dans une pièce où elle attend l'orage, l'obsession engendre douleur, plante, lassitude, désir exaspéré.

On voit que ces trois solitudes se ressemblent. Non seulement parce que les trois personnages appartiennent à une même aventure dont chacun donne une vision à peine différente ; mais parce qu'ils sont frères en obsession. La même obsession les brûle, reprise à tour de rôle par trois voix : feu intérieur, rougeoyant soleil de la chair, amour esclave-roi obligeant à la fuite (Thomas) qui est à la fois fuite et chasse (Béatrice : *« La fuite était sa passion, un chemin de croix plus nu, plus beau et dérisoire, si elle rachetait ces hommes un à un »*), ou à la prison (Siegrid). Triple chant au cours duquel on assiste, par la magie de cette obsession dévorante, à une déformation de la réalité : dans la forêt de Thomas, les chênes halètent, l'herbe rougit ; dans les rues de Périgueux, les gens semblent faux, apprêtés comme pour une fête galante ; dans la chambre de Siegrid, tout glisse vers l'irréel.

Les stances de Béatrice

Au vrai, ces trois personnages, c'est Michel Bernard lui-même qui les traque, les fouille, les violente. L'un après l'autre, il arrache les costumes, les masques, et la peau nue ne lui paraît pas une vérité suffisante. Aimant (comme Thomas ?) les « parfaites mises à nu du temps, de l'espace et du feu », il cherche le noyau irréductible. Il croit l'avoir trouvé : dans les racines mêmes de l'homme, dans le drame *instinctif* qui mêlent et opposent amour et mort, amour et temps. Et par amour, il faut entendre folie du corps, assurément (Dieu sait si les corps sont à chaque image de ce roman obsessionnellement présents), mais aussi délire lucide. Les reins et la cervelle. C'est dire qu'il s'agit plus d'érotisme que d'amour. Michel Bernard a raison de placer ce livre-ci sous le patronage de Georges Bataille, dont certaines scènes de « La mise à nu » rappellent la violence audacieuse.

« La mise à nu » laisse l'impression d'un orage lent que vient précipiter enfin un orage réel, avec sa foudre à l'odeur fauve (Georges Bataille), son ciel en fusion, son silence fracassant d'entre tonnerres, et pour finir, sa pluie invincible et ses décombres. Ou l'impression d'un roman ivre, mais ivre d'une ivresse semblable à celle du Bateau rimbaldien : quête forcenée, chant sauvage. Et il arrive à plusieurs reprises que la prose de Michel Bernard débouche sur la poésie, comme dans ce chapitre XIV qu'on pourrait intituler sans ridicule les stances de Béatrice.

Je dois avouer que, pendant la lecture, mon admiration a parfois cédé à l'agacement. Je n'aime pas certains tics de vocabulaire (*rutiler, innerver*), je trouve douteuses certaines préciosités (*il ramait lentement vers la conscience douloureuse de la marche... Il franchirait d'autres collines, épuiserait sans fin les seins innombrables du monstre terre*). Mais il faut saluer la deuxième réussite de ce jeune auteur dont la prose fourmille de réelles trouvailles poétiques.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. Julliard, 221 p., 9,30 NF.

MICHEL BERNARD.
Le temps, l'espace, le feu.

(Charpentier.)

POÉSIE

Fernando Pessoa

● *Vingt-cinq ans après sa mort, nous découvrons le plus grand poète portugais, Fernando Pessoa, qui se croyait quatre.*

TROIS livres récents viennent d'imposer à l'attention du public français le nom de Fernando Pessoa, hier encore inconnu hors du Portugal, et qui, même en son pays, n'a bénéficié que d'une admiration singulièrement tardive (1).

A dire vrai, le mode de vie et le caractère de Fernando Pessoa, mort en 1935 à l'âge de quarante-sept ans, n'étaient pas de ceux qui annoncent les grandes œuvres. A part un petit groupe d'amis, qui aurait pu deviner que ce modeste correspondant-interprète des maisons de commerce de Lisbonne, ce petit employé myope et falot, que l'on voyait entre les heures de bureau flâner le long du Tage, était le plus important poète du Portugal moderne ?

De son enfance en Afrique du Sud où son beau-père était consul, il n'avait rien gardé sinon une connaissance profonde des lettres anglo-saxonnes qu'il avait étudiées à Durban et à l'université du Cap. De retour à Lisbonne en 1905, il y restera jusqu'à sa mort. D'humeur solitaire, se réfugiant volontiers derrière le dédain et l'ironie, ne supportant en fait les amitiés que lointaines et par le truchement de la correspondance, n'ayant eu, autant qu'on puisse l'établir, qu'une seule et très courte aventure sentimentale, Fernando Pessoa traversa cette vie sans faire parler de lui autrement que dans le cercle d'une mince avant-garde et dans des revues littéraires qui ne dépassaient généralement pas le second numéro. De son vivant, ce nonchalant, ce velléitaire n'a publié sur

(1) C'est aux recherches et aux efforts entrepris depuis plusieurs années par cet excellent prospecteur de la poésie de notre temps qu'est Armand Guibert que l'on doit de connaître en France Fernando Pessoa : « F. Pessoa, présentation et choix de textes » (coll. Poètes d'aujourd'hui. Seghers, 5,40 NF) ; « Le Gardien de troupeaux et autres poèmes d'A. Caeiro » (Gallimard, 7,50 NF) ; « Ode triomphale et autres poèmes d'A. de Campos » (P.J. Oswald, 5,40 NF).

Luis Romero
LA NORIA
traduit de l'espagnol par Hélène Duc
vingt-quatre heures de la vie de Barcelone.

3 grands PAVILLONS
ROBERT LAFFONT

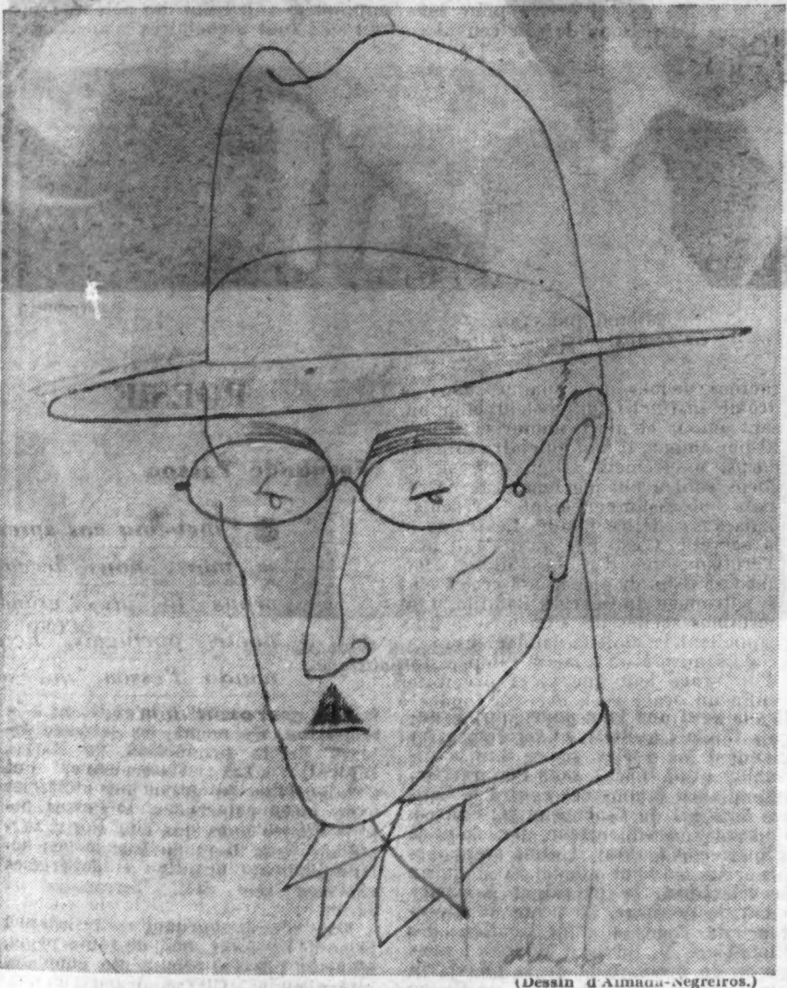
Kamala Markandaya
LES SABLES CHANTANTS
traduit de l'anglais par A.M. Soulac
Après LE RIZ ET LA MOUSSON et QUELQUE SECRETE FUREUR, la jeune romancière indienne nous révèle un nouvel aspect de l'Inde moderne.

Tennessee Williams
LA STATUE MUTILÉE
traduit de l'américain par Maurice Pons
Les secrets de l'univers de l'auteur d' "Un tramway nommé Désir".

le plan littéraire que quelques plaquettes en langue anglaise et un seul recueil en portugais : « Message ». Recueil qui parut en 1934, c'est-à-dire l'année qui précéda sa mort. Et encore s'agit-il là d'une sorte de bréviaire héraldique de l'histoire du Portugal, dont la froide érudition était de nature à ne toucher guère que les nationaux cultivés !

Un jour de mars 1914

Or, malgré la discrétion inouïe d'une telle « carrière » littéraire, nous découvrons aujourd'hui les dimensions de ce grand poète qui ne vécut que dans et pour son œuvre et qui connut une assez extraordinaire aventure spirituelle. Un jour de mars 1914, il sentit naître en lui un poète nouveau et il écrivit d'affilée, comme sous la dictée, une trentaine de poèmes. L'inspiration, le ton et le style de ces poèmes étaient si différents de ceux des siens propres qu'il donna un nom à ce quelqu'un qui venait ainsi de se manifester. Il l'appela « Alberto Caeiro ». Et bientôt naquirent deux autres poètes, disciples de ce Caeiro,



(Dessin d'Almada-Negreiros.)

FERNANDO PESSOA.
Un petit employé sur les bords du Tage.

mais dont chacun possède aussi une personnalité bien distincte : « Ricardo Reis » et « Alvaro de Campos ».

Dès ses premiers sonnets anglais qu'il avait signés C.R. Anon, Pessoa, certes, avait révélé son goût pour la dissimulation derrière un personnage autre que lui-même. Et de Louis de Montalte à Vernon Sullivan en passant par Clara Gazul, la liste est longue dans l'histoire des littératures des pseudonymes qui vont jusqu'à la supercherie. Mais chez Fernando Pessoa, cet éparpillement de la personnalité — poussé à un degré qui chez un non-artiste pouvait aboutir à l'hystérie — a façonné quatre poètes nettement individualisés : Pessoa lui-même et ses 3 «hétéronymes» comme il les nomme et pour chacun desquels il imagine une biographie extrêmement précise. Quatre poètes qui écrivent chacun dans leur style, qui s'influencent, s'admirent, se critiquent, opposent leurs points de vue... Ah ! la solitude du promeneur des bords du Tage était bien peuplée !

Grâce aux ouvrages récemment parus en France, nous sommes en mesure de mieux connaître ces quatre poètes en un :

● ALBERTO CAEIRO, le maître des trois autres. (Oui ! Pessoa lui-même respecte curieusement ce fils spirituel comme son maître !) C'est l'auteur du « Gardien de Troupeaux », le poète de l'évidence, de l'évidence émerveillée !

L'effarante réalité des choses
Est ma découverte de tous les jours...

Il ne croit qu'à ce qu'il voit, c'est un sensualiste épris de simplicité et de calme, qui redoute par principe la pensée parce qu'il la juge déformante. Il admet la pluie comme le beau temps, la mort comme la vie. Son œuvre, ruisselante d'images campagnardes, vaut par la fraîcheur de la vision : c'est une leçon de désintellectualisation et de démystification.

● RICARDO REIS, médecin au Brésil d'après la biographie que lui invente Pessoa, poète distant, épris de concision et de purisme, volontiers ésotérique, connaissant à fond les lettres latines.

● ALVARO DE CAMPOS, le plus moderne des quatre, ingénieur de la marine, grand voyageur, lyrique passionné et débraillé, déchiré entre ses angoisses et ses enthousiasmes, ses relents de sadisme infantile et un ton whitmanien pour chanter le bel aujourd'hui, comme par exemple, dans l' « Ode triomphale » :

Fébrile et regardant les moteurs ainsi
[qu'une Nature tropicale,
Grands tropiques humains de fer, de
[feu et d'énergie,
Je chante, et je chante le présent, tout
[comme le passé et l'avenir,
Parce que le présent est tout le passé
[et tout l'avenir
Et Platon et Virgile se trouvent dans
[les machines et les lampes électriques.

● Enfin FERNANDO PESSOA lui-même, personnage secret, ambigu, déroutant, épris d'hermétisme (il fut Rose-Croix), se satisfaisant en politique, dans ce Portugal du début du siècle, d'une théorie vaguement baudelairienne de la « république aristocratique », auteur de poèmes lyriques où il cherche à se connaître et de poèmes obscurs fascinés par le silence.

Nous commençons à peine à nous familiariser avec cette œuvre étrange aux multiples accents qui intriguent et parfois irritent, qui le plus souvent émeuvent et résonnent très loin en nous, parce que la poésie n'était pas un vain jeu pour Pessoa. Il est un « Vase brisé » d'Alvaro de Campos qui a une signification d'une autre portée que celui de Sully Prudhomme :

Ainsi qu'un vase vide mon âme s'est
[brisée.
Elle est tombée des mains de la ser-
[vante négligente.
J'ai plus de sensations que lorsque je
[me sentais moi.
Je suis un éparpillement d'éclats sur
[un paillasson à secouer...

HENRI-JACQUES DUPUY.

Après Frantz Fanon, P. Nizan et J.-P. Sartre, R. Barrat, J. Baby, G. Suffert, M. Maschino, G. Boffa... voici :

— Voici le bilan d'une affaire dont tout le monde a parlé : la déclaration des 121. On y trouvera « les explications des signataires, les réactions de la gauche et de la droite françaises, les réactions étrangères, celles des Algériens... etc. »

Le droit à l'insoumission

« Cahier Libre » n° 14, 240 p... 7,80
Vient de paraître

— Le premier grand leader de l'indépendance africaine, Jomo Kenyatta, « le javelot flamboyant du Kenya », est toujours en prison. Pour la première fois dans ce livre capital, un Africain parle scientifiquement de ses frères. Un traité de sociologie écrit « de l'intérieur », doublé d'une redoutable arme de combat...

Jomo Kenyatta
Au pied du mont Kenya
présenté par G. Balandier
256 p. 9,90

— Une jeune militant du F.L.N. a fidèlement transcrit dans ce théâtre tout le drame de son peuple. Poésie simple et violente à partir de faits précis et vécus, ce théâtre populaire dans toute l'acception du mot, est aussi un témoignage passionné. C'est la première œuvre littéraire d'un militant algérien depuis le début de la Révolution.

Hocine Bouhazer
Des voix dans la casbah
« Voix » n° 1, 132 p. 4,80

— 20 ans d'une dure expérience de lutte. Pietro Nenni avait déjà publié « la guerre d'Espagne ». Cette fois il explique de façon vivante, au jour le jour, la montée du fascisme italien dans les années 1920 et reprend dans un tragique parallèle celle du fascisme français en 1940. Un livre d'une actualité brûlante dont toute la presse a souligné l'urgente utilité.

Pietro Nenni
20 ans de fascismes
« Cahiers Libres » n° 12-13, 300 p. 12

françois maspero
40, rue Saint-Séverin - PARIS (5e)

ROBERT JUNCK

« Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre c'est avant tout le regarder. »
ALBERT CAMUS

« Le témoignage est bouleversant. » Le Monde
« Un livre qui s'adresse à la conscience des hommes. » Lettres françaises
« Un livre extraordinaire. » Les Nouvelles littéraires
« Un grand journaliste lucide et généreux. » Réforme

ARTHAUD

VIVRE A HIROSHIMA

un nouveau grand roman de
GRAHAM GREENE
La saison des pluies
"un maître livre"... ROBERT KANTERS (L'Express)
ROBERT LAFFONT

TÉLÉVISION

L'affaire Chalais

Aux Etats-Unis l'homme qui a vaincu McCarthy vient d'être nommé à la tête des services américains d'information. En France...

CETTE voix chaude, ironique et amère, qui, le mercredi 1er février, présentait l'émission « Une république a perdu son roi : Hom-

(Agip.)

M. RAYMOND JANOT.
Pas de temps.

mage à Mack Sennett », vous ne l'entendrez plus — pendant quelque temps du moins. Une petite république, celle du cinéma à la télévision, a perdu son roi : François Chalais. Son émission, « Cinépanorama », réalisée en collaboration avec Frédéric Rossif, nous était enviée par toutes les télévisions étrangères (et nous était achetée régulièrement par nombre d'entre elles). François Chalais avait donné à l'actualité cinématographique ses lettres de noblesse. Avec lui, pas de publicité « compensée », pas d'arrangements entre amis : dans un domaine envahi par les mythologies, il traquait la vérité derrière les plus charmantes apparences. Ses interviews de vedettes se transformaient souvent en corridas, et les banderilles de ses questions faisaient peu à peu apparaître, à travers les poses et les artifices, la réalité humaine de ses victimes. Aujourd'hui, après huit ans de succès à la télévision, à la veille de réaliser le n° 63 de « Cinépanorama », François Chalais s'en va.

Je l'ai rejoint dans ce bistrot de l'avenue Rapp dont le numéro de téléphone est affiché dans tous les bureaux de la rue Cognacq-Jay, et que tous les services de la télévision ont rebaptisé l'« annexe ». Depuis une heure que nous sommes là, impossible d'échanger deux phrases. Sans cesse des gens passent, viennent serrer la main de Chalais et lui dire quelques mots. *« T'en fais pas, on est avec toi... » ; « Veinard, tu l'as réussie, ta sortie ! » ; « Tu pars au bon moment : dans un an, tu seras directeur de la R.T.F. ! » ; « De toute façon, si tu veux être réintégré, tu connais les usages de la maison : adhère à l'U.N.R.... »*

Cette amitié même, cette chaleur qui l'entoure, troublent Chalais. *« Vous voyez,* me dit-il, *c'est ça, la maison. Ces gens-là, pour beaucoup d'entre eux, je les ai vus arriver, on a travaillé ensemble un jour ou l'autre, on s'est crevés ensemble à essayer de faire quelque chose de bien. J'aurai du mal à me passer d'eux. »*

B.B. et S.S.

Il explique : *« Mais non, je n'ai pas fait de provocation. Lorsque, fin septembre, ont été prises les mesures contre les 121, nous avons fondé notre Association de producteurs (avec Lazareff, Desgraupes, Dumayet, Max-Pol Fouchet, Rossif, etc.). Après avoir reçu des apaisements du ministre, nous avons décidé de poursuivre nos émissions sans chercher l'incident. Un peu plus tard, Ingrid Bergman vient à Paris pour tourner un film américain. Comme il est normal pour une si grande dame, je l'interviewe, sans prêter attention au fait que ce film, « Aimez-vous Brahms.. », adaptait un roman de Françoise Sagan. Le ministre a demandé à voir la séquence, et a donné son accord. Un mois plus tard, Alain Resnais, le plus prestigieux, en France et à l'étranger, des réalisateurs français, tourne un nouveau film. Je me prépare à l'interviewer : on me refuse l'autorisation. Entre-temps, Resnais m'a informé qu'il préférerait que l'on parle de son film quand celui-ci serait terminé, c'est-à-dire vers avril. Je me tais, pensant que d'ici avril les choses pourraient s'arranger. Je commence à préparer le numéro de « Cinépanorama » de février pour lequel j'obtiens Brigitte Bardot. Or, deux actrices françaises, et deux seulement, représentent le cinéma français aux yeux de l'étranger, aux yeux de Krouchtchev comme aux yeux de Kennedy, ce sont Brigitte Bardot et Simone Signoret. Justement, celle-ci tourne un film (dont les télévisions américaine, canadienne, allemande, italienne, japonaise ont déjà rendu compte) : il me faut B.B. et S.S. On me dit « non ». Alors, moi aussi je dis « non ». Il ne s'agit pas de politique, il ne s'agit pas de grands principes. Il s'agit d'une chose incompréhensible apparemment dans l'administration ministérielle : l'honnêteté professionnelle, la conscience professionnelle, l'amour de ce que l'on fait. »*

L'inspecteur

Des phrases de ce genre, on en entend beaucoup dans les couloirs de la télévision, ces dernières semaines. La manière dont M. Raymond Janot, directeur de la R.T.F., a annulé, la semaine dernière, l'émission de Frédéric Rossif, consacrée à février 1941, parce qu'il n'avait pas trouvé le temps de la contrôler, est symptomatique du peu de cas que l'on fait de la télévision et de son public. Pour M. Louis Terrenoire, comme pour M. Janot ou pour M. Paul Bodin, « inspecteur politique » de la R.T.F., la télévision ne représente qu'une responsabilité éphémère dans une carrière qu'ils poursuivront demain dans une ambassade, au Conseil d'Etat ou dans un autre ministère. Tous ceux qui sont attachés à la R.T.F., quelles que soient leurs opinions politiques, ressentent cette dégradation que leur impose le pouvoir.

La vigueur et la cohésion du mouvement de protestation et de solidarité déclenché par la mise à la porte de François Chalais dépassent la personnalité de l'intéressé. Si les dix-sept producteurs les plus importants de la télévision et le syndicat des réalisateurs sont prêts à aller jusqu'à la grève pour obtenir la réintégration de leur collègue, c'est qu'ils savent que la mesure qui le frappe non seulement met en question leur propre droit au travail, mais qu'elle menace également les perspectives d'amélioration des programmes de la télévision et qu'elle pèsera lourdement sur son avenir.

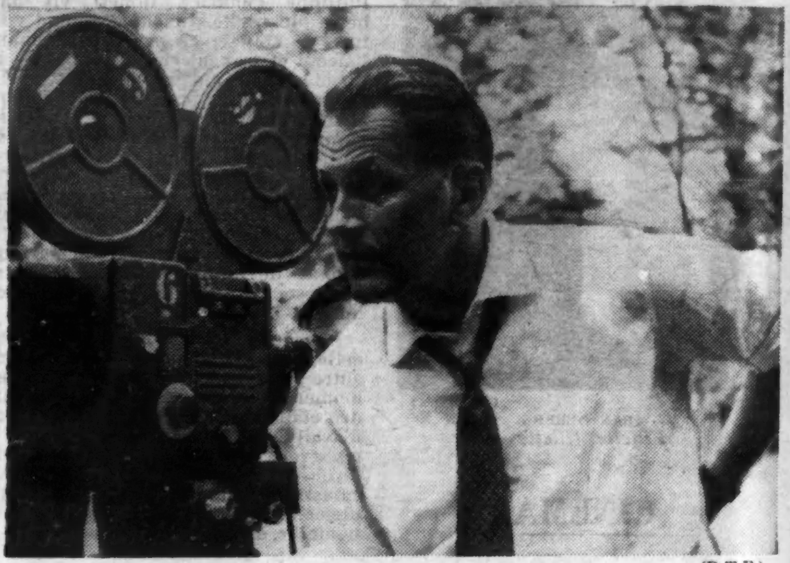
Cette action déterminée des professionnels aura sans doute pour conséquence une épreuve de force à l'échelon supérieur. Elle obligera M. Terrenoire à trancher le différend qui oppose depuis plusieurs semaines M. Janot, directeur général, au directeur des programmes, M. Albert Ollivier, qui, bien que gaulliste, convaincu, supporte de plus en plus mal les inconséquences de ses supérieurs.

Quant à François Chalais, on lui a *montré* la lettre du ministre lui signifiant son congé : après huit ans de travail continu à la télévision sans contrat, ni statut, ni rien qui garantisse l'avenir, on n'a même pas pris la peine de lui écrire pour lui expliquer les raisons de son renvoi...

Ce que met à nouveau en lumière le renvoi de François Chalais, c'est l'extrême incertitude qui règne sur les modalités d'application des mesures prises contre les signataires de la déclaration des « 121 ». Par exemple, la R.T.F. devrait s'interdire d'employer, d'interviewer et de citer ces signataires. Or, cette règle a déjà subi de nombreux accommodements : Max-Pol Fouchet a parlé de Michel Butor à « Lectures pour tous » ; une émission entière du « Masque et la Plume » a été consacrée à Simone de Beauvoir, etc.

Le bulletin de paie

En fait, la règle secrète appliquée depuis plusieurs mois était : faites ce que vous voulez à condition que les noms des « interdits » n'apparaissent jamais sur les bulletins de paie. C'est ainsi que Bernard Dort a pu réapparaître au « Masque et la Plume » et que Jean-Louis Bory a été sollicité de participer à « L'analyse spectrale de l'Occident »... C'est sans doute cette condition qui explique que le seul secteur auquel les mesures de septembre aient été inflexiblement appliquées soit celui des acteurs : aucun des huit signataires n'a, depuis,



(R.T.F.)

M. FRANÇOIS CHALAIS.
Pas de politique.

fait un seul cachet à la radio ni à la télévision. De même, les soixante acteurs de la production de Marcel Bluwal, « Les Tisserands », qui s'étaient mis en grève par solidarité avec leurs camarades, attendent depuis quatre mois que leur soient versés les deux tiers de leur cachet solennellement promis à différentes reprises par MM. Terrenoire et Janot.

Mais alors, pourquoi avoir interdit Simone Signoret, qui, de toute façon, n'aurait pas été rémunérée pour son interview à « Cinépanorama » ?

Il y a neuf ans jour pour jour, François Chalais quittait « Carrefour » en claquant les portes, parce que la direction avait inséré, sans l'en avertir, une attaque (anonyme) contre le Centre national du Cinéma et M. Fourré-Cormeray, son directeur, dans la page « Spectacles » dont il était responsable... Au moment même où il quitte la télévision, le président Kennedy vient de nommer, au poste de directeur de l'agence d'information des Etats-Unis, M. Edward Murrow : vous savez, ce producteur de la télévision américaine, qui, en 1954, partit en guerre contre le sénateur McCarthy, dont il ruina, finalement, la carrière.

PIERRE BILLARD.

Restaurants
POIRET et SERRAULT
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Dîners facultatifs - Parking facile
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne
ATOSSA
LA ROTISSERIE DU MECHOUI CUIT AU CHARBON DE BOIS
CADRE UNIQUE EN EUROPE
9 bis BOULEVARD MONTPARNASSE
Réserv. ODE 21-71 Parking assuré
LA PAGODE
LA DAME AU PETIT CHIEN
de J. KHEIFITS d'après TCHEKOV et ROUBLIEV, peintre d'icones
JEAN SEBERG, l'amoureuse
MICHELINE PRESLE, l'amante
MAURICE RONET, l'homme
réunis dans une histoire-d'amour comme il s'en passe à Paris en 1961...
LES GRANDES PERSONNES
Un film de JEAN VALÈRE
d'après le roman de ROGER NIMIER
"Histoire d'un amour"
A partir de Vendredi aux cinémas
MERCURY - MADELEINE
Le film dans lequel toutes les femmes vont se regarder...

(Archives.)
JEAN SEBERG
Fillette, fillette...

CINÉMA

« Les Grandes Personnes »

● ***Les héros de « L'Avventura » ne valaient pourtant pas mieux.***

MICHELE a voulu se tuer pour Philippe. Pas possible ? Si : figure-toi qu'il couchait avec Gladys ! Mais elle a été sauvée par Ann, tu sais ? cette petite Américaine qui l'a soignée comme un ange et qu'elle trimbale maintenant partout. Seulement, Philippe rencontre Ann dans une « boîte » et tu devines ce qui arrive. C'est Gladys qui en fait une tête ! Michèle, elle, pardonne : son suicide l'a rendue compréhensive et puis, entre nous, elle sait bien que Philippe lui reviendra. Et, en effet, dernières nouvelles : Michèle et Philippe ont recollé, Gladys se console avec sa petite bande de snobs, Ann retourne en Amérique. Et voilà.

Des images passent devant nos yeux. Elles sont agréables, souvent belles. La caméra, sans virtuosités inutiles, connaît son travail et le fait bien. Montage signé Azar, c'est tout dire. Les comédiennes : Micheline Presle, Jean Seberg, Françoise Prévost, jouent juste, ont de la présence. Bref, Jean Valère, le metteur en scène, nous offre, à défaut d'originalité, un ouvrage loyal et solide (1).

Il n'y a qu'un malheur : l'histoire est complètement dépourvue d'intérêt. Ou plutôt, elle n'intéresse strictement que ceux qui nous la racontent, comme ces conversations passionnées sur des tiers que l'oreille surprend au hasard dans la rue ; et, à ce moment, pour ceux qui en parlent à grands cris, à grands gestes, ces tiers sont le centre du monde. Mais nous, on ne les connaît pas. On ne tient pas à les connaître. Et l'on va son chemin, pensant à autre chose.

Une bouteille d'encre

« Histoire sans intérêt » est d'ailleurs trop vite dit. Et « personnages sans intérêt » n'a guère de sens non plus. Certes, ces « grandes personnes » qu'on nous montre — et même la petite personne, Ann, qu'on oppose à elles — sont remarquablement plates et vides ; ce sont de pauvres nullifés mondaines, des créatures de papier glacé extraites d'un magazine de luxe, parlant un langage imprimé, soumises à un rituel de coucheries à peine moins sage, au fond, que les bonnes manières de la baronne de Staff ; jamais elles ne nous émeuvent, pas même quand elles pleurent, surtout pas quand elles pleurent. Mais après tout, je le répète, les héros de « L'Avventura » ne valaient pas mieux.

Où se trouve donc la différence ? Je crois qu'un exemple l'illustrera.

Dans « Les Grandes Personnes », Philippe (Maurice Ronet) vit une heure de vérité. Inventeur d'une voiture de course, ce personnage puant l'alcool et la veulerie, dénoncé dès le début comme un grand enfant velléitaire, se prépare pour les Vingt-Quatre Heures du Mans sur quoi il a misé sa revanche. Or, aux premiers essais, sa voiture tombe en panne. Désespéré, Philippe refuse d'abord d'y croire. Puis, devant le silence de son mécanicien et les sarcasmes de ses rivaux, il s'effondre à genoux sur la piste. C'est l'écroulement : dégoûté de tout, écœuré de lui-même, Philippe rentre dans son usine vide et repousse en hurlant l'amour consolateur.

Pourquoi ai-je raconté tout au long cette séquence ? Pour en rappeler une autre : dans « L'Avventura », à un moment aussi, on comprenait que Sandro était un raté. Seulement, personne n'avait besoin de nous le dire. Et il n'y avait pas non plus besoin de voiture de sport, de course du Mans, de catastrophe et de lamentations : simplement, au passage, il renversait une bouteille d'encre...

Le Homais du Nebraska

Affaire de style, de dimension secrète. « Les Grandes Personnes » en manquent totalement et, dès lors, qu'importe ce qui leur arrive ? En vain, sur de beaux ciels pommelés, l'écho répète les noms d'Ann et de Philippe : cet écho jamais ne résonne dans nos cœurs. Le résultat confine à la contre-propagande. Aux dernières images, je l'ai dit, le Yankee ridicule, le repoussoir du Tout-Paris, le Homais du Nebraska ramène en Amérique sa pleurnicheuse fiancée déflorée par l'inoubliable-séducteur-bien - de - chez-nous. De quoi lui parle-t-il, dans le train ? De son ranch, de ses chevaux. Grotesque, n'est-ce pas ? Eh bien ! non : moins grotesque, en tout cas, que le Lovelace à la Triste Bagnole. Fillette, fillette, de quoi te plains-tu ? Ta vie commence avec le mot *fin*.

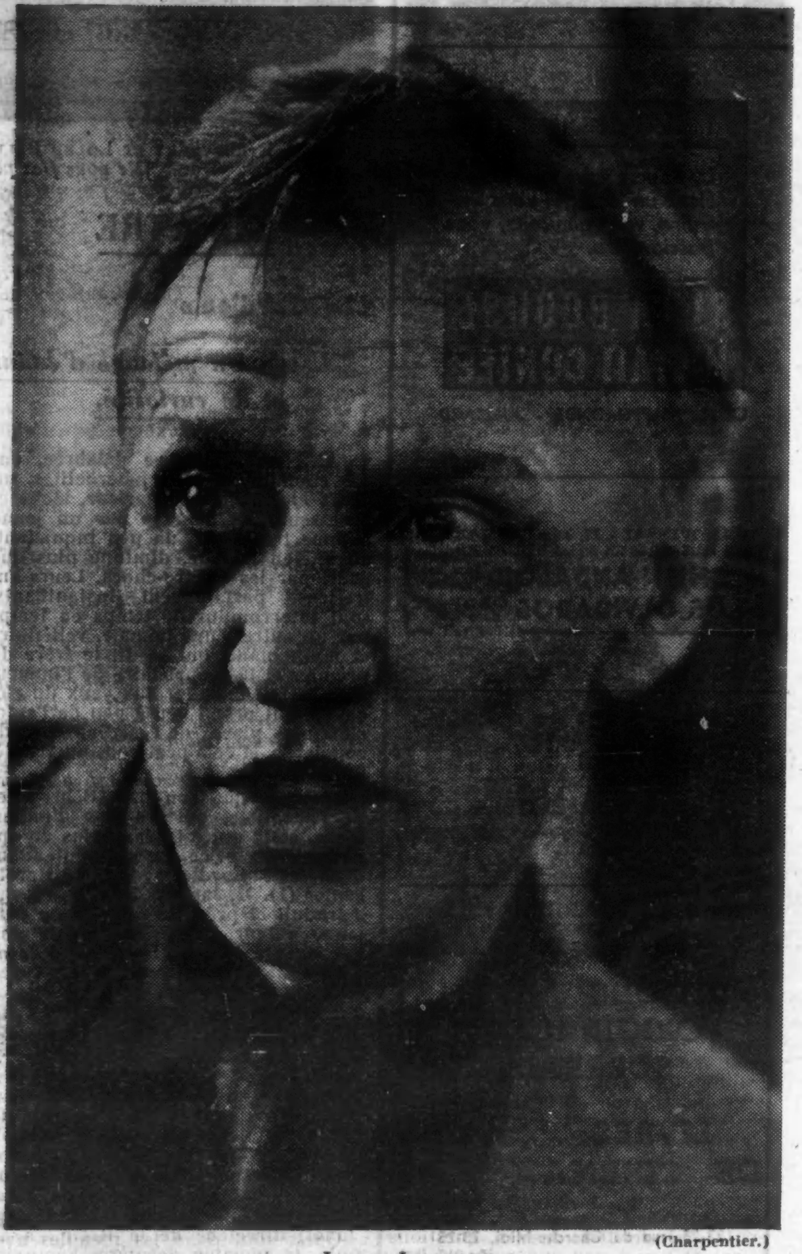
Je crois que l'erreur des auteurs du film, Nimier, Valère, a été, paradoxalement, la sincérité. Ils ont aimé ces personnages qui n'avaient rien d'aimable. Ils sont entrés complaisamment dans cette histoire alors qu'il fallait au contraire s'en dégager, se tenir à l'extérieur, garder ses distances et observer de haut, comme un naturaliste à travers sa loupe, ces beaux insectes mécaniques. Mais, hélas ! Nimier et Valère sont probablement trop familiers de ce monde pour le juger. Ils nous en parlent parce qu'ils le connaissent, mais ne connaissant que lui, comment ne le prendraient-ils pas au sérieux ? Ne soyons donc pas étonnés si « Les Grandes Personnes » tournent très vite au romantisme bourgeois à la Bernstein, tragédie parfumée, désespoir de haute couture. Il fallait le regard d'un Proust. Mais ici, Verdurin regarde Verdurin.

(1) Mercury, Madeleine, à partir de vendredi.

« L'enquête de l'inspecteur Morgan »

● ***Joseph Losey, un grand metteur en scène aux prises avec un feuilleton.***

LE dernier film de Joseph Losey souffre d'un décalage d'autant plus regrettable qu'il faut l'imputer, nous dit-on, non à l'auteur, mais aux contingences commerciales. Losey est un très grand metteur en scène, ce film suffirait à le prouver. Mieux : il apporte au cinéma une technique personnelle qui rejoint les « actions physiques » que Stanislavsky inventa au théâtre et qui pourrait se définir par l'adéquation totale du personnage à son métier, à son milieu, au décor et à la situation où il se trouve. Au-delà du réalisme banal, Losey recompose



(Charpentier.)
JOSEPH LOSEY.
A cent pieds au-dessus.

une vérité intime qui rayonne en surface, et s'il me fallait en donner une preuve, je me bornerais à celle-ci : après tant de policiers à l'écran, son inspecteur Morgan est le premier qui me paraisse *incontestable*.

Rien d'étonnant, dès lors, si cet auteur incline à de grands sujets, actuels et bien réels. Malheureusement, on les lui refuse et on lui donne à traiter des histoires fantaisistes où, comme ici, la gratuité du genre écrase tôt ou tard la rigueur de l'artiste.

Algèbre de fatalité

« L'Enquête de l'Inspecteur Morgan » (2) est en effet une histoire à la Hitchcock, un de ces canulars à suspense où, pour commettre un « crime parfait », l'assassin prend des détours incroyables et puérils. Complications, invraisemblances, c'est la règle du jeu, et tout le monde y consent. Par malheur, Losey n'est pas Hitchcock, je veux dire, dussé-je contrister certains, qu'il lui est très supérieur, qu'il a des ambitions et une méthode infiniment plus hautes. Hitchcock est un mirobolant farceur, tout rond, tout drôle, un virtuose de la mystification. Losey, c'est évident, appartient à une autre famille. Personnellement, je préfère cette famille, encore que l'autre me réjouisse fort. Mais surtout, je déplore que Losey travaille en marge de sa vocation véritable, tel un auteur né pour de grandes réalités tragiques et qu'on obligerait à écrire des romans-feuilletons.

Il y a, dans cet « Inspecteur Morgan », deux films en un seul. Le premier est une admirable enquête sociale et policière autour d'une femme assassinée. Bien sûr, l'invraisemblance feuilletonesque se glisse aussitôt dans le récit, mais d'une manière encore relativement discrète. Losey l'apprivoise, l'oblige à servir, le magnifie ; avec un art sans égal, il exalte l'invention du scénariste, en tire une étonnante algèbre de fatalité et de coïncidence, un destin ; en même temps, la réalité des êtres et des choses nous maintient dans une réalité fascinante.

Et puis, il y a l'extraordinaire direction des comédiens (Hardy Kruger, Stanley Baker, Micheline Presle), ces comédiens dont René Guyonnet, à propos de « Temps sans Pitié », nous disait que Losey ne se contente pas de les faire jouer, mais qu'il leur fait *« faire quelque chose »*. Toute cette première partie, les trois quarts du film, est un chef-d'œuvre. Mais, enfin, il faut amener le dénouement. Et, soudain, la mystification reprend le dessus, l'imbroglio infantile vient en premier plan et la vérité s'efface devant la convention du genre. Alors, on se demande si Losey, depuis le début, n'a pas cessé, au fond, de marcher en équilibre sur une corde raide, à cent pieds au-dessus de son propre film.

Reste l'essentiel : un auteur magnifiquement convaincant. Et un souhait : que cet auteur soit libéré de l'anecdote pour s'en tenir aux grands sujets de son temps. Lesquels ne sont pas les sujets « policiers », mais « criminels ».

MORVAN LEBESQUE.

(2) Elysées-Cinéma.

60, AV. LA MOTTE-PICQUET
Tél. FONTENOY 60-53
KINOPANORAMA
SUR 3 ECRANS GÉANTS
5e mois
UN FRANÇAIS A MOSCOU
Le Cirque de Moscou
Les Trésors inconnus du Kremlin
Les Ballets fabuleux d'Erivan
SAMEDI, DIMANCHE 2 MATINÉES 14 h. 30 16 h. 50
SEMAINE MATINÉE 15 h. 30
TOUS LES JOURS 2 SOIRÉES 19 h. 15 21 h. 35

et maintenant...

« A la TOUR de NESLES ! »

ANDRÉ KOSTOLANY

La Bourse vous intrigue ? • Lisez un livre qui vous instruira, vous amusera, vous passionnera.

SI LA BOURSE M'ÉTAIT CONTÉE

COLL. MAPPEMONDE - JULLIARD

CINEMA D'ESSAI - 27, rue CAUMARTIN-9e
Les 2 PLUS CELEBRES FILMS DE LUIS BUNUEL
UN CHIEN ANDALOU vers. int. sonore
ET LOS OLVIDADOS 17 prix dans les Festivals

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON 36-07
HOLD UP A LONDRES
(version originale)

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

Théâtre des Champs-Elysées
Lundi 20 Mardi 21 février 21 heures
(Valmalète-OAI)
Orchestre Philharmonique de VIENNE
Dir. Herbert von KARAJAN
Sol. (le 20) Wilhelm BACKHAUS
Beethoven - Bruckner
Le 21 Mozart - R. Strauss Tchaikowsky

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

(Bernand.)

Michel Etcheverry et Loleh Bellon dans « L'Annonce faite a Marie »
Ne vous fiez pas à vos souvenirs.

THÉATRE

« Le Gardien »

Un mélange d'ennui et de curiosité.

DANS une chambre délabrée, encombrée d'objets hétéroclites, un vieux clochard beau parleur, lâche et paresseux, est hébergé par un jeune homme très doux, un peu inquiétant, un ancien malade, diminué plus que guéri par les électro-chocs. Leurs entretiens, parfaitement insignifiants, sont interrompus de temps en temps par un autre jeune homme, velléitaire et mythomane, qui se dit le frère du premier et le propriétaire de l'immeuble. On fait miroiter aux yeux du clochard, qui prend peu à peu de l'autorité, une place de gardien ou de concierge, et cela peut continuer indéfiniment.

Voilà ce que l'on peut débrouiller de l'anecdote, qui n'a pas d'importance, mais qui est néanmoins ce que nous voyons et ce que nous entendons dans « Le Gardien », de M. Harold Pinter (1). M. Jacques B. Brunius, qui a traduit et présenté cette pièce d'un jeune auteur anglais de trente ans, l'apparente à Kafka : « *Si le style de Kafka est celui du constat d'huissier, celui de Pinter est celui du constat de magnétophone* ».

Il me semble que cela ne veut pas dire grand-chose : impossible de ramener les paraboles de Kafka à des constats d'huissier, impossible d'oublier que dans un procès-verbal de saisie, par exemple, ce qui compte ce sont les meubles, et que l'intérêt d'un constat de magnétophone dépend beaucoup de l'endroit où l'on place l'appareil.

Quels sont donc les meubles avec lesquels M. Pinter, qui n'est pas un magnétophone, a choisi de meubler la scène, quelles sont les voix qu'écrivain inspiré, comme tout écrivain, il a entendues ? Ce sont les voix d'un monde crépusculaire aussi bien du point de vue social que du point de vue psychologique, ses personnages sont des noix creuses qui font du bruit en s'entrechoquant, des demi-déments dont ni les gestes ni les discours ne peuvent s'achever : il est clair que pour M. Pinter, « *la vie, comme le disait déjà un autre grand dramaturge anglais, n'est qu'une histoire racontée par un idiot et qui ne signifie rien* ». Le grand progrès, c'est que cette remarque que Shakespeare faisait en passant, M. Pinter l'illustre pendant deux heures par une méthode en quelque sorte homéopathique.

Et, dans une certaine mesure, il réussit à se faire écouter, avec un mélange d'ennui et de curiosité. Cette bouillie verbale, amorphe, où certains mots sont choisis comme un peintre choisit une tache de couleur pour obtenir un effet glaireux ou pisseux, constitue un théâtre pour un glouton ou un « voyeur de l'oreille ».

Mise en garde

Quand on écoute à quelques jours de distance l'adaptation du « Viol de Lucrèce », de M. André Obey, on est gêné par une certaine pompe, un certain creux du langage noble, un certain vide de la rhétorique. Les bavardages baveux de M. Pinter constituent une utile mise en garde contre l'académisme. Ils n'en sont pas moins sur une voie sans issue de la littérature (ou de « l'alittérature »), celle d'un ressassement éternel qui est une vue de l'esprit mais qui ne peut prendre une forme sans se contredire. Cela est si vrai qu'aux instants où les excellents acteurs qui présentent « Le Gardien » (MM. Roger Blin, Jean Martin et José Varela) sont émouvants, ils sont déjà en train de trahir leur auteur.

Bonne occasion d'aller voir ou revoir « L'Annonce faite à Marie », de Paul Claudel (2), dans la version définitive pour la scène de 1948 (qui comporte quelques modifications importantes et beaucoup d'allégements). Bonne mise en scène de Pierre Franck, et si Mlle Danièle Delorme n'a pas encore entièrement revêtu l'âme de la jeune fille Violaine, Mme Loleh Bellon joue Mara en très grande tragédienne. Si vos souvenirs de la pièce la plus rabâchée de Claudel sont bons, vous ne serez pas déçus ; s'ils sont mauvais, ne vous y fiez pas.

« Pour des raisons de cœur »

Une pièce sur la guerre d'Algérie jouée devant le public marseillais.

TOUS les soirs depuis plus d'un mois, au cœur de Marseille, devant cent personnes attentives, jamais ouvertement hostiles, souvent conquises à la fin, une troupe de jeunes comédiens expose avec flamme les raisons qui commandent inéluctablement la victoire des fellagha (3). Les journaux locaux, sauf un, ont refusé publicité, ligne-programme et compte rendu. Les autorités ont surveillé l'opération d'un œil paternel, mais néanmoins soupçonneux. Mais il n'y a pas eu d'incident, le public vient, individuellement ou par groupe, il écoute, il réfléchit : ce spectacle est plus qu'une prise de position, c'est un acte.

La nuit de Noël 1957, un commandant lance une opération en Kabylie. Des fellagha, hommes et femmes, se terrent dans la montagne, prêts à se sacrifier pour leur chef de wilaya. Un ménage de colons accueille un gentil soldat du contingent pour le réveillon. Au cours de l'opération, des fellagha meurent courageusement devant des soldats qui ne sont pas toujours grandis par leur victoire. Ce sont les quatre premiers tableaux de la pièce de M. Xavier Pommeret. Dans chaque saynète, chaque parti donne ses raisons, celles qui ont été ressassées mille fois : les officiers, les fellagha, les colons exposent leurs points de vue, évoquent les questions les plus terribles, comme celle de la torture. En fait, le sens de cette « pastorale provençale » d'un nouveau genre est clair : dans la nuit de Noël, la petite Algérienne qui s'enfuit avec son enfant emporte l'espoir, l'Homme peut naître dans le parti qui combat « *pour des raisons de cœur* » (c'est le titre de la pièce), il ne peut que se dégrader sous nos yeux dans le parti engagé en un combat douteux.

Ainsi, au dernier tableau, pour s'amuser dans la chambrée, à la fin

(Bernand.)

Jean Martin et Roger Blin dans « Le Gardien ».
Où placer le magnétophone ?

(1) Théâtre de Lutèce.

(2) Théâtre de l'Œuvre.

(3) Théâtre Quotidien de Marseille, 24, rue Montgrand, jusqu'au 12 février.

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail
À partir du 3 février
LES COMEDIENS DES CHAMPS-ELYSEES - Direction artistique : M. JACQUEMONT
LE GRAIN SOUS LA NEIGE
De Daniel Guérin - D'après le roman de Ignazio Silone

... cette semaine

de la nuit, des soldats organisent une parodie ubuesque d'un tribunal militaire pour juger le chef rebelle qui leur a échappé. Mais celui qui en tient le rôle fait valoir les arguments de la rébellion avec tant de sincérité, de passion et de flamme que ses camarades se piquent au jeu et le tuent haineusement.

Le sang et la souffrance

Comme « Les Coréens » de M. Michel Vinaver, comme « Le Fleuve Rouge » de M. Jules Roy, la pièce de M. Xavier Pommeret est de ces œuvres très rares qui s'attaquent à chaud à ces petites guerres « coloniales » qui sont les bubons de notre planète malade de la peste. Elle nous aide à reconnaître des êtres humains de l'autre côté de la barrière, à peser le sang et la souffrance, et elle travaille ainsi pour la paix. Elle n'évite malheureusement ni la gaucherie, ni la simplification excessive, ni la grandiloquence cocardière et pseudo-coranique. C'est une œuvre de circonstance, de bonne guerre, plus que de bon goût. Imaginez une « Chanson de Roland » tout à la gloire des Sarrasins, que l'on appelle aussi les Arabes, jouée à la barbe de l'empereur Charles au bénéfice des veuves de Roncevaux...

Dans cinq très bons décors de M. Michel Raffaeli, dans une mise en scène très sobre et très juste de M. Roland Monod, la pièce est servie au mieux par des comédiens qui arrivent souvent à donner de la vie à ces personnages de synthèse. Depuis cinq ans, la troupe de M. Michel Fontayne, avec courage, avec amour, avec foi, implante un théâtre, *le* théâtre, tous les jours à Marseille, en jouant le grand répertoire de Racine à Brecht et Beckett, de Molière à Mme Marguerite Duras dont on a créé là ces « Viaducs de Seine-et-Oise » qui n'ont pas encore trouvé le chemin d'une scène à Paris. Ce n'est point parce qu'il joint cette fois l'action psychologique à l'action théâtrale que cet effort mérite moins notre estime et notre encouragement, au contraire.

ROBERT KANTERS.

EXPOSITIONS

Une nouvelle beauté

● ***La France est-elle en train de devenir un pays esthétiquement sous-développé ?***

UN petit homme trapu, entre quarante et cinquante ans. L'implantation de ses yeux et de ses cheveux fait penser à Marlon Brando. Mais son profil aux lignes nettes évoque plutôt celui du grand Grémillon lorsqu'il dirigeait ses acteurs sur le plateau de « Pattes Blanches » ou du « Ciel est à vous ». Il s'appelle Georges Patrix. Autour de lui, une foule de trois à quatre cents personnes qui, un peu inquiète d'abord, méfiante même, puis intéressée, passionnée enfin, passe des spécimens de l'orfèvrerie danoise du début du siècle aux « Grandes Baigneuses » de Cézanne, des premières toiles de Braque ou de Kandinsky aux plans de la cathédrale conçue, à Barcelone, par Gaudi, traverse des dizaines de salles bourrées de tableaux, d'objets, de meubles, de photographies.

— *C'est incroyable*, s'écrie soudain un monsieur d'un certain âge. *Vous avez vu cette photo ? Ils avaient découvert les carreaux de verre avant nous !*

Et chacun de se précipiter pour constater qu'en effet, les architectes allemands utilisaient déjà, il y a plus de cinquante ans, les carreaux de verre pour la construction des murs.

La peinture de chevalet

Cette scène se déroulait il y a quelques jours, au Musée d'Art Moderne, dans le cadre de l'exposition des « Sources du XXe siècle », Georges Patrix avait convié les 2.000 employés parisiens de l'administration de Saint-Gobain pour leur faire faire en groupe et dans la perspective d'une application à leur travail, le tour de l'exposition.

— *Vous savez*, lui confiait en sortant une jeune secrétaire, *j'ai bien failli partir pendant les cinq premières minutes. Mais, il y a deux heures que je vous écoute et que je regarde. Et j'ai l'impression d'avoir franchi un cap. Je voudrais en voir davantage.*

Patrix est un peintre d'avant-garde qui, il y a dix ans environ, en a eu soudain assez de la peinture de chevalet et du public sympathique mais toujours peu nombreux et jamais renouvelé des amateurs fortunés.

— *Il me fallait absolument trouver*, dit-il, *un champ d'opération plus stable, plus vaste, un lieu énergétique...*

En cette seconde moitié du XXe siècle, le « lieu énergétique » par excellence n'est-il pas le monde industriel ? Un monde où, du polytechnicien à la femme de ménage, vivent des millions de gens aux yeux desquels la notion de beauté plastique est le plus souvent une inutile monstruosité, puisqu'elle n'entre pour rien dans la ronde des salaires et des prix de revient.

Pourtant, au Musée d'Art Moderne de New York, figure, présentée comme un objet d'art, une machine à écrire Olivetti. Cette recherche de la beauté plastique a-t-elle nui à la vente du produit et sa rentabilité a-t-elle été diminuée du fait que les ouvriers italiens de la célèbre firme travaillent dans un décor conçu par des esthéticiens ? Non, bien au contraire. Raymond Loewy a justement démontré, en Amérique et ailleurs, que *« la laideur se vend mal »*.

Mais Patrix, en devenant un des plus importants parmi les vingt ou trente spécialistes français de l'« esthétique industrielle », avait — pour contribuer à combler le retard français dans ce domaine par rapport aux Américains, aux Scandinaves, aux Italiens et aux Polonais — un handicap considérable. Et ce handicap, c'était que son terrain d'action est la France, pays où il est de bon ton d'estimer qu'on a bon goût quoi qu'il arrive.

Pourtant les casseroles, les marteaux, les automobiles, les vêtements, les stylos de série envahissent notre vie, placée avec une navrante constance sous le signe de la laideur. La France est en train de devenir un pays esthétiquement sous-développé.

Rompre ce cercle vicieux suppose une double opération : action, d'une part, sur le décor de vie des ouvriers, c'est-à-dire transformation des usines destinées à fabriquer des objets si possible « beaux », en tout cas moins laids que les autres. Action, d'autre part, sur les hommes par l'information, c'est-à-dire la culture.

Van Gogh à l'usine

En dix ans, les peintres, les potiers, les architectes, les sculpteurs qui composent l'atelier Patrix ont rénové le cadre de quelque deux cents usines et conçu des milliers d'objets les plus divers. En même temps, des expositions itinérantes étaient organisées autour de thèmes simples (la chaise, l'expressionnisme, le fauvisme, le visage du Christ à travers les âges, etc.). Sur le lieu même de son travail quotidien, un vaste public était touché, qui ne peut visiter les musées puisqu'ils sont fermés le soir. (Même le Musée d'Art Moderne de Paris ne dispose que depuis quelques semaines d'un éclairage nocturne.) L'intérêt de ces expositions itinérantes est donc indéniable. Dans une usine de textile de Mulhouse, les techniciens et les ouvriers ont pu faire enfin connaissance avec l'œuvre de Van Gogh dont les tissus qu'ils impriment sont directement inspirés.

« L'esthétique industrielle est la science du beau dans le domaine de la production industrielle. Son domaine est celui des lieux et ambiance de travail, des moyens de production et des produits », a dit le seul titulaire d'une chaire d'esthétique en France (à la Sorbonne), M. Etienne Souriau, que cite volontiers Denis Huysman, le jeune et brillant théoricien de la nouvelle vague.

Un Institut d'esthétique industrielle a été créé à Paris. Des cours sont désormais prévus aux Arts décoratifs, à l'école des Beaux-Arts de Grenoble et de Besançon. Ces efforts individuels et dispersés demanderaient à être coordonnés, soutenus par un véritable organisme central. Il n'en est rien pour le moment. *« C'est l'affaire des industriels »*, disent les fonctionnaires de la Culture. *« C'est l'affaire du ministère de la Culture »*, estiment la plupart des chefs d'industrie.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Hauteur minimum 12 mm.

(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

JEUNE HOMME
ETUDES SECONDAIRES
Bonne présentation, recherché par Agence Publ. pour travaux de bureau et profess. divers. Form. assurée. Ecrire Paul GUITTON, 12, r. Lincoln (8e)

Cherchons Jeune Ingénieur
Arts et Mét. ou de préf. Génie chimique, même débutant pour Adjoint Direction technique. Usine de peintures et vernis. Logem. assuré au Havre. Ecrire HAVAS, le Havre, n° 56.131.

SI VOUS AVEZ
FORTE
CULTURE GENERALE
FORMATION UNIVERSITE
OU
GRANDE ECOLE
(Sciences Po, H.E.C., etc.)
SOLIDES
REFERENCES AGENCE,
ANGLAIS ou ALLEMAND
PARLE COURAMMENT
adresser
curriculum vitae détaillé à :
AJAX PUBLICITE (n° 137-YG)
15, rue Taitbout, Paris (9e)
pour
GRANDE AGENCE PUBLICITE
recherchant
CHEF DE PUBLICITE
PREMIERE CATEGORIE
5 ans expérience C. P. minimum
ET
ADJOINTS
2 ans expérience
agence ou annonceur
DISCRETION ASSUREE

Bureau de voyages
demande J. H. ou J. F. très actifs pour accompagnements voyages en groupe à l'étranger juillet, août. Indispensable connaissances espagnol, ou italien ou allemand, ou langues slaves et qualités animations. Candidat. manuscrite av. photo. BUCOTOUR, 13, rue Laborde, Paris (8e)

Revue d'Economie Régionale recherche :
1° REPRESENTANT en public. confirmés av. soc. large pourcentage, contrat.
2° STENO-DACTYLO libre de suite.
G. C. P. 28, rue Saint-Lazare - TRI. 47-19

BONNES ADRESSES

ALE. 51.52 S. P. T. C., 2 bis, rue Arthur-Auger, à MONTROUGE
TOUS TRAVAUX BOIS, PLACARDS, TRANSFORMATIONS. DEVIS RAPIDES. PARIS ET BANLIEUE, SUD ET OUEST

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES, 68, boulevard de Courcelles WAG 04-89

DEMANDES D'EMPLOI (Cadres)

Onze ans dans même société Produits chimiques
Cinq ans dans agence vente Appareils Elect.-méc.
DIR. TECH. COMMERCIAL
rompu organ. rés. vente, créat. dépôts et succ., 38 ans, ch. situat. Paris ou Sud-Est ou Afr. Noire. Ecr. n° 7428 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

J. FEMME 30 ans, cadre, exp. dir. secr., ass. relat. publiques, connaiss. parfaite milieu Presse-Radio, cherche situation cad re, libre immédiatement. Minimum 1.250 NF. Ecrire n° 7429 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

J. FEMME, bach., études de droit, brevet profess. de comptabilité, sens artistique, ayant exercé dans importante société responsabilités nécess. initiatives, organisation et contrôle en qualité de chef de service, rentrant en France, cherche situation équivalente. Pourrait assurer poste requérant mêmes qualités ou direction secrétariat. Ecrire n° 7450 L'Express, 29, r. Marignan, Paris

APPARTEMENTS (Achats)

Je recherche 5 ou 6 pièces tout confort
16e QUARTIER RESIDENT.
entre 200.000 et 300.000 NF
Mme BIGET, 6, rue des Marronniers (16e)

APPARTEMENTS (Ventes)

Face SAINT-SEVERIN
STUDIO DE CARACTERE pouv. convenir à artiste Cuisine, bains, 60 m2, 4e étage. ELY. 93-47

ETOILE Calme, possibilité profession libérale. Vend directement beau six pièces 170 m2, tout confort. Standing. Ascenseur-descenseur, 2 chambres service. GAL. 60-83

AUTEUIL AVENUE BOUDON, 7e étage, nf, très agr., livin + chambre tout confort, terr., soleil, gar. PRIX INTERESSANT et C. F. - P. MASSONI, 21, r. Lesueur. KLE. 66-37

Pl. ST-GERMAIN-des-PRES
STUDIO ORIGINAL. Cuisine, bains, terrasse, 5e étage, sans ascenseur - ELY. 93-47

PROPOSITIONS COMMERCIALES

JEUNE ECRIVAIN Social act. ayant bureau bien situé, possib. second bureau aimerait s'occ. aff. Déposit. Firme - Envoi Publicité - Adresse Post. Maison province ou toute autre proposit. com. int. Ecrire GODIGNON, 12, rue Chabanais, PARIS-2e

DIVERS

SELECTION DE PERSONNEL
et toutes études graphologiques
ROBERT OLIVAUX
Graphologue conseil G.G.C.F. Professeur à l'Ecole de Psychologues Praticiens
85, boulevard Brune - PARIS (XIVe) - LEC. 09-21

AGENCE PUBLICITE CHERCHE
EXCELLENTE PHOTO
Coul. et noir, ambiance vacances, Méditerranée, avec personnages, pour achat droits de reprod. Réception samedi 28 de 9 à 12 heures P.E.P., 33, rue du Dragon - PARIS (6e)

A VENDRE
GALERIE CHROMEE
pour Dauphine, toit ouvrant 80 NF. ROB. 42-06.

Brevet S.G.D.G. 1-196-680
SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » bd Farot
SIX-FOURS LA PLAGE (Var)
Documentation contre deux timbres

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

Obligations 1961

à valeur croissante de remboursement

GARANTIES PAR L'ÉTAT

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

27 JANVIER

Un palier, une porte fermée derrière laquelle il ne se passe peut-être rien, des journalistes qui y collent leur oreille ou qui regardent par la serrure, c'est un mauvais moment pour le Bloc-Notes ! Il reste de ressasser ce qui a déjà été sassé. Je repense au Référendum : ce n'est pas parce que le plus grand nombre de Français lui ont fait confiance que le Général de Gaulle a raison, et ce n'est pas parce que les adversaires de sa politique sont une minorité qu'ils ont tort. Ils ont tort, et tous nous avons eu tort, dans la mesure où nous avons considéré ces terres et ces races que nous appelions l'Empire comme un bien acquis pour toujours, transmissible de génération en génération et inaliénable et où nous n'avons pas cru Lyautey ni aucun de ceux qui nous avertissaient que ces peuples ne supporteraient pas toujours d'être tenus en lisière.

Il existe une illusion de la force : les armes que nous détenions nous rendaient aveugles touchant une vertu propre à la France, qui est de créer des hommes libres partout où elle pénètre et où elle domine — et de les créer en dépit des abus de la force. Rien ne peut faire que la culture française n'ait suscité des Senghor, des Arbousier, des Houphouet-Boigny. Et avec quelle promptitude ! Il y a suffi d'une génération. Et jusque dans les prisons, en ce moment même, tout un peuple absorbe notre culture. Nous faisons violence aux corps, mais nous nourrissons les esprits.

Ce passage d'un Empire matériel à un Empire spirituel qui s'est diversement accompli au Sénégal et à Madagascar, aurait pu réussir ailleurs, en Asie comme en Afrique, et se fût adapté aux conditions particulières de chaque peuple protégé ou colonisé. Oui, et sans qu'il en coûtât une seule vie humaine. Ce qui a été compromis et perdu l'aura été par ces mêmes hommes qui, hier, accusaient Mendès France de trahison, et retournent aujourd'hui l'accusation contre de Gaulle.

Sur un point nous leur donnerons raison. Ils n'ont pas tort de croire que la France aurait pu demeurer partout présente, qu'elle pourrait voir aujourd'hui se presser autour d'elle tous ces peuples amis. Si en 1946 Haiphong n'avait pas été bombardé, si le 20 août 1953 le Sultan du Maroc n'avait pas été détrôné par la force et exilé, si le 26 octobre 1956 Ben Bella... Mais à quoi bon poursuivre ! Les mêmes qui aujourd'hui se déchaînent contre de Gaulle, furent les approbateurs, les inspirateurs ou les exécutants de cette politique imbécile.

Des excuses ? Certes ils en ont : d'abord parce que dans une démocratie parlementaire, la responsabilité se disperse sur beaucoup de têtes et que ceux qui tiennent la barre en apparence ne sont en fait les maîtres de rien. Mais surtout parce qu'en 1944, nous remontions à peine de l'abîme et que des apprentis en politique se trouvèrent affrontés, sans y avoir été préparés, à cette brusque et universelle promotion des peuples colonisés ou protégés.

Plus nous avions été nous-mêmes humiliés durant quatre années, et plus ces apprentis croyaient nécessaire de hausser le ton et de parler en maîtres. Au vrai, n'eussions-nous pas été la France de juin 40, la France de Vichy, il aurait fallu tout de même entendre raison : l'Angleterre invaincue, l'Angleterre de Churchill, jamais si grande, à aucun moment de son Histoire, n'en a pas moins perdu l'Egypte et vu glisser de son front cette petite couronne d'Impératrice des Indes que Disraeli avait piquée dans le chignon de la vieille Victoria.

En Angleterre, aux Pays-Bas, l'opposition a-t-elle tiré profit de cet écroulement et s'en est-elle armée contre ses adversaires politiques ? J'en suis mal informé. Chez nous, la mauvaise foi a été si provocante, si étalée, que l'homme d'Etat qui a assumé notre destin politique ne la supporte, j'imagine, qu'à force d'inattention et d'indifférence. J'ai fini par ne plus entendre crier les petites filles d'une cour de récréation sous mes fenêtres. Lui aussi, il s'est rendu sourd.

30 JANVIER

Les Français ne l'auront à aucun moment détourné de la France. C'est peut-être ce qui m'attache le plus à lui dans ces jours que nous vivons. J'y songeais en parcourant les derniers articles de Bernanos écrits l'année de sa mort et qu'on a réunis sous ce titre : « Français, si vous saviez ». Bernanos avait comme de Gaulle dans le cœur une certaine idée de la France, celle des saints et des héros, et qui, par comparaison, lui a rendu horrible à son retour du Brésil, ce qu'il avait sous les yeux dans le Paris de 1945 (en fait il ne se passait rien d'autre que ce que la capitale et la province avaient connu pendant les guerres de religion, sous les terreurs rouges ou blanches. Les Français de l'occupation allemande étaient les mêmes que ceux de l'occupation anglaise cinq siècles plus tôt : il n'y a qu'une France).

Je me doute qu'après ces quatre années nous ne devions pas paraître ragoûtants à quelqu'un qui arrivait du dehors... J'admets que Bernanos n'ait plus songé qu'à se rembarquer, si je m'étonne qu'il ait invité les jeunes Français à prendre le large avec lui. Mais enfin je me souviens de de Gaulle à ce moment-là. Beaucoup le trouvaient distant, lointain. C'est que lui aussi, il confrontait les deux Frances, la sienne et la nôtre. Mais lui, il n'a pas rejeté la vaincue, l'humiliée, la véritable, en somme, l'éternelle ; et nous, il nous a acceptés tels qu'il nous avait trouvés après toute cette honte, sans se demander si nous étions ou non à vomir, nous que la marée immonde avait recouverts, comme nos pères l'avaient été autrefois.

Les saints et les héros, c'est le levain et le sel, qu'il ne faut pas séparer de la pâte humaine. L'indignation, le mépris, quel recours pour l'homme de lettres ! L'homme d'Etat les surmonte ; il n'a pas même à les surmonter, s'il est grand.

En ces jours de cauchemar, où tant de pauvres gens m'attribuaient un pouvoir que je ne détenais pas, et venaient me supplier de sauver un père, un frère, un ami, je crois avoir fait ce que je pouvais, bien que jamais je ne me sois senti aussi démuni, aussi désarmé. Il n'empêche que ce n'est pas un moment de ma vie dont je rougisse. J'ignore si les paroles de confiance, d'admiration et d'amitié relatées dans les « Mémoires intérieurs » m'ont été adressées par Bernanos avant ou après les outrages de ses derniers articles. Et qu'importe après tout, si nous devons nous retrouver lui et moi, unis à jamais, comme il me l'a promis, dans « la douce pitié de Dieu ».

F. M.

P.S. — La vie de Paris m'empêche d'être fidèle à mon poste de télévision. J'ai dû abandonner cette chronique, à mon grand regret.

N.D.L.R. — *Notre ami Armand Salacrou, de l'Académie Goncourt, a accepté d'assurer, à partir de la semaine prochaine, l'intérim de la chronique de télévision.*

SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

7 VOYAGES en ESPAGNE et au PORTUGAL

TOUS FRAIS COMPRIS DE PARIS A PARIS

Logement assuré à SEVILLE

9 jours : 475 NF

Renseignements et inscriptions à l'agence de voyages

LE TOURISME FRANÇAIS

95, rue de la Victoire - PARIS 9 - TRI. 15-43

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C. C. P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATIONS
1.475 Broadway, New York (U.S.A.)
Tél. : Longacre 502-60

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 1,25 NF.
Tunisie : 107 millimes.
Maroc : 1 D. 30.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Congo, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigeria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.

Mots croisés N° 277

277	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4						■		
5			■					
6				■				
7		■						
8					■			
9								
10								

Horizontalement. — 1. Il peut être un ascète ou bien avoir gros ventre. — 2. Plus près d'Ambroise Paré que d'Hippocrate. — 3. Manquait à Attila, au jeune Tarquin, etc. La bonne sœur ne songe pas à le noircir. — 4. Donne deux huiles à lui seul. Exclamation qui a précédé le pastis. — 5. Proféré par des joueurs de belote laconiques. S'applique à des lieux, le plus souvent péjorativement. — 6. Concession soviétique toute temporaire, au capitalisme. Famille médiévale, dont le plus glorieux représentant est resté sans descendance. — 7. S'apparente à l'air, mais rien de plus. — 8. Une bouillotte ne suffirait pas à réchauffer son lit. Opérette éloignée d'un hymne au travail. — 9. Manque parfois paradoxalement par excès de blanc. — 10. Entre les mains d'une puissance pourvue d'un char.

Verticalement. — I. Il n'y a pas d'obligation à la fréquenter, mais la raison ne le permet plus. — II. Prise pour argent comptant. Tint. — III. Riz Caroline. Moins bien monté, mais plus sensé que son maître. — IV. Le poste le plus agréable. Manifeste de façon à inspirer Vigny. — V. Elément d'une défense efficace. Vint après Lazare, Nicolas et Hippolyte. Ne se place au début que pour l'un des sept. — VI. Ne fut pas toujours la réponse de Marguerite de Bourgogne. Foncés, loin sous nos pieds. — VII. On ne saurait s'y contenter d'une discipline. — VIII. En plus mauvais état que l'appareil d'optique qu'elle évoque.

276	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	L	H	A	M	B	R	A
2	L	A	I	D	E	R	O	N
3	T	I	V	O	L	I	■	G
4	E	N	E	■	A	N	E	L
5	R	A	R	E	S	■	C	E
6	N	S	■	A	S	C	O	T
7	A	■	A	C	E	R	B	E
8	N	I	N	I	■	E	U	R
9	C	O	U	D	R	I	E	R
10	E	N	S	E	L	L	E	E

SOLUTION DU N° 276

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber